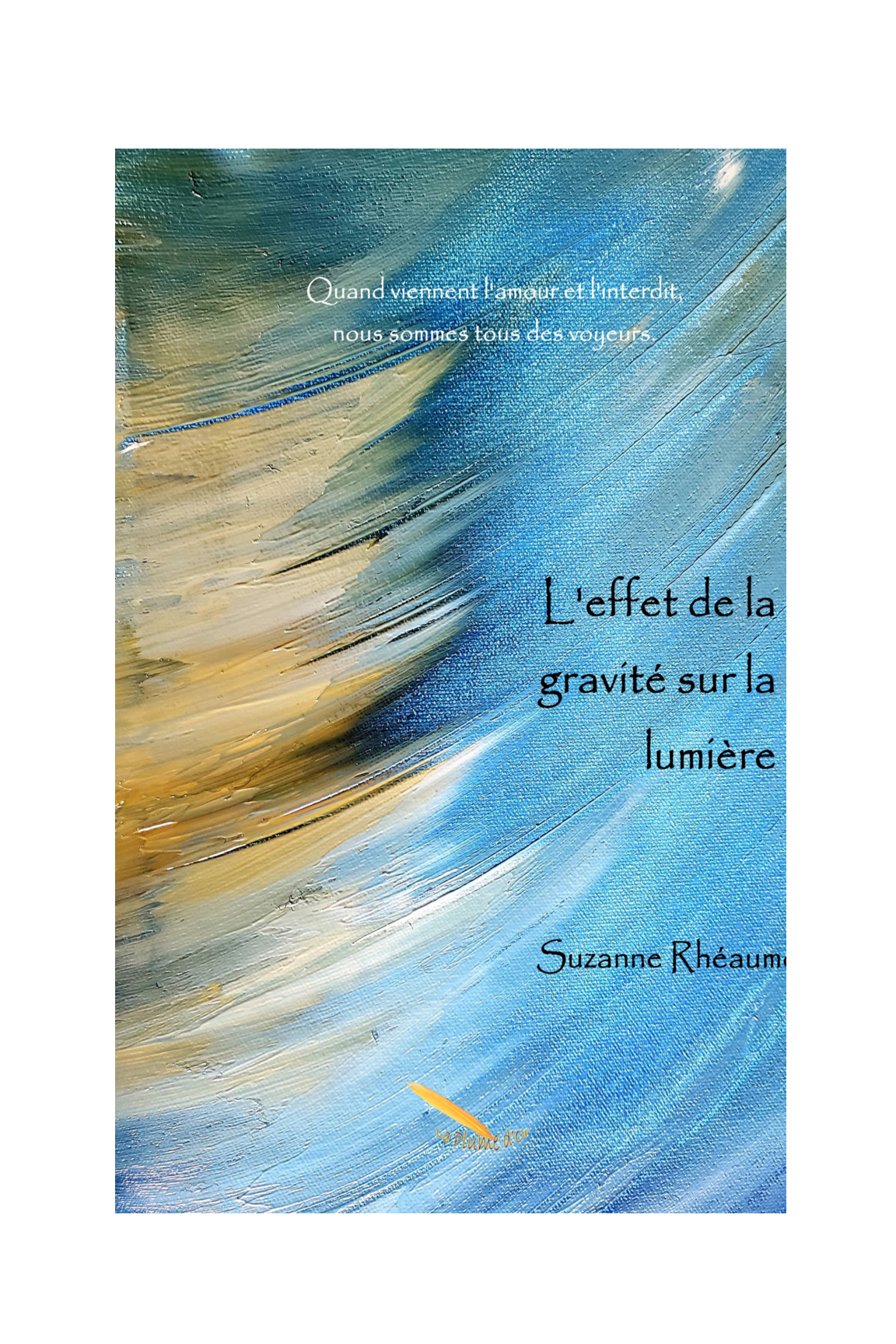




Quand viennent l'amour et l'interdit,
nous sommes tous des voyeurs.

L'effet de la
gravité sur la
lumière

Suzanne Rhéaume

Le plumet doré

Table des matières

Baie-Saint-Paul, Charlevoix	204
Saint Irénée, Charlevoix	217
Remerciements	220

L'effet de la gravité sur la lumière

Suzanne Rhéaume



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : L'effet de la gravité sur la lumière / Suzanne Rhéaume.

Noms : Rhéaume, Suzanne, 1953- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20189428872 | Canadiana (livre numérique) 20189428880 | ISBN 9782924849569 (couverture souple) | ISBN 9782924849576 (EPUB) | ISBN 9782924849583 (PDF)

Classification : LCC PS8635.H44 E34 2019 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

Canada 

SODEC
Québec 

Couvert avant : Suzanne Rhéaume, Eau de lumière, huile, Charlevoix 2018

© Suzanne Rhéaume, 2019

Dépôt légal – 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, mars 2019

À mon conjoint, à nos enfants et petits-enfants,
vous serez toujours ma lumière qui ne plie jamais.

À mes parents,
en marchant le parcours avec vous,
entre l'Alzheimer et la démence,
le chemin s'égare
dans les brumes argentées de votre vieillesse.
Pendant les lueurs fragiles de vos esprits à ciel ouvert,
nous nous sommes toujours retrouvés,
et dans le processus,
j'ai découvert qui je suis.

Qu'est-ce que c'est un tableau ? Le peintre prend les choses. Il les détruit. En même temps, il leur donne une autre vie. Pour lui. Plus tard, pour les gens. Mais il faut transpercer ce que les gens voient, la réalité. Déchirer. Démolir les armatures.

Pablo Picasso à André Malraux

La tête d'obsidienne

Que fait-on avec une personne qui, un jour, déverse le contenu de son esprit dans le ciel ?

David Chariandy

And in the end, we were all just humans...drunk on the idea that love, only love, could heal brokenness.

F. Scott Fitzgerald

Saint-Irénée, le dimanche, 14 mai 20.... Fête des Mères.

Kwe kwe ma belle Philippa,

Comment vas-tu ? Je t'écris parce que je suis inquiète. Il y a longtemps qu'on s'est vu. Je sais que ton horaire est très exigeant. Si tu pouvais prendre quelques jours pour venir me voir à Saint-Irénée, je t'en serais très reconnaissante. Je change, Pippa, et je ne sais pas pourquoi. Je veux que tu me dises la vérité. Que vois-tu quand tu regardes ta mère ?

Parfois, j'ai l'impression d'être égarée, de revivre les soupçons d'un souvenir qui ne m'appartient pas. Tout me colle aux os. Je manque de courage. Drôle de chose. Dans le mot courage, il y a bien le mot rage. C'est ce que je ressens pendant que je t'écris. Il y a des aveux qu'une mère ne fait pas à sa fille. Dans ton cas, c'est toi qui as la sagesse. Je ne sais plus ce qui m'arrive. Ce n'est pas une tristesse, c'est un sentiment de perte que je ne peux expliquer, que je cherche fébrilement à calmer. Je ne sais même plus par où commencer. Je ne vois pas l'obscurité venir, mais je sais qu'elle me rejoint. Elle coupe mon oxygène et j'étouffe. Petit loup, j'ai mal. C'est toi qui devrais te confier à moi et me voilà qui égraine mon chagrin avec toi. Du coq-à-l'âne, comme toujours. C'est mon style. Je ne changerai jamais.

Je m'étonne toujours quand je me relis. Je lance mes mots, tous mes maux sur le beau papier St-Gilles de Saint-Joseph-de-la-Rive. J'aime le son de ma plume qui gratte ses riches fibres de coton et qui ajoute une texture opulente à mes mots. C'est tout ce dont j'ai besoin. Parfois, le moyen est plus important que le message. Au fond, être une muse c'est comme ça. C'est un de mes regrets qu'on se souvienne de moi comme la muse mythique de Gabriel Déry, artiste peintre de Charlevoix, et non comme violoncelliste de concert. Dommage que toute cette énergie que j'ai consacrée à l'image de la muse soit évaporée et inutile pour moi. Dans le cas de Gabriel, ses toiles sont accrochées partout, ou plutôt, c'est moi qui suis pendue partout. J'imagine parfois les endroits, des maisons heureuses ou aussi vides que la nôtre, des corporations, des galeries anonymes et des placards qui gardent mon image en captivité dans un cadre. C'est moi qu'on examine ; ensuite, on regarde la signature de l'artiste peintre. Ce n'est pas ma vanité. Je n'ai jamais cherché cette notoriété. On me l'a flan-

quée comme ça et j'ai fait du mieux que j'ai pu. Désolée, j'ai l'impression de tourner en rond. T'écrire est un geste spontané pour moi. Tu es ma dernière intimité. Mon droit de parole. J'ai besoin de te parler.

Te souviens-tu des heures passées au fond du jardin dans l'atelier de Gabriel ? J'aurais préféré avoir d'autres genres de souvenirs que l'odeur de la peinture, de l'huile et des solvants. L'art de Gabriel nous a fait vivre. J'aurais préféré vivre du mien. Pippa, je n'avais pas la discipline que tu t'imposes comme violoncelliste de concert. Au bout de la ligne, j'ai appris que c'est la vie qu'il faut prendre au sérieux et non soi-même. Philippa, voici ma douce contradiction : autant j'ai voulu vivre une vie dirigée par le vent, autant je suis obsédée par Gabriel, ce qu'il pense, ce qu'il fait. J'imagine des scénarios remplis de doutes sur lui, sur moi. Je le quitte cent fois par jour et pourtant, après 50 ans de vie commune avec lui, je suis encore ici à ses côtés. Tout cela, et pourtant je l'aime. Je l'ai toujours aimé. Je ne le lui ai simplement pas démontré.

L'art a toujours été notre cheval de bataille. Ce qui aurait pu nous unir a nourri nos rancunes. Je ne suis pas comme Gabriel. C'est un voleur de lumière. Lors de nos séances dans l'atelier, quand je restais immobile si longtemps, que je ne sentais plus rien dans mon corps et dans ma tête, ma respiration et mon poulx attendaient qu'il dépose son pinceau. C'était le signal. Ensuite, pendant que je remettais ma robe devant son regard assouvi, il écartait ce qui restait de ma dignité. J'enlevais ma robe encore une fois avant d'aller te retrouver. Ça ne m'étonne pas que le sujet retourne toujours à lui et pourtant, c'est à toi que je veux parler. Je veux te raconter ta mère pour une dernière fois. Tu sais, petit loup, j'ai vécu dans la peur trop longtemps et je ne sais plus comment m'exprimer. Chose certaine, je veux tout te dire avant que ma mémoire m'abandonne et erre dans de faux souvenirs ; mais ma plume retrouve toujours Gabriel.

Malgré tous les efforts que je déploie, je ne fais que penser à lui. Serait-il devenu, avec le temps, ma douce obsession ? Des petites poussières d'énergie me propulsent partout pour m'éloigner de lui. Il m'épuise. Qui est l'être narcissique ? Lui ou moi ? Il dit que mes idées sont folles. Que je ne suis pas une artiste ! Il m'accuse de vivre toujours dans ma tête, comme si c'était le seul univers que je connaissais. Si c'est le cas, j'aime mieux mon univers que le sien. Il cherche les nobles causes de l'art en ne négligeant pas les honneurs avec tous

ses courtisans. Pour ma part, je préfère vivre ma conscience au lieu de l'examiner. C'est suffisant. À chacun son art de vivre.

Gabriel a toujours eu peur de nous perdre. J'aurais cru que c'était le contraire. Qu'aurions-nous fait sans lui ? Parfois, je rêvais qu'il nous laissait sur le bord du chemin quelque part dans Charlevoix pour que nous retrouvions notre chemin à la réserve de Wanapitae. On aurait pu se laisser guider par les aurores boréales et le champ magnétique du grand vert de l'Ontario. Il y a des heures sombres où j'espérais qu'il nous laisse partir en paix. C'est facile de le dire, maintenant. Il y a 50 ans, je n'aurais même pas pu formuler l'idée de partir, encore moins te l'écrire sur un bout de papier. As-tu ressenti toutes les fois que je me tirais pour décider si nous allions partir ? As-tu deviné cette lutte que je menais en moi, cet écœurement d'être trop lâche pour partir avec toi et reprendre notre vie sur la réserve ? C'est la première fois que j'ai le courage de te le demander et de m'avouer que ton enfance a été malheureuse à cause de moi. À cause de nous.

Je dois dire que Gabriel était bon pour nous. Nous n'avons manqué de rien. Ce n'était pas assez pour moi. Je voulais un père pour toi. Il a été généreux, mais j'aurais aimé lui dire ce que je pensais de lui. Il le ressentait. Je ne savais pas qu'un malaise pouvait dégager tant d'énergie. Un malaise, c'est le seul mot qui me vient en ce moment. Les mots me manquent pour composer mes idées. Ça m'inquiète. Je change et je ne sais pas pourquoi. Tu vois, encore du coq-à-l'âne. Je me répète tellement souvent. Que veux-tu !

J'aurais voulu que mon amour pour Gabriel soit autrement. Je n'ai jamais pu l'aimer comme je m'imagine qu'on peut aimer un homme. Ce n'était pas un amour qui comblait. S'il y a eu un soupir d'amour, c'est à ta naissance quand on a joué le jeu. Nous imitions des parents sereins, comblés et heureux. C'était faux. Nous le savions, mais nous ne voulions pas perdre ce beau sentiment. Ce sont les longs silences suspendus qui ont effrité le respect mutuel qui nous restait. Ce n'était plus important de voir que l'autre souffrait. On s'infligeait des moments partagés. On ne pardonnait pas et parfois, on voulait punir. On a même oublié les cicatrices, les vraies et les moins vraies. Je pense que chez les femmes, la peur de la solitude est plus forte que la raison. Elle tue ce qui reste de la possibilité d'aimer un homme sans se sentir coupable d'accepter moins de ce qu'on a besoin. C'est ça la

peur. Faire des compromis tout le temps pour maintenir un équilibre trompeur. Ne vis pas dans la peur, petit loup. C'est une perte d'énergie qui nous grise parce qu'on veut savoir si on peut encore ressentir le bonheur réel même si nous ignorons sa composition.

Assez de négativité. Je sais que tu n'aimes pas ça. Quand la maladie est venue me trouver, c'était un avertissement. Gabriel l'a ignoré parce que ce n'était pas essentiel à son art ou à son bonheur. Ma souffrance ne servait à rien. Il ne pouvait pas la peindre. C'était son choix. On n'a pas tous le même cœur. Pour ma part, la maladie ne fait qu'aggraver mon ressentiment envers lui.

Petit loup, mes journées sont longues, maintenant. Je m'ennuie à mourir. Je serai toujours une étrangère, ici, dans Charlevoix, loin de ma forêt boréale et de mon beau lac Wanapitae. Comme moi, tu es la fille de Joseph Corbeau, violoneux et trappeur du nord de l'Ontario. Nous avons le même père, nous sommes de la même souche. Je suis ta mère et ta sœur. Tu es mon enfant et ma sœur. Ce qui pourrait nous rendre faibles nous rend fortes et nobles.

Maman qui t'aime.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 15 mai 20....

Objet : Le beau subterfuge

Chère Philippa,

Je pense à toi. Tu me manques. Il y a une mèche depuis tes dernières nouvelles. J'examine ma réflexion dans l'écran pendant que je t'écris. L'autoportrait d'une vie merveilleuse et sans conscience profonde. Quelle fumisterie ! Je l'avoue. J'ai vendu ta mère à grands coups de pinceau aux voyeurs qui l'ont exploitée autant que moi. Pauvre Moira... Rêveuse comme toi, sauf qu'elle fait de ses rêves son plaidoyer. Évidemment, ce n'est pas ton cas. Philippa, tu es la clé de notre histoire. Tes yeux noirs corbeaux comme ta mère. Le même regard sauvage au feu sombre. Magnifique sauvageonne, comme ta mère, transplantée dans Charlevoix, sauf que toi tu es partie. La belle trahison. La résilience n'apporte pas le bonheur dans ses griffes. On ne fait que ralentir l'inévitable. Méfie-toi de l'orgueil des hommes comme moi, au sourire amoureux. Voici ce que tu ne sais pas.

Ta mère ne va pas bien. Moira change. Elle oublie. Se perd. Se répète. Demain, nous irons à Clermont voir son médecin. Je crains le diagnostic. Elle aussi. Le cœur me serre pendant que je t'écris. Je cherche le bon mot pour ne pas te donner une fausse impression de ce qui nous arrive. Notre maison, ici, à Saint-Irénée, est devenue un asile. Nous sortons très rarement en public. Je ne peins plus. La vie de galerie à Baie-Saint-Paul et à Québec bat de l'aile. Il en est de même pour le Domaine Forget. Nous n'allons plus aux classes de maîtres que ta mère aimait tant, encore moins assister aux spectacles. Esperanza s'affaire encore dans la cuisine et s'occupe de la maison. C'est une bonne dame de compagnie pour ta mère. J'en suis reconnaissant.

Ta mère se rend compte que les choses ne vont pas. Au début, elle ne disait rien. Maintenant, elle oscille entre ses gestes, trébuche dans ses pensées. Je vois l'amertume dans ses yeux. Pour se rassurer,

elle a commencé un rituel quotidien. Te souviens-tu de son obsession pour les papiers St-Gilles de Saint-Joseph-de-la-Rive ? Elle s'est installée dans le vivoir, face au fleuve, avec son papier, une plume, de l'encre de Chine, et elle s'applique pour créer une calligraphie impeccable en t'écrivant l'histoire de sa vie, la mienne, la tienne. Tout ce qui lui passe par l'esprit. Cette œuvre monumentale l'épuise physiquement et mentalement. C'est pour toi. Une correspondance éclairée par les dernières lueurs fugitives de son esprit. Elle m'a demandé de numériser les lettres pour te les faire parvenir par courriel. Je ne le fais pas. Elle n'est pas au courant. Présentement, elle les conserve précieusement dans l'étui de son violoncelle pour te les rendre plus tard. Elle veut les faire relier à la Papeterie Saint-Gilles. Ce sera son grimoire pour toi. Une anthologie très personnelle pour ne pas dire un testament. J'avoue que je lis ses lettres. Elles me révèlent des secrets, des événements de notre vie qui ont marqué nos cinquante ans de vie conjugale. C'est un risque ingrat pour moi, mais je le prends. Notre vie de couple n'a pas toujours été la norme. Nos arts ont été exigeants et le public aussi. C'est une façon pour moi de clore plusieurs sujets qui m'ont intrigué ou inquiété. Une fermeture sans merci.

Donc, chère Pippa, je te rendrai le grimoire de ta mère lorsque les derniers tisons de son esprit disparaîtront, et pas avant. Ce sera son dernier mot. Sans aucun doute, ce sera le plus précieux. Elle demandera pourquoi tes réponses ne viennent pas. Elle n'utilise plus l'ordinateur ni son cellulaire. Donc elle n'a aucun contact avec toi et le monde extérieur. Joue le jeu. Ce ne sera pas la première fois, tout de même, entre toi et moi.

Pour ma part, je veux te donner ma version des faits. Certes, je ne réagirai pas à tout ce qu'elle dit et je ne répondrai pas à ses lettres du tac au tac. Je veux te partager mon histoire. Elle vaut la peine d'être racontée. Cependant, ce sont les lettres de ta mère qui vont te guider dans un monde intime de sa vie, avec ce qui reste de nous. C'est pour cette raison que je veux que tu connaisses ma version. Je te transmettrai mes courriels au fur et à mesure que je lirai ses missives ; du moins, quand j'aurai le temps. Ils te dévoileront indirectement le contenu des lettres de ta mère. Oui, je l'avoue, je prépare le terrain. Est-ce mon dernier élan de vouloir tout contrôler ? Probablement. Te faire parvenir ma version de l'histoire avant que tu lises celle de ta mère... Je n'anticipe pas ta réaction. Nous ne sommes pas si intimes, toi et moi.

Donc, mes courriels ne seront pas une apologie ou une défense de ma part. Il n'y aura pas d'embargo sur l'information que Moira te transmet. Éventuellement, tu auras toutes ses lettres.

Sache toutefois que ce que je partagerai avec toi viendra du fond de mon cœur, celui que tu as souvent accusé d'être dur envers toi et ta mère. Je suis un vieillard. J'ai le droit de raconter mon histoire, aussi médiocre soit-elle. Je me rends compte que dans toute cette supercherie, c'est ta mère qui aura l'impact vital. Encore une fois.

Ton père, Gabriel.

Saint-Irénée, le lundi 22 mai 20.... Fête des Patriotes.

Bonjour Philippa,

Il y a tellement de choses que j'aurais voulu te dire l'été dernier, pendant ton court séjour à Saint-Irénée. Mon anxiété me trahit. Je déteste ces moments de chagrin. Qui n'en a pas ? J'aimerais bien te dire que les regrets sont des leçons que la vie nous enseigne, mais je déteste les clichés. Les chagrins sont des moments où on aurait pu faire mieux. Souvent, j'ai senti en moi un regret qui m'enfonçait le pas. Il me semble que plus j'essayais d'avancer dans la vie, plus je me creusais un trou. Je n'en voyais pas la fin. Je me sentais tirer vers un abîme qui n'était pas une tristesse, mais plutôt un mal impalpable. Pour m'apaiser et pour soulager ma douleur, je faisais plaisir à Gabriel. Tu vois, la vie n'est pas cruelle. Ce sont les gens qui le sont. Il ne faut pas les laisser nous ronger, nous les âmes sensibles. Nous sommes bien en mesure de nous infliger cette cruauté envers nous-mêmes. Ça m'attriste de constater le ressentiment que je traîne depuis des années. Le temps ne change rien. Ou peut-être...

Ce matin, j'ai paniqué. Gabriel me criait par la tête et je ne savais pas pourquoi. Esperanza me regardait avec des yeux vitrés. Elle s'est souvent interposée entre lui et moi. Cette fois, elle me regardait comme si je venais de faire quelque chose d'inexplicable. Je ne veux pas la bouleverser. Je suis soulagée qu'elle demeure encore avec nous après toutes ces années. C'est elle qui s'occupe de toutes les tâches quotidiennes de la maison. Je n'ai aucune inquiétude à ce niveau.

Gabriel dit que je change. Il dit que j'oublie. Que je me répète souvent. Que je n'écoute pas. Que je suis distraite. Que je ne respecte pas notre routine. Je ne comprends pas. Je ne comprends plus rien. J'aimerais qu'Esperanza me l'explique. Je ne sais pas ce qui change. Je ne me vois pas aller. Tantôt, pour me calmer, Esperanza a choisi de faire jouer une pièce d'opéra O Mio Babbino Caro de Maria Callas. Gabriel est retourné à son atelier et Esperanza s'est assise à mes côtés. Nous avons pleuré en écoutant la grande Maria Callas. Esperanza était presque inconsolable. Je ne sais pas pourquoi. Je ne comprends pas la rage de Gabriel. Esperanza me prend dans ses bras et me berce. Je me sens égarée, une toupie avec les deux pieds ancrés au sol.

Tu n'es pas ici. C'est Esperanza qui prend ta place et tes responsabilités. Elle est généreuse, car elle va au-delà de ses tâches ménagères pour Gabriel et pour moi. Tu vois, c'est elle qui prend ta relève. Tu devrais être ici pour m'aider.

Philippa, la vie change autour de moi. Les choses ne sont pas différentes, mais elles bougent plus vite que moi. Je pense que c'est moi. J'ai toujours pensé que j'avais un brin de folie. Mais la folie c'est beau.

Ce qui m'arrive est différent. Le malaise n'a pas de nom. Je ne sais pas comment l'interpeller pour l'apprivoiser. Esperanza et Gabriel agissent comme si j'en suis la cause. Pippa, viens me chercher. J'ai peur quand vient la nuit. Je ne sais plus quoi t'écrire pour que tu comprennes.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 24 mai 20.... 6h31

Objet : Le rituel du papier St-Gilles

Bonjour Philippa,

C'est confirmé. Après avoir vécu une vie bohème, ta mère, la femme de ma vie, voit son quotidien changer brusquement. Notre médecin à Clermont lui a livré un diagnostic fracassant pour expliquer son comportement. Nous l'avions deviné. Alzheimer. Maladie incurable. Une sentence à petit feu. Ironie moqueuse pour celle qui a toujours recherché sa solitude dans la nature. Le choc a été brutal. Elle l'assume. Esperanza est à ses côtés. Elle la guide par la main et par l'espoir. Il ne reste que la musique, celle des autres. Son violoncelle est devenu fantôme avec ses tonalités lointaines oubliées.

Nous avons maintenant des rituels quotidiens. Ces automatismes la sécurisent. Elle se sent en contrôle. Néanmoins, il y a des moments où elle semble diminuer en chute libre. Elle t'attend toujours. Le printemps a été long pour elle. Elle regarde le calendrier sans le comprendre et elle te cherche sur la feuille glacée comme un aveugle décode le braille. Elle sourit momentanément et ensuite, se replie dans l'incertitude. Je suis au courant de tes plans. Je sais que tu ne viendras pas cette année. Ton agenda est bien rempli avec tes prestations. Apparemment, tu remplis les salles de concert en Europe. Il faudrait penser à revenir ici au Québec. Ce sera donc pour l'année prochaine. Je te demande toutefois de songer à t'ouvrir une plage horaire pour le prochain symposium à Baie-Saint-Paul qui se déroulera à l'été 20...., et pour la programmation au Domaine Forget. Il y aura une rétrospective au sujet de ta mère et moi. On s'en reparle.

Je te mentionnais que Moira aime t'écrire des lettres sur son papier St-Gilles. Chaque lettre est écrite sur un papier, qu'elle estime être une œuvre d'art, ce qui ajoute à l'importance de ses missives. Elle insistait pour écrire à l'encre de Chine, qui est en soi une discipline ingrate. La beauté de ses mots pour raconter nos maux. Je t'avoue, son rituel est très émouvant. Elle explique notre trajectoire, du moins ce dont elle se souvient. Quand tu les liras, je te demande d'être douce. Pour la première fois, j'apprends à connaître cette femme si mystérieuse qui a vécu à mes côtés durant cinq décennies. Ses anecdotes m'ouvrent à l'aventure de sa vie, ses accusations fatiguent mon esprit, ses trahisons broient ce qui reste de moi. C'est mon procès plus qu'une anthologie de la vie de tes parents. C'est une des raisons pour lesquelles je ne te transmets pas ses lettres. Quand tu liras ses accusations et ses trahisons, tu comprendras pourquoi j'en ai décidé ainsi. Mes manigances auront un sens dans le contexte qui s'annonce dans les mois à venir.

Une fois rédigées, elle fait quelques arabesques à l'encre de Chine et dépose ses lettres avec une tendresse maternelle dans l'étui vide de son violoncelle. Elle ne sait pas que tu as apporté son violoncelle à Ottawa. Parfois, Esperanza agit comme son scribe, parfois comme son confesseur. C'est son testament, son histoire qu'elle te lègue. Au fond, c'est un peu l'écho de ses craintes anciennes et nouvelles.

Pour ma part, j'ai toujours été vigilant face au comportement de ta mère. Sa bipolarité a pétri notre vie de façon à ce que je doive veiller sur ses intérêts et les nôtres. Je l'ai fait pour la protéger. Donc, je lis les lettres qu'elle t'écrit pour pouvoir connaître ses dernières pensées. Pour garder le contact avec elle. Ce n'est pas mon intention de tout justifier avec toi suite à ses lettres. Dans la vie, il y a deux côtés de la médaille, ou dans notre cas, la face cachée de la lune. Soit patiente avec moi. C'est notre histoire.

Comme Moira, je me répète souvent. C'est mon âge. Je vieillis comme tout le monde. J'en suis conscient quand je me relis. Comme tous les pères disent à leurs enfants, un jour tu comprendras. Cependant, j'insiste sur le fait que tu comprendras l'importance du geste de ta mère, surtout avec le temps qu'il lui reste. Son diagnostic n'était pas précoce. Elle te consacre le temps qu'il lui reste avec toutes les lueurs d'espoir, tous les moments d'incertitude et de tristesse. Tout l'amour

qu'elle a pour toi. Je n'existe plus. C'est évident. Elle se cache dans un semblant de discipline obsessive pour garder le contrôle qui lui reste de toi, de moi et d'elle-même.

N'insiste pas, je ne lui transmets pas tes lettres et ne lui dis pas que tu appelles à la maison. Esperanza a reçu mes instructions. Je la congédierai si elle nuit à mon plan. Fais-moi confiance. Il y a une raison pour tout.

Gabriel, ton père qui pense à toi.

Saint-Irénée, le jeudi 1^{er} juin 20...

Petit loup,

Ce matin était grisailé. On attendait la pluie qui n'est jamais venue. Je sentais la pression sur ma peau. Il n'y avait qu'un seul rayon de soleil qui perçait le plafond nuageux pour aller s'éclabousser dans le fleuve. Je suis allée faire ma marche quotidienne sur la voie ferrée, et ma méditation sur ma chère Gabrielle Roy et son bonheur d'occasion. J'aurais voulu être sa meilleure amie. Nous aurions eu une belle affinité, une belle complicité. Quand je pense à elle, j'imagine que nous marchons ensemble et qu'elle me calme en racontant ses histoires. Pendant ma promenade solitaire, je me dirige tranquillement en direction de la Petite-Rivière-Saint-François et comme de raison, je ne m'y rends jamais. Néanmoins, je sens que je me rapproche d'elle, je sens les restes de son énergie qui se canalise vers moi sur la voie ferrée. Esperanza m'a déjà accompagnée à Petite-Rivière-Saint-François. Je voulais voir le chalet de Gabrielle, où elle a vécu tous ces étés dans Charlevoix en belle solitude d'écrivaine. Je voulais voir la balançoire et la véranda. La voie ferrée qui longe sa maison comme la mienne. C'est notre trait d'union. Parfois, les rails se rapprochent tellement près du fleuve qu'on dirait qu'elles le maintiennent. Les deux grands rubans de fer retiennent une série de vertèbres, une voie lactée éteinte, mais pleine d'intention. Gabrielle et moi attendons toutes les deux le danger d'un train que nous ne pouvons pas arrêter. Qui pourrait nous anéantir. Le beau risque. J'ai toujours aimé le danger.

Je vois le lien entre Gabrielle et moi. Nous avons un lien forgé dans le fer qui ne rompra jamais, car nous partageons la même vision : un sens d'esthétique symbolique, un pont sur terre qui nous empêche de frôler le sol en nous forçant à marcher d'une traverse à l'autre. Elle aussi aimait partir, quand le cœur lui disait, pour marcher sur la voie ferrée. Elle connaissait l'émerveillement et la pitié en cherchant sa place dans ce monde pour créer son propre univers créatif. La solitude était son refuge final. J'en connais quelque chose. J'ai l'impression qu'elle se sentait comme moi, toujours isolée sur le seuil de

l'inconnu pour endurer l'inévitable. Quel tête-à-tête nous aurions eu avec le fleuve ! Un ménage à trois. Elle avait le sens du sacrifice, car elle aussi avait renoncé à elle-même pour construire le beau. Nous aurions partagé le même discours intérieur avec nos maladies. Elle serait ma confidente, et moi sa complice dans notre malchance d'avoir du talent et de ne pas avoir pu compléter notre œuvre.

Finalement, le seul rayon de soleil qui perçait les nuages est venu me retrouver. La chaleur montait des galets entre les traverses et dressait des mirages comme des messagers pour me guider. La cadence de mes pas est mon mantra tangible. C'est la seule discipline que je m'impose. C'est mon temps à moi. Un temps devenu précieux.

L'autre Gabriel ne vient jamais ici. Je m'éloigne pour respirer le soleil et le grand bleu. Parfois, je marche longtemps, longtemps. Je n'ai plus le goût de revenir, mais je me retourne instinctivement et je reviens à la maison retrouver Gabriel. On revient toujours. Je fais partie de cette énigme sous le soleil de Saint-Irénée. Je traverse un mystère à la fois. Je me régénère par la lumière. C'est ma bénédiction d'écouter ce qui est divin, une musique infinie entre fleuve, galets et algues. Il n'y a plus de hasard, les traverses mesurent mon pas et ma direction. Elles sont ma discipline sans laquelle je pourrais tomber.

Demain, je retourne à Clermont pour revoir mon médecin. Je veux qu'on m'aide. Je suis inquiète. Comme tu peux voir dans ma lettre, je ne sais plus quoi dire. Depuis le diagnostic d'Alzheimer, je suis bouche bée. C'est Gabriel qui me fait toute une tête exaspérée. Esperanza est inquiète. Je t'en reparle. Pourrais-tu répondre à mes lettres ? Quand viendras-tu passer un peu de temps avec ta mère ?

Je t'aime, Philippa.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 2 juin 20.... 5h29

Objet : Le début du début

Bonjour Philippa,

J'ai vu ce matin que tu avais laissé un message sur le répondeur. Je préfère maintenant que tu communique avec moi seulement par courriel. Pour ma part, comme promis, je te raconte, sans rancœur, l'origine de ton patrimoine improvisé par une jeune femme troublée et un artiste à la recherche de sa muse. Mes courriels seront un vagabondage dilué parmi les lettres de ta mère, dont les interprétations me laissent sans mots. Je t'invite à marcher à côté de nos missives sans analyser leur portée. Il est trop tard, maintenant, pour changer notre trajectoire. Tout est déjà écrit.

J'ai déraciné ta mère de son village dans le nord de l'Ontario, sur le feu de ses dix-huit ans. Elle s'était échouée le long de la route 17, près de l'usine d'épuration des eaux à *Wanapitae*. L'horizon gris martelait d'une pluie suffocante et disciplinée une forme contorsionnée presque humaine, qui protégeait un étui de violoncelle, un sac à dos et un chien-loup aussi noir qu'elle et l'étui. La chevelure de ta mère, un amas de plumes mouillées, triturait sa figure. Ses yeux noirs défiaient l'ondée. Elle ne bronchait pas, stoïque, enveloppée dans son éther. Tout était en elle et ses yeux sans fond : la musique, les saisons, le jour, la nuit, les aurores boréales, une contrée. Elle venait d'un pays indompté que je venais de découvrir avec sa forêt nordique et ses masifs de granit percés de lacs transparents.

Je vagabondais dans le nord de l'Ontario, en route pour North Bay, afin de peindre les paysages d'A.Y Jackson, le peintre québécois du Groupe des Sept. Je voulais saisir sa lumière. Écouter l'eau. Hummer l'air. En confrontant cette matière originelle, je faisais intrusion dans un monde spirituel et une source d'imagination primitive qui me

tirèrent vers une étrange transcendance. Mais Pippa, j'ai découvert plus que cela : j'ai trouvé ta mère. C'était l'inspiration que j'avais pourchassée et que le destin avait évité de me livrer. J'ignorais que je ramènerais dans Charlevoix la muse qui me guiderait dans une nouvelle période artistique et qui influencerait le corpus de mon œuvre et de ma vie.

Le long d'une route secouée par les poids lourds, je venais de repérer une jeune femme qui se sauvait d'un patriarche brutal ; dans les circonstances, c'était l'âme abandonnée que je convoitais. Une chienne perdue sans collier. Nous étions deux complices dans une commotion spontanée, nos histoires cachées sous nos peaux. L'alchimie fut instantanée. Le regard de Moira, une nuit profonde, avec ses lunes, les étoiles, les planètes, les naines rouges et blanches, les scories de lumière, m'engouffrait intentionnellement. Nous étions deux forces dirigeant le cosmos ; elle, la lumière et moi, la gravité assez puissante pouvant la faire plier. Sans le savoir, Moira, la muse sauvage, allait me montrer la vie au temps inconditionnel. Dans un champ de gravitation, tous les corps tombent au sol. C'est la loi. La gravité est un champ de force réel près d'un corps céleste. Cela nous décrit très bien, ta mère et moi.

Ainsi fut la fortune de la muse et de l'artiste-peintre qui venait de la découvrir. Tous mes désirs se sont révélés à une vitesse ténébreuse. La lumière a dévié. Nos silences bleuissants ont fusionné. Moira est entrée dans ma vie avec complaisance, en braquant sa prédestination sans le savoir.

Elle était en fugue avec son violoncelle et son chien. Sans dire un mot, j'ai pris l'étui volé dont le nom de l'école secondaire paraissait sur le couvert et son sac à dos alourdi par la ténacité du passé. Elle se tourna vers son accompagnateur animal qui la surveillait avec une échéance souffrante. De la gorge de la bête, un désarroi lui accrocha un hurlement qui glaçait le cœur. Un mystère écrasant risquait de nous enfoncez tous les trois. Je voyais la part sombre de moi-même dans cette négociation. J'étais médusé devant le regard tranchant de la bête qui martelait les sens de ma muse. D'une détresse affolée, j'ai refusé de prendre la bête. Elle ne ferait pas partie de notre migration.

La nature, en éclats de couleurs diluées, nous enveloppait sous l'orage hostile. Le silence grondait autour de nous. D'une résignation absolue, Moira ramassa ses mots pour pétrir l'esprit du chien-loup.

Il se leva d'un coup sec et bondit dans mon véhicule pour s'installer vigoureusement. D'une sollicitude déshéritée, Moira traîna son regard vers le boisé anonyme. Une dernière braise de sa vie à *Wanapitae* venait de se noyer.

Je voulais ramener les minutes qui nous échappaient et d'une tendresse inutile, j'ai convié ta mère à mes côtés. Mes regards et mes mots allaient la rejoindre sans qu'elle les invite. Elle s'est finalement assoupie sur la banquette de ma *Wesfalia*, sans que je lui demande où elle voulait aller. J'ai préféré l'encenser et la consacrer pour capter sa lumière. Je me voyais déjà la peindre. Ta mère était très belle. J'en avais le souffle coupé.

Les kilomètres découpaient le temps pendant qu'elle dormait. Je devinais son corps intuitivement, sans vouloir le dévoiler complètement dans mon imagination. Tout était pulsion sans direction devant sa présence sacrificielle. Cette belle folie me lacérait. La vapeur de son corps chaud transperçait son jean mouillé. Ses mèches trempées relâchaient sa figure doucement. Les couleurs devenaient plus dociles avec la chaleur de son corps, annonçant le début d'un bonheur brut.

Le bruit de mes inquiétudes s'était étouffé. D'une arrogance que je n'avais jamais connue, j'ai transplanté Moira, ma belle sauvageonne, dans Charlevoix, mon pays bleu. Une géométrie divine venait de bannir le hasard. Cette femme avait rompu avec ses totems. Maintenant, elle connaîtrait ma civilisation comme un raz-de-marée.

La muse deviendrait un mythe malléable divinisé sous mon pinceau, emprisonné par mon regard et celui des autres. J'ignorais le sacrifice tragique à venir, que Moira définirait mon œuvre avec sa puissance naturelle débridée. J'ignorais qu'elle te portait dans son ventre et qu'avec sa musique, vous seriez son refuge. J'ignorais qu'elle lisait Gabrielle Roy parce qu'elle pensait qu'elle lui ressemblait. J'ignorais tout, mais je n'aurais rien changé. Nous sommes tous clair-obscur. C'est la lumière qui nous attire vers les profondeurs pour nous révéler l'abîme qui nous attend.

Ton père Gabriel

Saint-Irénée, le samedi 17 juin. Fête des Pères.

Kwe Kwe Philippa,

Alzheimer. Alzheimer. Alzheimer. Quel drôle de mot. Quel sort maléfique ! La nature a oublié de veiller sur moi, son enfant. Je suis épuisée. Mon sommeil est devenu un espace palliatif, une délivrance pour moi et pour Gabriel. Cette maladie a son propre langage. C'est le silence indifférent qui m'envahit graduellement et qui tue l'espoir, non pas comme de beaux silences musicaux, mais ceux qui nous sortent par les pores de notre peau quand vient la peur.

Quand Gabriel m'observe, surtout après avoir tété à sec un litre de Malbec, il lamente le vide me retenant à lui. Quels beaux mots il utilise pour décrire tout ! En fait, il m'a annoncé que ma mort me rendra immortelle. La muse iconique. Celle qui a paru dans des revues et des journaux avec lui. Celle dont les galeristes ont désigné comme étant un symbole dont je ne me souviens plus la signification. On m'a dédié un poème, une chanson avec quelques symboles obscurs, des métaphores, des allégories inventées sur le dos d'une femme qui n'a jamais existé. Gabriel me trouve dangereuse. Il ne veut pas que je parle aux voisins ou que je me confie aux étrangers. Tout est perception. Il ne veut pas que je dise que la fameuse muse ne sait plus où elle est rendue dans son parcours avec l'artiste-peintre, et même dans sa vie.

Douce ironie. Je me souviens quand j'étais petite fille et que j'ai vu pépère Émery se préparer pour mourir. La mort lui donnait une conscience profonde. Je savais que la fin était proche. Le noir se recomposait tous les jours en nous laissant ses traces. Émery attendait, assis comme un chef de clan dans son fauteuil trapu, les pantalons pressés, la chemise de flanelle propre que Mina venait de repasser. Ses cheveux étaient peignés, gras, avec un sillon sur le bord, en haut de son œil gauche. Le poil sortait de ses oreilles comme la fourrure d'un jeune lièvre. Tous les matins, je rasais sa peau cotonneuse, qui cédait sous le passage de la lame de rasoir. J'aimais la senteur du savon à barbe et le bruit de la lame sur sa peau. Il souriait quand je lui passais une débarbouillette chaude sur la figure pour enlever le savon et la salive crouteuse autour de sa bouche. Je lui taillais le poil dans ses narines pour laisser l'air rentrer dans ses poumons souillés par la vie

de dure qu'il avait menée dans les mines de Sudbury. Il marchait droit et fier comme un cerf, les deux mains bien plantées dans ses poches qui se perdaient dans son pantalon. Je regardais ses ongles accrochés au bout de ses doigts tachés de nicotine, des doigts intelligents, habiles et forts qui avaient manié le fer au fond des mines noires et les bleuets des champs aux couleurs boréales.

Ses yeux embaumés de cataractes laissaient un peu de la vie entrer en lui. C'est la lumière qui émanait de lui qui me calmait. Quand la douleur venait, il laissait la vague passer et ne se plaignait jamais. Mon grand-père était un vrai guerrier.

Dans son coin de la cuisine, j'entendais ma grand-mère Mina prier la madone des autochtones. Le temps rôdait autour de nous et on attendait sobrement la venue de la mort. Le gémissement du vieux prélat nous avertissait de son parcours. Le temps de toute une vie se frôlait le long de nos épaules pour nous avertir que la mort prendrait ce qui restait d'Émery. Assise sur mon petit banc, la tête appuyée sur le genou de l'homme qui m'avait toujours aimée, je lui pardonnais, minute par minute, de ne pas avoir toujours été capable de me protéger. Coup sur coup, le cri du huard faisait sursauter Mina.

Un soir, quand la lune givrait le haut des sapins baumiers, pépère a demandé qu'on le sorte dans la cour. Le ciel était clair, parsemé de sentinelles étincelantes. Mina enroula une couverture autour d'Émery. Je m'installai près de lui, sur mon petit banc. C'était un silence palpable comme je n'en avais jamais connu. Mina alluma un feu nourri par des branches de cèdre et la fumée nous entoura pour libérer notre chagrin. Pépère respirait doucement, son haleine suspendue dans l'air froid d'automne. Éventuellement, des feux comme le nôtre commencèrent à soupirer le long du rivage du lac, comme des lampions dans une chapelle à ciel ouvert. Tout à coup, le cri du huard fit un bond majestueux sur le lac, comme un galet trouvant sa distance. Le grand départ était annoncé.

Mina fredonna doucement une vieille berceuse autochtone pour célébrer la vie de son homme, en route pour sa dernière chasse. J'observais la vapeur blanche qui émanait de la couverture sur les épaules d'Émery. Son corps perdait sa chaleur pour nous la donner. Il fit signe à Mina d'approcher et lui souffla Kisagin (je t'aime). Mina accueillit cette tendresse, et retourna silencieusement à sa chaise. Ensuite, mon grand-père leva la tête et pointa la Voie lactée. Il déposa sa main sur

ma tête et murmura Meegwetch (merci), puis il ferma les yeux et un dernier souffle se libéra de ce grand homme. Ce fut son dernier mot.

Ce sont ces moments épinglés sur les murs de la cabane d'Émery qui m'ont fait ressentir ce qu'est l'amour juste et fidèle. Je n'ai pas peur de mourir parce que mon grand-père n'avait pas peur de la mort. Quand le dernier cri du huard avait rebondi avec un écho profond sur le lac Wanapitae, Mina avait cessé de prier et elle s'était levée pour fermer les yeux d'Émery, l'homme de sa vie jusqu'à la mort. Je pensais que les morts fermaient toujours les yeux. C'est le contraire. On meurt les yeux grands ouverts parce qu'on veut trouver notre chemin. La vie est en nous et lorsqu'elle nous quitte, elle ne ferme pas la porte. Moi non plus, je ne la fermerai pas. Petit loup, viens me trouver. Viens m'aider à traverser, comme je l'ai fait pour Émery.

Cette nuit ancienne, mon grand-père a rejoint ses ancêtres pour marcher avec eux sur le chemin des âmes. Les autres l'appellent la Voie lactée. Son âme court avec les loups, et son ombre demeure avec nous pour nous unir. Après l'envol d'Émery, l'heure n'avait plus d'importance. Un jour, seras-tu là pour m'aider à traverser pour que je puisse me joindre à la marche de mes anciens ?

Je fais comme ma grand-mère. Je veux te donner le temps qui me reste. Mina et moi avions tout le temps du monde, parce qu'Émery nous avait donné le sien. C'est ce sentiment qui me manque ici avec Gabriel. Se sentir le cœur plein en toute quiétude, sans jamais avoir peur des réponses qui attendent nos questions endormies. Il est trop tard, maintenant. Je te souhaite autrement.

Tu n'as pas vécu la même vie familiale que moi. Je n'ai pas pu te la donner. Je n'ai jamais connu la solitude avec ma famille. J'ai eu de la peine, mais je n'ai jamais eu peur. Quand je pense à mon grand-père, je le visite dans mes rêves et je marche avec lui dans mon cœur d'enfant, dans une prairie aux fleurs folles, à la senteur des sapins baumiers qui pince les narines, au bruit des ruisseaux qui nourrissent les lacs au printemps. La lumière fait du bien. Ma belle chouette, ta mère n'a pas peur de mourir. Je suis loin de ma forêt, mais je crois que le cri du huard pourra me repérer et que je pourrai trouver mon dernier chemin si tu es à mes côtés.

Je regarde l'horizon découpé par le fleuve et je me sens tellement loin de chez nous. Bientôt, la lune se fraiera un chemin sur le Saint-Laurent jusqu'à moi et je m'endormirai avec Gabrielle Roy

entre les mains. Je le connais par cœur son bonheur d'occasion. Il m'a soutenue. Petit loup, viens voir ta mère pendant que je me rappelle encore de ton beau visage.

Maman qui t'aime.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 17 juin 20.... 20h39. Fête des Pères.

Objet : Les Éboulements : un sort extraordinaire est jeté

Chère Philippa,

C'est la fête des Pères, aujourd'hui. Le père des autres...

Je pensais aux Éboulements, aujourd'hui. Le cœur me serre quand je passe devant la demeure ancestrale où nous habitions jadis sur la route du fleuve. Mon repaire haletait obstinément la peinture. J'ai pensé à toi. C'est à cause de ton arrivée que j'ai dû me déraciner de la route du fleuve pour trouver un ailleurs qui nous suffirait. Saint-Irénée fut ta terre d'accueil. Fille prodigue, tu devrais y revenir.

Moira aimait Les Éboulements. L'ancestrale au toit rouge et aux murs en crépi blancs oscillait au gré des vents comme une mesure marquée par les saisons et le temps. C'était la tanière de ta mère et elle se nourrissait de ce vent qui se heurtait aux volets rouges. Flâneuse subversive, elle errait le long de la côte qui mène à Saint-Joseph-de-la-Rive pour contempler L'Isle-aux-Coudres comme si elle venait chaque fois de la découvrir. Elle vagabondait avec toi qui ballotais dans son corps, et elle revenait épuisée, mais heureuse, avant les premières lueurs orange derrière le Massif. Elle plaidait qu'elle allait chercher quelques légumes à la Ferme du Centre malgré le potager modeste qui patientait dans notre cour. Ses fugues courtoises prolongeaient sa trajectoire dans le village de Saint-Joseph-de-la-Rive pour retrouver les foins salés le long du rivage, entre la jetée près du Musée maritime et la chapelle blanche qui avait toujours reçu les étrangers de passage. Désormais, les grandes herbes salées soutenaient le pas que le lichen du nord avait oublié.

La Papeterie Saint-Gilles évolua en une porte sur l'imaginaire. Ta mère convoitait cette dentelle en papier pour y suspendre quelques mots, une poésie maladroite. De temps à autre, elle y consignait quelques passages de Gabrielle Roy. Sa curiosité dévorait ce papier des dieux avec une plume trempée dans une encre parfumée. Spectatrice du beau, elle imitait naïvement ce qu'elle avait découvert à la papeterie en trafiquant le génie de Le Sauteur et y adjoignait des citations de Félix-Antoine Savard. Il n'y avait rien de conjecturé, ou de son cru. Abusée, mon intransigeance l'interpellait journallement pour lui rappeler qu'elle n'avait aucun talent.

La papeterie est devenue sa chapelle où elle s'attardait pieusement pour regarder les papetiers artisans-maîtres fabriquer le papier avec leurs gestes lents et délibérés de bénédictins. Avidé de cette beauté qui la calmait, Moira s'est mise à collectionner soigneusement ces feuilles de papier aux textures parfaites en énonçant qu'un jour, elle y mettrait son œuvre finale, sa poésie en blanc. Elle conservait cérémonieusement ce papier doux, sans qu'elle puisse deviner qu'un jour, elle y transposerait d'une plume tourmentée ses dernières lumières pour toi.

Nomade rituelle, elle s'envolait, affranchie de mes exigences quotidiennes pendant que je saturais le vide avec mon inimitié pour elle et toi. Une solitude souveraine me propulsait au fond de mes pensées où j'avais peur de me retrouver, de me confronter moi-même. Moira venait chercher en moi une nouvelle puissance que j'avais ignorée, faute d'utilité. Chaque fois qu'elle revenait, une tempête de silence l'accueillait lorsqu'elle franchissait le seuil de la cuisine pour y déposer ses trouvailles de la journée. Elle vantait les mérites du pain de la boulangerie à Saint-Joseph-de-la-Rive, et décrivait ses nouvelles découvertes chez les Santons comme une gamine qui cherche à se faire pardonner.

Ta mère savait que nous vivions une solitude à deux, chacun de notre côté du mur. Je ne lui en voulais plus parce que je commençais à l'aimer profondément. Chaque chose a son jeu. Elle vivait dans son imaginaire, guidé par un instinct que je ne comprenais pas, et s'ennuyait lorsque je lui demandais de se dévêtir pour qu'elle redevienne la muse sur le canevas. Dans ce sens, sa réponse à mes exigences était généreuse et attentive dans ma couchette.

Nous étions l'opposé l'un de l'autre. Voilà la force de notre attraction. La certitude pour elle était un hasard ; pour moi, un calcul cartésien. Il me fallait une accumulation de preuves pour savoir si elle m'aimait, si elle restait, si elle ne me quitterait pas après ta naissance. En revanche, je cultivais le doute dans son esprit de femme enceinte, prisonnière de mon humeur. Pippa, je ne peux plus nier l'existence de ce qui reste de la vérité. Sa soumission me fatiguait. Son apaisement coupable la trahissait. Ça ne change rien au fait que j'ai parfois agi avec lâcheté. Je suis un beau monstre. C'est ce qu'elle devait penser quand elle me regardait stoïquement dans les yeux pendant que je la prenais avec force pour soulager mon ressentiment envers elle. Je t'attendais avec haine. Nous étions une construction fragile. J'ose croire que maintenant, nous sommes autrement ; du moins, de ce qui reste de nous.

L'œuvre du temps n'est pas un jeu du hasard. Notre vie aux Éboulements fut un intervalle initiatique pour elle, une période d'adaptation et de nouveaux repères pour moi. L'homme rigide en moi apprenait à grandir malgré ma résistance au changement. Pippa, j'aurais pu vous abandonner, vous mettre au chemin plusieurs fois, mais je ne l'ai pas fait. Je consigne notre histoire dans ces courriels pour la purifier, la rendre belle. Les mots et l'intention y demeurent. Je ne peux que les mettre au repos. Lis entre les lignes. Tu comprendras le sort prodigieux qui nous fut jeté.

Donc, je renonce à m'apitoyer à l'infini. Je ne veux surtout pas ta pitié. Je veux ton temps si précieux. C'est toi qui as l'avantage de lire ceci et d'en faire ce que tu voudras. Je me tais sur plusieurs sujets parce que les souvenirs plongent dans les failles sinueuses de ce que je ressens pour toi. J'ai appris à être ton père et en transcrivant ces fantômes tamisés, une tristesse vague s'empare de moi. Indolente mélancolie. Une nostalgie déchirante vient me chercher. Ton absence aggrave mon moral. Est-ce que j'existe encore pour toi ? Sache que le tyran a abdiqué. Je suis allé au fond de moi comme un dauphin prend le creux de la vague pour remonter à la surface. Si je pouvais reconstruire l'époque des Éboulements, je le ferais. Je serais plus juste. C'est l'apanage amer d'habiter les regrets. J'étais plus fragile que Moira qui m'a broyé avec ses soupirs cassants.

Je réalise maintenant que j'ai marché à côté d'un rêve toute ma vie. Nous avons tous une orbite, une migration comme les échassiers

qui se fauchent un refuge dans les rochers du rivage. Ce que je te divulgue impose ma défense. C'est ce que les paternels inscrivent quand ils encaissent leur deuil envers leur fille.

Au fond, la paternité est un seuil insondable. J'ai cessé d'être profane dès l'instant où Moira t'a déposée dans mes bras et que ton odeur m'a grisé. Tes geignements ont massé ma crainte. Nous étions impérissables. Je me pressais à ramasser les moments que j'échappais entre la maison et la prochaine toile dans mon atelier. Tu étais une tendresse moelleuse qui me faisait du bien et qui réduisait ma résistance à une mince contestation. J'étais moins cartésien, moins dur.

Le bonheur était arrivé dans mon repaire avec toi, la matière première de la muse. Tu captais la lumière qui guidait mon cœur et mes pensées. Cette nouvelle chorégraphie me supportait dans le rôle que je jouais dans ce bal de fou. J'avais décidément ravi le rang du géniteur, Joseph Corbeau, le père de ta mère, et ton père aussi.

Ton père Gabriel.

Saint-Irénée, le samedi 24 juin. Fête de la Saint-Jean-Baptiste.

Chère Philippa,

Pardonne-moi mon silence. J'ai regardé longtemps ma plume entre mes doigts, comme si je craignais quelque chose que je ne pouvais pas nommer. J'ai peur de trop dévoiler. D'être trop négative. Une mère doit être parfaite aux yeux de son enfant. J'ai peur de te décevoir. Même ma musique ne survivra pas. Je le sens. Mes mains ne savent plus tenir l'archet. Mon violoncelle a disparu. Il ne me reste que l'étui. Pourquoi ? Je le remplis avec toutes ces lettres pour toi, pour empêcher de m'engloutir. Tu me manques énormément.

Le temps devient fissuré. Tout bouge et change autour de moi. Je me trouve souvent ailleurs et j'oublie ce que je faisais. Il y a une rupture entre mes paroles et mes gestes. Gabriel me le rappelle souvent et cruellement. Je ne m'habite plus. L'attente est douloureuse. Depuis ma visite chez le médecin, je vérifie tout. Je mesure tout. Je veux tout comprendre. Tout sombre dans l'oubli. C'est une obscurité qui s'impose, qui me coupe le souffle, qui rend tout nébuleux. Je me sens seule. Je suis condamnée à errer majestueusement dans une nouvelle solitude. Je me contemple dans le miroir et je me répète pour l'apprivoiser : Alzheimer, Alzheimer, Alzheimer. Je vis mon deuil. Peux-tu venir m'aider ?

Alzheimer. C'est une beauté terrible et ironique pour moi qui a cherché la solitude toute ma vie pour alléger ma mélancolie. Je l'ai trouvée, ou plutôt c'est elle qui est venue me chercher ; donc je me laisse prendre par elle pour une dernière fois. Maintenant, j'ai le regard plus tranquille en t'écrivant. Ce n'est pas le courage. C'est ma nouvelle réalité. J'ai peur de ne plus pouvoir t'écrire. De te dire qui j'étais pour que tu m'aimes encore. J'ai peur de manquer d'idées, d'émotions, de devenir une autre personne que je ne connais pas. Une étrangère dans mon corps. Viens, petit loup, avant qu'il soit trop tard. J'ai besoin de te prendre dans mes bras. De me coucher à côté de toi dans mon lit, comme on faisait avant que tu partes. J'ai besoin que tu me dises ce que tu vois quand tu me regardes, ce que tu entends quand je te parle. Je veux savoir si tu vas aller jusqu'au bout avec moi, ou si je devrai marcher la fin de ma route toute seule. J'ai besoin de savoir que tu me pardonnes ma maladie. J'ai besoin de savoir que j'existe

pour toi, la seule qui compte vraiment dans ma vie. J'essaie de ne pas être négative, mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, être négative ? Le fait que je te confie ma peur et mes chagrins, est-ce cela être négative ? Pourtant, c'est la vérité. La réalité ne peut pas être négative. Elle ne fait qu'exister. Ce sont les gens qui la jugent qui lui donnent la négativité. Est-ce que je t'ai dit que je ne trouvais plus mon violoncelle ? Mystère de mystère. J'ai seulement l'étui !

Enfin, je n'ai plus de choix. J'appréhende, le matin, de constater que chaque jour la lumière décline. Est-ce que tu me comprends ? J'ai peur de perdre la musique en moi, celle qui m'a toujours définie. Que le temps vole mes souvenirs avec tout ce qui avait de beau dans ma vie avec Gabriel ! Ma plus grande crainte est que tu m'ignores dans ma maladie et que tu m'abandonnes. Que la boucle mère-fille ne soit pas bouclée.

Cette maladie est irréversible. Je trace tout avec mon index, comme si je voulais le graver pour ne pas l'oublier. C'est un braille que je m'invente. Mon jugement n'a jamais été parfait. Ma raison a toujours trempé dans une mélancolie avec mes changements d'humeur et mon comportement parfois douteux. Je le sais. Gabriel n'avait pas à me le dire. Toi non plus. La vie n'était pas facile avec moi. Tout ce ressentiment et cette crainte que je me suis conditionnée à créer pour comprendre les autres. Toute cette énergie gaspillée. L'avoir su...

Je relis mes vieux romans de Gabrielle Roy pour me forcer à me souvenir de ce qui vient dans le prochain chapitre. Un peu comme dans ma vie. C'est une lutte de chercher les mots, les étiquettes pour nommer les choses et de se bourrer le crâne comme si cela allait tout changer. On dirait que la vie me résiste en me tournant le dos impas-siblement.

Mon grand-père Émery me manque pour une raison. C'est peut-être lui mon guide spirituel. Je me souviens quand la maladie l'a touché calmement, mais sobrement sur l'épaule pour lui dire qu'il était mortel lui aussi. Il ne se lassait pas de nous dire que la vie est belle ainsi. Je me souviens des changements qu'on remarquait tous les jours : son corps changeait, son regard devenait de plus en plus transparent. Mais surtout, je me souviens du deuil que nous partageions. Le déclin n'était pas graduel. C'était plutôt un escalier. Émery tombait d'un palier à la fois et parfois, les marches étaient plus hautes que les autres. Je me souviens de son regard et ses yeux vitrés à la fin.

Je me regarde dans le miroir pour voir si moi aussi j'ai ce regard de quelqu'un qui cherche son chemin. Belle futilité. Moi, c'est le silence qui me calme. Les silences d'une musique qui ne finissent plus et que je veux garder en moi.

Du coq-à-l'âne. Pardonne-moi. La sentence est lourde et elle approche. Tous les jours, je ressens une main accablante sur mon épaule, qui me ramène à ma nouvelle réalité. Je m'imagine qu'éventuellement, cette main se posera solennellement sur ma tête pour m'enfoncer dans le fleuve ; et je me laisserai aller.

Tous les jours, je me permets un tour avec ma folie avant qu'elle m'abandonne elle aussi. Quelle fausseté méchante de croire qu'on peut faire confiance au temps si vaniteux et cruel. Un temps sans conscience qui vole la mienne. Viens me chercher, Pippa ! Est-ce que tu aimes encore ta mère ? Ton silence et toutes ces lettres que tu ignores ne font que confirmer que je ne vaux rien pour toi. Tu ne veux pas faire cette dernière marche avec moi ! Est-ce ta manière de me faire accepter mon sort ?

Je me sens perdue. Ma plume est mon guide et ce beau papier me console. Parfois, je ne fais que relier à l'encre les fleurs qui sont tissées dans ses fibres comme des constellations. J'apprends à aimer ce qui est vague comme moi. Pardonne-moi, Pippa. Avoir cette maladie, c'est rire quand il ne le faut pas. Le reste, les autres mots deviennent une bagatelle. C'est un jeu avec moi. Oui, je le sais. Du coq-à-l'âne. Mieux vaut en rire.

Le temps s'est transformé selon ma compréhension. Sauve-toi des mangeurs de rêves, des mangeurs d'âmes. Ne fais pas comme moi, ne vends pas ta vie pour un toit, un corps chaud pour les nuits quand tu es amère. Assume l'ennui et fais jaillir ta lumière.

Le temps avance sur moi en chute libre. Ce serait mieux de le voir comme une délivrance. Ton silence me montre qu'il ne faut pas dépendre de personne, même si on les a mis au monde. Bien voilà, je veux que tout se passe rapidement. Je ne serai plus un fardeau pour ma famille. Au revoir.

Ta mère qui ne t'oubliera jamais parce que tu es en moi.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 26 juin 20.... 10h24

Objet : *In extremis*

Bonjour Philippa,

Merci de respecter mes consignes. Le téléphone est silencieux. Je le préfère ainsi.

L'été traîne des pieds. Les arbres s'ennuient. Moi aussi. Avouer le poids de l'ennui est l'expression ultime de la liberté. Je n'ai aucun espoir que la vie nous sauvera *in extremis*. Pippa, je ne t'ai jamais rien promis. Sans rancune, j'espère. Je te traite comme un père qui demande l'appui inconditionnel de sa fille pour le supporter devant l'abandon de la mère. Es-tu encore là pour moi ?

La maison est muette. Elle attend l'éclat de l'été charlevoisien. J'ai toujours cherché la lumière, celle que je ne pouvais pas transposer dans mes tableaux, celle qu'on voyait dans les yeux de ta mère. Moira cherchait les silences. C'est logique pour une musicienne. Les silences ont une importance musicale. Ils détachent les notes sur la portée pour encadrer les images sonores. Le silence éteint tout ce qu'il palpe. Je regrette de t'avoir donné le violoncelle de ta mère. Je voulais la châtier. Je cherchais une paix tangible pour me soulager des remords anciens. Je voulais rendre la musique muette. La taire. Moira cherche son violoncelle partout. Je n'ai fait que précipiter sa démence. Il est trop tard, maintenant.

À mon avis, le violoncelle est un instrument laid. Je n'aime pas le son. Moira maintenait toujours que le violoncelle était l'instrument qui ressemblait le plus à la voix humaine. Quand elle a vu partir son fidèle compagnon, elle n'a pas dit un mot. Je crois qu'elle ne comprenait pas la situation. Esperanza l'observait, comme elle le fait tou-

jours, pour lire ses émotions. Moira excellait dans son rôle de martyre. J'avais l'impression qu'Esperanza aimait nourrir cette contradiction qu'elle trouvait noble et qu'elle aimait cultiver pour me haïr, moi, son maître, comme elle disait. Les deux femmes avaient un silence complice lourd et malicieux. Je ne sais pas comment j'ai fait pour les tolérer.

Ta mère ne se plaint jamais à moi et je lui en veux. Oui, je suis amer. C'est un accident de la nature. Elle vit à mes côtés comme une trahison morbide. Son absence me tue. Je l'ai tellement aimée. Je la désire ardemment, cette femme convoitée à la peau chaude. Quand elle se blottissait dans mes bras, la tête cachée dans ma barbe en me regardant avec ses yeux bavards, elle aimait jouer la petite fille pour m'ensorceler. Je voudrais vivre cette passion d'amoureuse encore une fois.

Je ne posais plus de questions quand elle me guettait comme une louve affamée. Elle me mangeait et je la dégustais. Je la savourais. Je laissais le poison courir dans mes veines. Je voulais mourir avec ma muse, les deux allongés dans une ivresse que seuls les vrais amants connaissent. Je veux encore entendre sa voix quand elle chantait n'importe quoi, oubliait les mots, inventait des ritournelles tout en étant entourée d'une lumière soupirante de bonheur. Je la vois encore et encore. Elle m'a donné sa vie et moi la mienne. Encore, c'est la moindre des choses.

Les nuits de Saint-Irénée ont connu cette beauté de femme qui émergeait de la lune. Souvent, j'ai retenu ma respiration devant cette créature quand la lumière lunaire s'attardait à tracer tous les plis et les creux de la silhouette allongée sur une couverture au fond du jardin d'hémérocailles. Je la voulais pour moi seul. Je n'aimais pas la partager avec les autres voyeurs et pourtant, j'ai vendu cette femme rayonnante sans merci.

Ta mère était exceptionnelle. Elle n'entrait pas tout simplement dans une pièce, elle apparaissait. Elle n'avait pas peur de sa nudité ni de la mienne. Elle me rendait fou de jalousie. Quand nous faisions l'amour, le lit geignait comme elle au rythme de ses hanches sur les miennes. Je voulais croire qu'elle me regardait avec une attention passionnée. Je retenais ces moments avant qu'elle replonge dans sa tristesse, celle qui me rendait impuissant devant toute cette beauté imposée.

Ta mère avait une manière de vivre, d'appréhender l'univers. Sa grâce naturelle cachait sa noirceur innée. Tu en seras certainement l'héritière. Tu es la fille de ta mère. Deux corbeaux venant du même nid.

Gabriel.

Saint-Irénée, le samedi 1^{er} juillet 20.... Fête du Canada

Kwe Kwe petit loup,

Tu n'as jamais connu la réserve à Wahnapiatae. Depuis mon départ, je n'y suis jamais retournée. Parfois l'ennui me prend et je pense à Mina et à Émery depuis leurs décès. Je m'en veux de ne pas y être retournée, mais ma nouvelle vie ici remplissait mes jours et tu étais la majeure partie de mes préoccupations. De toute façon, les circonstances dans lesquelles je suis partie en toute hâte ne se réparent pas facilement, pour eux comme pour moi. C'était mieux ainsi. On ne peut pas retourner à nos origines, même si le cœur nous fend en deux.

Mes meilleurs moments étaient dans la forêt. C'est de là que viennent mes premières rêveries. Je m'isolais dans le bois, près du lac, pour voir le beau bleu. J'écoutais les bruits de la forêt. Le chuchotement des branches ressemblait aux voix que j'avais déjà entendues dans mon sommeil. On dit que nos esprits-guides nous parlent dans nos rêves. J'y crois vraiment.

Il y avait des jours où je trouvais que la forêt était immense. Elle me faisait peur. Plus tard, j'ai réalisé que ce n'était pas la forêt qui me faisait peur. Qu'il fallait que je confronte ces craintes pour m'en sortir. Je voyais chaque problème comme une frontière à franchir, et si je faisais le saut pour les escalader, qu'il y aurait un point de non-retour. C'est ce qui est arrivé. J'ai quitté Wanapitae et je ne pouvais plus y retourner. Malgré tout, je ne laisse pas mes pensées traîner dans les souvenirs qui me font mal. Il y a eu des moments de bonheur, aussi simples et modestes qu'ils étaient. Il y a eu des moments de grâce dans la forêt, sous le ciel étoilé, sur le bord du lac et dans les bras de ma douce Mina. Elle me manque énormément. Je n'ai jamais connu ma mère, c'est ma grand-mère qui m'a vraiment donné la vie.

Mina m'a montré la vie dans la forêt. Quand Émery partait travailler dans la mine à Timmins, elle organisait toutes sortes d'expéditions dans la forêt. Avec notre sac en papier brun rempli de galettes et d'une gourde d'eau, nous prenions le sentier vers l'orée du bois. Dans un silence absolu, nous écoutions la chanson de la forêt avec les oiseaux, le bruit des arbres et des animaux. Rien ne remplace l'odeur de l'écorce d'arbre après une pluie chaude d'été. Arrivée à la petite cabane de chasse, je regardais Mina préparer le feu et faire bouillir

l'eau pour le thé. Ensuite, elle me donnait ma galette et mon thé, et ensemble, nous mangions en silence pour ne rien manquer. Je n'ai jamais rencontré la solitude dans la forêt. C'est plein de vie. Même le silence fait du bruit.

La forêt est un chamane. Elle guérit parce qu'elle est habitée par des esprits. Je les ai vus, je les ai entendus, je les ai sentis. Mina marche dans les sous-bois près de moi, ici, à Saint-Irénée. Elle veille sur toi aussi. Son esprit est accompagné par tout ce qui vit. Nous ne serons jamais seules.

Tu as déjà rencontré Mina. Un soir, dans les premiers temps que j'étais arrivée ici à Saint-Irénée, un peu après ta naissance, je t'ai présentée à Mina. Je t'avais enroulée dans une courtepointe que j'avais faite pour toi, et je t'ai emmenée dans le verger de pommes. L'air était lourd du parfum des pommiers, et j'ai attendu pour Mina. Tu dormais paisiblement dans mes bras. Ta respiration faisait de petits coups saccadés. Au bout d'environ une heure, j'ai senti une présence dans mon dos, à mon côté gauche. Je sentais Mina. Elle se penchait sur moi et sur toi pour mieux nous voir. Nous n'avons rien dit. Nos respirations se sont tissées ensemble. Mina est demeurée longtemps avec nous. Je voyais mieux les étoiles, le fleuve était plus vif dans sa mouvance. Tout était plus vivant. Je voyais avec une lucidité différente. Lorsqu'elle nous a quittés, je me sentais tordue entre la paix intérieure et le chagrin de savoir qu'elle reviendrait pour me chercher, que c'était un au revoir. Cette même nuit, j'ai rêvé au lac Wahnapiatae. Il me parlait et pour la deuxième fois, j'ai eu le message qu'il me quittait, comme Mina venait de le faire. Dans mon rêve, le lac s'est transformé en un fleuve aux vagues agitées. Je devais faire quelque chose pour l'apaiser, mais Mina n'y était plus. Je me suis souvenue qu'elle jetait du tabac pour calmer et guérir l'eau. Le lendemain, j'ai jeté du tabac que Gabriel avait dans sa bibliothèque, et le fleuve s'est calmé. Je n'ai plus rêvé du lac ou du fleuve après cette journée.

J'aurais voulu que tu écoutes Mina nous parler, nous raconter nos belles traditions. En pensant à elle, je m'imagine que tu es assise sur ses genoux et qu'elle nous raconte sa vie et celle de sa mère, les légendes, sa sagesse de femme. Je la vois confectionner entre nous trois une toile délicate et puissante, comme une dentelle d'araignée. Elle te chuchoterait la vie comme j'essaie de te la raconter à ma façon, par l'entremise de mes lettres. Je te transmets mon histoire pour que tu

comprendes d'où tu viens. Tout le monde à un début ; c'est la fin que nous ne connaissons pas. Je veux que tu te souviennes de Mina. Je te donne toutes les photos que j'ai d'elle. Je n'en ai que trois. Sur la dernière, tu peux voir qu'elle a les cheveux blancs, deux tresses qui ressemblent à de longs fils de soie chaque côté de son beau visage, et des joues prononcées. Elle t'aurait aimée, et toi aussi tu l'aurais aimée.

Mina t'aurait expliqué le cercle de la vie, elle t'aurait dit que toutes les forces du monde marchent le long de ce cercle. Cette force est notre endurance. En te montrant les arbres, elle t'aurait expliqué les quatre coins du cercle. Que l'est apporte la paix et la lumière ; que le sud produit la chaleur ; que l'ouest attire la pluie et que le nord nous frappe avec le froid et les grands vents. C'est tout à fait naturel. As-tu déjà remarqué que tout est rond dans la nature ? Les oiseaux font leur nid en rond. Les arcs-en-ciel, la voûte étoilée, la planète, tout est en rond. La lune et les étoiles. Les saisons qui reviennent marchent le long de ce cercle. La vie nous mène de l'enfance à la vieillesse sur un grand cercle. Les tipis de nos ancêtres étaient ronds comme les nids d'oiseaux. Comme eux, nos ancêtres ont enraciné leurs enfants dans ce cercle de vie.

J'essaie de me souvenir de tout ce qu'elle m'a dit pour te le transmettre. J'ai l'impression que ma tête est envahie par un labyrinthe argenté et que pour me retrouver, je dois me fier à une lueur de la grandeur d'une luciole pour me guider vers ma destination finale. J'aurais dû t'en parler pendant que tu étais encore sur mes genoux, comme elle l'a fait avec moi. Je t'ai volé le temps que nous aurions dû avoir ensemble. Je l'ai donné à Gabriel ou je l'ai gardé jalousement pour moi parce que je croyais avoir tout le temps.

Deux solutions sont venues à mon esprit et je suis étonnée de même y penser. Pour moi, c'est un signe que Mina est avec moi. Qu'elle me guide avant que la lumière me quitte. Je me souviens des jeûnes qu'elle faisait quand elle renonçait à la nourriture et à tout breuvage. Un chamane du village venait la visiter tous les jours pour vérifier son état de santé. Après une période de temps, elle semblait terminer ce pèlerinage interne et revenait à la vie de tous les jours. Je me demandais où son trajet spirituel l'avait emportée. Le jeûne, pour moi, n'est pas une solution. Premièrement, je n'ai pas la discipline et je crains la trajectoire que je découvrirais. J'aurais peur de ne pas

retrouver mon chemin. Autant je voudrais vivre des sensations fortes, autant je les crains.

L'autre solution est le hochet. J'ai gardé le tien, qui a aussi été le mien, celui que Joseph m'avait fait. Quand la maladie frappe à nos portes, en agitant le hochet, l'esprit de vie est convoqué. Les esprits viennent des quatre directions du cercle pour nous aider à entreprendre une nouvelle vie. Douce ironie. Ma nouvelle vie me dirige vers des profondeurs que je crains de tout mon être. Tous les hochets de l'univers ne pourront reculer le seuil à franchir pour rejoindre l'autre monde, celui de l'oubli dans un corps vivant. Aucune purification ne pourra m'aider. C'est toi que je veux ici, dans ce monde, et Mina, pour me guider dans l'autre. Je sais qu'elle sera là pour moi. Je ne peux pas dire la même chose pour toi. Tu ne réponds jamais à mes lettres. Le temps commence à manquer. Je dois me concentrer pour être en mesure de t'écrire toutes mes pensées. C'est urgent. Je te cherche dans mes rêves et je ne te vois pas. Est-ce que tu rêves de moi ? On pourrait se retrouver ainsi, dans nos rêves. Je t'attendrai cette nuit.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 3 juillet 20...., 4h30

Objet : Alzheimer : l'écho d'une solitude

Chère Pippa,

Ce matin, je pensais à ce que tu m'avais déjà dit. Tes accusations. Tes menaces. Je suis le complice de ta mère. Moira est le meilleur de moi. Je suis un homme vidé par la vie; je n'ai pas d'âme qui en vaille la peine. Du moins, c'est ce que tu m'as répété souvent. C'est là, Pippa, que ton expérience va te tromper. J'ai une âme qui souffre, l'âme d'un poète sans mots. C'est ainsi que je me soulage. Moira le savait. J'ai son consentement pour acheter du temps pour les deux avec toutes nos lettres pour toi. C'est affreux. Nous achetons du temps qui est lourd, qui nous renforce dans le roc et qui craque nos vertèbres pour t'expliquer ce que nous avons vécu. Nous nourrissons cette douleur par ressentiment réciproque dans le but de préciser une vie floue. Il n'y a pas de passion, mais il y a encore l'amour. Ça vaut la peine de continuer à nous lire. Crois-moi, Pippa, nous connaissons l'amour. C'est tout ce qui nous reste de plus beau. Fais-moi confiance. Une dernière fois.

Après ta naissance, nous nous aimions à notre manière, avec une complicité singulière. Je voulais une preuve que l'amour existe; ta mère voulait l'amour sans preuve. Nos regards se cognaient sèchement, fatigués de porter un fardeau ou de se battre seuls. J'ai détourné le regard plusieurs fois, avec mes sentiments en vrac, elle avec ses sentiments plus épurés. Je n'avais pas l'éternité pour l'aimer. C'est ce qu'elle voulait. Pour moi, la raison suffit. Je ne suis pas une bête instinctive. Moira porte son romantisme comme une écharpe au parfum de lavande.

Ta mère est devenue ma plus belle histoire. J'ai toujours eu cette envie de la posséder. Elle trahissait son amertume pour moi avec son regard, comme son chien-loup qui me méprisait parce que je le remplaçais. Elle était à moi, maintenant. Je serai toujours là pour elle et pour toi. J'ai le droit au bonheur moi aussi. Tu me hais, Pippa. Je le ressens.

Ma chère fille, tu tisses la même obsession que ta mère en voulant tout communiquer, comme si c'était un besoin pour dire qu'on existe. Une surenchère obscène. Une peste qui nous rend pertinents pour l'autre, pour emprisonner nos regards. Ma vie sans toi est sans nuances et accaparée par trop de mots endormis. J'ai besoin de toi comme j'ai besoin de respirer. Inutile de construire ce château de cartes avec un bourreau comme esprit. Tu verras dans toutes les ardeurs et les chagrins d'amour que tu connaîtras qu'on bouge comme des bancs de poissons et qu'on remonte de temps en temps à la surface pour respirer, pour toucher la lumière avec ses nuages aux teintes laiteuses. L'amour est un plaisir démodé. Ne compte pas sur l'amour pour vivre.

Ta mère a toujours cherché la démesure dans la sensation, par les pores de sa peau, sa langue sauvage et sa musique. Moi, je suis un produit condensé de l'académie. Je ne suis pas un talent brut comme Moira. On m'a montré comment manier le pinceau en me disant d'aller chercher mon inspiration ailleurs. Mon art a été pondéré, comme mes gestes. Seule ta mère a goûté au plaisir de l'art pur, de l'inspiration aillée qui lui vient par osmose avec tout ce qu'elle touche. C'est une beauté naturelle dans tous les sens. Tu es comme elle. Vous êtes l'élite artistique. Je vous le concède finalement.

Je voudrais mettre un bémol, pour emprunter ton langage. L'amour que j'ai pour toi n'est pas le même que celui que j'ai pour ta mère. Je me suis souvent demandé, après une de ses fugues, de ses crises noires, si un couple peut évoluer sans l'amour ou la passion. L'amour, pour moi, est devenu une fracture. Dans la passion, on n'erre pas comme on veut. C'est tout dans le désir. C'est une violence qui te fait perdre ton intégrité. Une blessure narcissique à laquelle je me suis pendu pour embellir ma vie. Pour ta mère, l'amour est cru comme la peau ; c'est aussi une vapeur mystique. L'amour, pour Moira, c'est une surabondance, c'est se nourrir du danger fou. Elle ne l'a jamais vécu avec moi. Elle s'échappait de notre quotidien parce que l'absence de

l'amour entre elle et moi lui faisait peur. Je cherchais le sens dans le sens. Elle voulait un amour incandescent, le genre qui nous consume, mais j'étais trop rigide. Elle ne voyageait jamais en ligne droite. Elle faisait des sauts quantiques entre les heures en lançant le lest juste pour me taquiner. Animée par le goût de vivre à sa manière, elle s'incarnait dans le désir qui nous étrangle quand on en veut trop. Moira, la muse, ressemble à mes désirs et à celui des autres, une curiosité impardonnable qui ne s'assouvit pas avec le temps. Cette femme enfant m'inspire par sa vigueur qui me laisse qu'une nostalgie amère. Pippa, m'aimes-tu ?

Ta mère se meurt. D'après mon estimation, il ne lui reste que peu de temps. Un an, peut-être... L'Alzheimer nous réduit d'un écho à un murmure. Voilà, je t'avais dit que j'étais sans cœur. Un homme vide s'exprime toujours ainsi.

Ton Gabriel.

Saint-Irénée, le samedi 8 juillet 20...

Bonjour Pippa,

Comment vas-tu ? J'attends de tes nouvelles et elles ne viennent jamais. Je réalise que tu voyages beaucoup. Tu as très peu de temps pour t'arrêter et me lire. Gabriel numérise mes lettres et te les transmet. Je ne touche plus à l'ordinateur. J'aime mieux gratter le papier Saint-Gilles avec ma plume. Ce sont de beaux mots sur du beau papier. J'ai tellement de choses à te dire avant que la lumière en moi se tamise pour de bon. Quand la vie devient un combat, on se tourne vers la famille pour gagner la lutte. Je me tourne vers toi. Je ne ressens rien pour Gabriel. Est-ce que j'ai le droit de le dire ?

Il est difficile pour moi de lui expliquer ce que j'éprouve. Il n'a aucune idée de ce que je vis. C'est un combat quotidien pour me sortir la tête de l'eau. Il y a de bons moments, surtout avec Esperanza. Gabriel voudra-t-il prendre soin de moi, me garder près de lui le plus longtemps possible quand j'aurai trop changé ? Que veut dire trop changer ? Est-ce la tolérance de l'autre ou la peur d'être abandonnée que je ressens ? Il n'y a pas de guérison. Alzheimer, le voleur de souvenirs. Si cette maladie est une revanche de la vie, quel a été mon crime ? Oui, je suis en colère. Je suis pleine de haine pour ce qui m'arrive.

Pippa, je panique. Mes lettres devraient te faire rire ou du moins, sourire, et pourtant, tout est incertain et fugitif pour moi. Je me réfugie dans cette fausse quiétude inquiétante, devant ces pages qui m'accueillent, qui veulent me calmer. La plume écrit seule. Elle ne transporte plus mes réflexions. J'écris rapidement pour ne rien laisser de côté. C'est devenu une obsession spontanée.

Je trouve cela futile, même ridicule d'essayer de t'expliquer cette démence progressive. Je m'accroche à chaque mot que je t'écris. Je compte les syllabes pour jauger ma pensée. Parfois, quand je parle à Esperanza, je cherche aussi mes mots. Quand j'écris, c'est plus facile, plus automatique. C'est le contenu que je n'aime pas. Pardonne-moi pour les petites futilités qui s'échappent de ma plume. C'est de l'enfantillage, tout ce ressentiment. Tu mérites des mots faits d'ailes de papillons, de la lumière filtrée par le papier ; tu mérites mieux.

Le point de non-retour est arrivé. Ma plus grande crainte est de dépendre des autres. Pippa, je n'ai pas confiance en Gabriel. Esperanza ne sera pas toujours ici à mes côtés. J'ai toujours été autonome. Ce n'est plus le cas. Je me souviens de tous ces plaisirs enfoncés dans ma chair. Quand je ne pourrai plus communiquer avec toi, penseras-tu à moi ? Ma fille, où es-tu ?

Je fais mon deuil. Je réalise que si les mots me manquent parfois, la plus grande tragédie serait de ne plus reconnaître ma fille bien-aimée. De ne plus connaître ce beau visage aux yeux enjoués, de ne plus savoir tous tes petits secrets, nos histoires drôles et tristes. Tous les je t'aime qu'on s'est donné si librement. Je ne veux pas perdre tout ce bonheur que nous avons protégé. Le ressens-tu, toi aussi, dans ton cœur ?

Je n'ai pas eu le temps de visiter tous les coins de ma vie pour te les mettre sur papier. L'histoire d'une mère, de sa fille et de l'artiste-peintre. Quand je regarde cette belle feuille blanche avec ses pétales de lavandes dispersées entre ses fibres, mes craintes se dissipent. J'ai l'impression que ce papier Saint-Gilles est mon messenger. Qu'il en dit plus que je t'écris. Ce qui étranglait mon cœur il y a deux minutes vient de disparaître et je reprends un fil d'idées qui me projette ailleurs. Tu peux le voir dans mes lettres. Est-ce la nécessité de t'exprimer mes craintes qui guide ma plume ? Je me répète tellement souvent. J'ai peur que tu cesses de me lire parce que je me répète. Les gens n'ont pas de patience avec ceux dont la mémoire s'éteint. Pippa, as-tu le courage nécessaire pour nous aimer, moi et mon Alzheimer ?

Gabriel perd patience avec moi. Il dit que je pose souvent les mêmes questions, que je ne me souviens plus où je range mes choses. Je suis fatiguée de toujours justifier mes erreurs. Oui, je me répète. Je suis devenue un écho de moi-même. C'est cela ma maladie. Je n'y peux rien.

La solitude est tout ce qui me reste, ici, à Saint-Irénée. Ceux qui disent que la solitude mène à soi n'ont jamais vraiment connu la solitude. Elle me talonne, elle arrache mes branches mortes jusqu'au sang. Ma solitude n'est pas belle. S'il faut connaître la tristesse pour connaître le bonheur, quel est l'opposé de la solitude ?

Viens, petit loup, avant qu'il ne soit trop tard.

Maman qui t'aime.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 10 juillet 20..., 19h45

Objet : Souvenirs de *Wanapitae* : les bêtes sauvages

Bonjour Philippa,

Je vois que tu es occupée. Tes courriels sont de moins en moins fréquents. Il ne serait pas sage de m'ignorer. Passons à autre chose. Enfin, cette histoire est celle de ta mère. Voilà.

Dès le début, Moira était chimère et sirène. Je ne pouvais pas anticiper que cette madone avait deux cœurs battants, le sien et le tien. Je t'avais écrit comment la fille du corbeau était arrivée dans ma vie avec son chien-loup. Les deux puaien la fourrure trempée. Lorsque j'ai accueilli ces deux bêtes sauvages, elles se sont tapies au fond de ma *Westfalia*. Je pouvais sentir la respiration haletante de ta mère. Elle fuyait la région que je venais de peindre. Je sentais aussi l'haleine du chien. Je ne connaissais pas encore la tienne.

Écrasée au fond de la banquette, Moira s'évadait dans un sommeil agité. Je la regardais frémir et je me demandais ce qui pouvait tant la tourmenter. Telle une enfant des étoiles, je me l'imaginais contemplant les aurores boréales pendant les nuits crispées, courir pieds nus avec les loups sur le lichen de couleur sauge.

Je ne voulais rien du chien, une espèce d'esprit maléfique, un canidé issu de l'accouplement entre un chien et une louve. Sa robe était de couleur de jais. Son regard oblique me descendait à tout couper. Je n'abdiquerais pas ma hiérarchie malgré l'instinct chasseur prononcé de la bête. L'accepter serait une cohabitation entre proie et prédateur. Nous avons tous faim.

Au belvédère surplombant le lac *Nippissing*, près de North Bay, Moira sortit de la *Westfalia*. Son air reculé m'imposait un silence presque méditatif. Je l'observais pendant que le chien-loup

m'avalait. *Ozhibii'oweg*, soupira-t-elle. Je chancelai. Elle répéta : « *Ozhibii'oweg*, ceux qui gardent une trace de leur vision. C'est en Algonquin... Je suis de la nation des *Objiwés Anishinaabes*. » Elle me décrivait ce qu'elle avait vu, et ce que je n'avais pas perçu dans son pays. Je voulais être son sauveteur, payer sa rançon pour l'éviter de purger une peine incompréhensible. Elle serait ma muse, une poésie sortie de la forêt qui avait connu l'odeur des loups, de la peau d'ours mouillée et de la neige enracinée dans le granit. J'en avais la certitude. Je venais de trouver ce que j'avais cherché durant mon périple : la lumière, celle qui guiderait mon pinceau. Par malheur, l'enchantement n'était pas mutuel. Ce fut ma plus belle trahison.

Donc, ce que je t'écris n'est pas l'expression d'une vie ratée. C'est un éloge pour la vie que j'ai partagée avec toi et ta mère. J'ai fait de mon mieux avec toutes mes limites, celles qu'elle m'a toujours reprochées sans me dire un mot. Je refuse de croire que nous étions malheureux. Je veux que notre histoire soit romantique. Je déteste les drames et les tragédies. Je suis plus ou moins repentant. Pippa, ta présence a été une charge émotive qui a traversé mon existence. Sept mois après que j'ai arraché ta mère de sa vie sur la réserve, tu es née. Je savais que tu n'étais pas de moi.

Je veux que tu comprennes ce qui est arrivé. Je ne suis pas responsable de ta perception et j'ai peur que tu puisses me juger. C'est ce que les filles font à leur père. Je veux créer cette illusion qu'était ma vie avec ta mère et toi. En t'écrivant, j'ai l'impression que cette vie devient intacte. Mon cœur est franc, mais ma tête m'abandonne tranquillement parce qu'elle est devenue inutile. J'ai peur de cette errance. Je veux seulement que tu comprennes que je t'ai aimée depuis le début. Beauté brute comme ta mère, tu as hérité du même plumage que le corbeau qui a déchiré le sommeil de Moira pendant des nuits infinies. Vous avez alimenté le dialogue entre la musique et la peinture. Je n'avais pas un mot à dire. C'est à ce moment que j'ai saisi que la musique était plus forte que les couleurs. La musique transcende l'utilité d'un langage, car elle transmet les émotions sans avoir besoin de le dire. On le ressent. C'est immédiat. Mon art devint donc une monotonie immuable, ce qui est loin d'être l'idéale de la beauté que j'ai trouvée en toi et en ta mère. Je vous en remercie infiniment.

Ton père,
Gabriel.

Saint-Irénée le 14 juillet 20..., Fête nationale française

Bonjour Pippa,

Aujourd'hui, je respire bien. Je suis heureuse de t'écrire. Je me sens si près de toi quand je prends ma plume et que j'y accroche des mots qui me font du bien, même si les idées se perdent dans une confusion spontanée. La démesure. L'incalculable. Je n'ai jamais été cartésienne. J'aime mieux mourir que de vivre en ligne droite. C'est trop prévisible. Je me nourris du chaos. Ça vient me chercher. Gabriel est tout le contraire. Tu es un mélange des deux.

Hier soir, nous sommes allés au Domaine Forget. Gabriel m'a avisée que c'était notre dernière fois. J'ignore la raison. Maestro Fabien Gabel dirigeait l'Orchestre symphonique de Québec. Marie-Nicole Lemieux s'est produite en concert. Cette belle rousse avec sa robe en taffetas qui lui sied si bien me captive par son art lyrique. Nous sommes arrivés tôt. Gabriel voulait prendre un dernier verre avec sa pléiade. Ils attendaient déjà sur la terrasse, avec leur consommation dans une main et l'autre main dans la poche de leurs pantalons pressés en chinon, la chemise bleue de lin de rigueur, leurs petites lunettes en roue de bicycle noires et le Panama assis avec arrogance sur des têtes remplies d'eux-mêmes. Quel rituel ! Rigueur oblige. Les épouses jasaient et je ne les écoutais même pas. Elles bourdonnaient en parlant de jardinage qu'elles déléguaient à des professionnels et de leurs dernières escapades insignifiantes. On m'adressait la parole en sachant bien que je n'écoutais pas. Elles ne seront jamais mes amies. J'aime ma solitude ; avoir des amies prend trop d'énergie. De toute façon, je ne me souvenais même pas de leurs noms !

Enfin, le timbre annonça ma délivrance de toutes ces mondanités et la procession vers les portes de la salle de concert commença. Les bénévoles, ces femmes au sourire chaleureux, nous ont accueillis en acceptant nos billets. J'aime cet aspect communautaire de femmes qui se dévouent dans les coulisses, sans prétention ni arrogance. Elles sont vraies.

J'adore cette salle de concert. Quand j'y entre, je balaie toujours son horizon avec beaucoup d'anticipation. Nous avons pris nos places habituelles et Gabriel a regardé la salle discrètement pour voir

si on le remarquait. Je lisais le programme pour m'échapper de lui. Quand les lumières se sont tamisées, et que la présentation fut faite, je me suis lovée bien ancrée dans mon fauteuil pour me projeter avec la musique. Le maestro est entré sur la scène et tout le monde a applaudi. Nous étions heureux de le revoir. Il est aimé. Les musiciens ont souri en le voyant arriver. D'un coup de bâton, il a déclenché une mélodie qui m'a gorgée d'émotions et je me suis laissé aller.

Je n'ai jamais pu lire la musique. C'est un code qui m'échappe. Trop mathématique. Quand chaque note vibre dans l'air pour se rendre à moi, je vois des couleurs. Je le préfère ainsi. Voir des couleurs au lieu de décoder. J'ai toujours joué mon violoncelle par oreille. J'apprends par cœur. J'aime mieux utiliser mes sens que décoder mon art. C'est plus authentique. Ça vient du cœur. Toutefois, j'admire un virtuose qui vient se produire en solo et qui joue sans partition. J'ose croire que c'est sa passion qui lui conseille quels sons lancer dans l'espace. Je les envie. C'est l'expérience qui joue ; la sagesse au bout des doigts.

Marie-Nicole Lemieux est arrivée sur la scène et les gens l'ont acclamée. Elle aussi est aimée. Ses cheveux attachés en chignon souple, sa robe aux couleurs des algues nous ont donné l'image d'une sirène venue nous envoûter. Je remarque toujours les chaussures des artistes quand ils viennent sur la scène. Ses souliers étaient de la même couleur que sa robe. Elle a souri au maestro qui lui a déposé une bise légère sur la main, avant de l'accompagner à sa place, en avant de l'orchestre. Elle nous a regardés avec ses yeux lumineux et tout à coup, elle nous a quittés pour aller chercher l'endroit en elle qui allait nourrir cet aria séducteur. Sa voix était plus belle que belle. Pleine d'émotions. Je l'écoutais chanter et je m'entendais vivre. La musique prend tout un sens comme une sève qui monte en moi. Je vois les couleurs des sons allant du rouge au jaune et elles m'enivrent parce que je les laisse me pénétrer. La musique peint un monde intérieur avec un langage mystérieux, les tableaux d'une vie secrète que nous gardons en nous et que la musique évoque gracieusement. Les couleurs viennent de nos émotions. Je plains les gens qui n'ont pas d'oreille pour la musique et qui préfèrent tout décoder, qui ont des palettes et des vies monochromes. Gabriel a toujours les mêmes couleurs prisonnières sur sa palette. C'est un artiste aux tableaux sans lumière, sans tensions entre les couleurs et où les contrastes se taisent.

Tout est calculé comme une géométrie sévère. Son regard est presque institutionnel. Tu vois, mes pensées dérivent souvent vers lui. Encore une fois.

Je ne l'ai jamais vu sourire quand il peint. Son visage est crispé. Son geste devient brusque. Il se parle tout seul et se critique. Il n'est pas comme ces musiciens qui vivent leur musique et qui font l'amour à leur instrument. Les musiciens de jazz qui sourient en fermant les yeux et qui vont dans une contrée intérieure pour recevoir toute la chaleur de leur musique. Il y a une connexion entre la musique et le corps humain. Un cordon ombilical qui bat la mesure du cœur. La même mesure entre les traverses de la voie ferrée. Ma voie ferrée, comme un long poème gris argenté qui ne finit jamais. Une portée sur deux lignes. Si je perds mes repères et que je ne retrouve plus mes traces turbulentes, j'entends la musique partout. Elle m'aide à tisser un fil d'Ariane aussi vapoureux qu'il soit et me permet de créer des liens pour retrouver mon chemin. La mémoire, c'est comme ça pour moi. Un fil très mince et d'une beauté vulnérable.

Un jour, petit loup, je vais te voir sur la scène au Domaine Forget pour jouer ton violoncelle. Tu porteras une robe de feu avec des souliers rouges. La fille de Joseph Corbeau. Tu joueras pour Mina, pour toi et moi. Tu feras ce que j'ai toujours voulu réaliser, mais que la vie ne m'a pas permis de faire. Je n'ai jamais eu la patience ou la discipline de faire ce que tu fais. Les répétitions interminables. Laisser les autres diriger ce que nous avons de plus profond dans l'âme pour qu'ils puissent y mettre leurs signatures. Devenir l'instrument d'un autre pour son art. Quelle belle ironie ! Tu vois, c'est ce que j'ai fait pour Gabriel. Ce n'est pas de la patience ou de l'humilité. C'est de la servitude. Je ne suis pas la femme de sa vie. Je suis une bouée de sauvetage pour son art. Je suis le prochain tableau qu'il va signer. Je suis ce qui vient après que tout est terminé.

Vie ta vie, Pippa. Ne perds pas ton temps.

Ta mère qui t'aime.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 18 juillet 20..., 16h21

Objet : Une nuit indigo

Chère Pippa,

Je continue mon baratin au sujet de ta mère, mais sache qu'il est rempli d'émotions pour moi et d'affection pour toi. Je veux te parler de la toile de notre première nuit.

Moira était apparue dans le seuil de ma chambre comme on s'échappe d'une brume aux reflets moirés. Sa chevelure était captive d'un soleil couchant, celui des Éboulements. Fauve doux, elle avait décidé d'écouler sa vie comme dans un rêve, avec le langage naturel des astres. Elle n'était plus la fille du corbeau. Elle était la mienne. Le troc était sans merci, percé de mille regrets et de doutes de sa part. Je l'avais entendu dans les sanglots de son violoncelle, cette langueur qui se lamente et qui s'engloutit dans l'ombre de son art. Je croyais qu'elle serait heureuse avec moi. C'est pourquoi je me sentais trahi par sa musique. Elle en disait trop.

Embaumée dans sa chemise au parfum de lavande, Moira s'est allongée, ses cheveux mélangés aux miens. Elle a pris la forme de mes mains s'engloutissant dans mon ombre. C'est ainsi que nous avons oublié les heures et toutes les vérités froides. J'ai fait le tour de son corps pendant une nuit d'été. Le vent du large qui venait de quitter l'Isle-aux-Coudes ne suffisait pas. Notre histoire a pris son envol au centre du cratère de Charlevoix. Le cercle était fermé. De son cratère à *Wanapitae* au mien. Maintenant, elle était captive.

Entre nos ébats humides et puants, Moira appuyait son regard dans le mien pour trouver la certitude. Mon amante sauvage, avec les perles d'amour qui coulaient sur sa peau tiède, était comme un rêve

qui perd son temps. Cette nuit m'a semblé comme une course solitaire malgré tous les efforts qu'elle a déployés pour me plaire. Je connaissais ces gestes vides. Je les avais déjà vécus avec d'autres sirènes.

Malgré le poids de cette vanité que j'éprouvais, cette nuit indigo fut la plus belle de ma vie. J'ai laissé notre agape murir comme un fruit malgré la froide volupté qui s'annonçait par l'insouciance de mon amoureuse. Pendant qu'elle laissait Joseph Corbeau tourmenter ses rêves, je flairais son corps perlé de mon espoir et de sa résignation avec cette odeur maladive des fleurs sauvages et de l'écorce après un orage qui fend le crépuscule en été.

Je respirais profondément à côté de cette femme-lune déployée à mes côtés. Une brise bénigne venant du fleuve soupira une deuxième fois pour m'avertir que le balancier venait de commencer, la pendule se lamentait dans l'obscurité pour absorber mes efforts. D'un élan que je ne connaissais pas, j'ai quitté notre couchette refroidie pour aller fumer. La nuit commençait à murmurer ses conseils. De l'autre côté du fleuve, un orage m'épiait en exprimant son dédain de me voir nu et vulnérable devant les étoiles.

J'étais saoul d'elle. Ta mère avait dévoré mon jugement en se donnant à moi. Pour la première fois de ma vie, je voulais de vrais mots remplis de sens. Je voulais voir les symboles partout. Je voulais voir les métamorphoses que seuls les enfants et les fous peuvent voir. L'heure bleue approchait. Cette heure où les oiseaux chantent pour la première fois et où les fruits libèrent leurs parfums sucrés. Je n'avais plus envie d'être seul. C'était la fin de mes nuits solitaires.

Le goût de conserver ce moment m'a lancé dans un élan de créativité hors du commun. Ce n'était plus moi. L'effet Moira avait commencé. La muse m'avait pris dans ses filets. Je me suis donc réfugié au fond de mon jardin. Dans mon atelier enseveli d'une chaleur cuisante, la sueur me coulant le long du corps. D'une allégresse étrange, j'ai pris le papier St-Gilles et me suis mis à dessiner ta mère ; rapidement au début, comme si j'allais la perdre, et ensuite, lentement, langoureusement, car je savais que nos peaux s'étaient soudées dans ma mémoire. Tous les dits et les non-dits sur l'oreiller étaient à venir. C'est ainsi qu'on forge nos relations.

Ce croquis a généré ma première toile de ta mère, ma muse immortelle. Le produit d'une nuit indigo. Je ne l'ai jamais rendue publique. Cette toile t'attend au fond de mon atelier. Je te remercie de ne

jamais la dévoiler au public. Elle révèle la vraie intimité entre Moira la magnifique et l'artiste peintre amoureux d'elle.

Ton Gabriel

Saint-Irénée, mercredi 19 juillet 20...

Petit loup,

Aujourd'hui, ça ne va pas bien. Je me cache dans ma tanière. Gabriel ne vient jamais ici, dans mon jardin secret. Je ne veux pas inquiéter Esperanza. Je l'entends chanter dans la cuisine. Ça sent le bon manger dans la maison. Quand j'entends ces gens qui s'exclament des bouquets d'arômes et des panachés ! Une cuisine, une vraie, ne sent pas ces choses compliquées. Une cuisine sent la vie. La cuisine est le centre d'une maison heureuse. Esperanza me rend heureuse. On partage notre petit bonheur ensemble très ouvertement. Gabriel ne fait pas partie de notre enchantement. C'est voulu.

Esperanza me surveille constamment. Je sens ses yeux inquiets sur moi, sur tout ce que je fais ou ne fais pas. Gabriel nous ignore. Il vit beaucoup dans son atelier. Il se sent bien, là, au fond du jardin. Nous avons la maison seule à nous. On écoute de la musique, celle que Gabriel n'aime pas. Deux Castafiore qui chantent à tue-tête un aria de Bizet ! Que veux-tu ! L'amour est un oiseau rebelle ! Moi aussi, d'ailleurs. Je me donne le droit de questionner. Sauf pour l'autorité de Gabriel. Je n'ai même pas envie de terminer ma pensée à ce sujet. Lis entre les lignes.

Quand il s'absente pour visiter les galeristes à Baie-Saint-Paul, Esperanza verrouille la porte et fait jouer la suite de Bach pour violoncelle. Parfois, elle fait semblant de jouer le violoncelle devant moi. Elle est amusante avec son visage qu'elle manipule comme elle pétrit la pâte à pain. Nous sommes des femmes de passion comme elle aime dire. Nous sommes invincibles. Pas trop certaine de ce qu'elle avance à notre sujet, mais elle me fait rire.

Petit loup, je me sens perdue. Il me manque des espaces de temps. Des trous irrécupérables. Je me sens comme un bouleau qui se fait écorcher par le noroît. Mes racines sont si loin de moi. Esperanza me lit comme un livre ouvert. Je l'ai toujours été, du moins pour ceux qui savent lire les états d'âme. Elle a toujours compris ma lumière et moi la sienne. Quand j'écrase sous le poids de tout, elle m'aide à me coucher sur le plancher froid de la cuisine. La céramique me rafraîchit. Elle s'étend à mes côtés et me prend par la main. Les yeux fermés, nous partons ensemble, accompagnées par Bach et ses

notes fondantes. Je revois mon pays des outardes et des loups argentés. Esperanza me guide en douceur, jusqu'à ce que ma respiration se calme. Je trouverais le temps long sans elle. C'est un chamane. Un être éclairé. Elle ne le sait pas. Sur le plancher de la cuisine, nous sommes comme deux morceaux de bois flottant à la dérive sur le fleuve en naufrage. Ensuite, on se relève sans dire un mot.

Aujourd'hui, avant de m'installer pour t'écrire, on venait de vivre ensemble un autre de ces beaux épisodes. Souvent, c'est ainsi qu'on se parle, sans se le dire, sans se l'expliquer. Poussée par un devoir étrange, elle me regarde avec une affection que les femmes se donnent, avec ses yeux limpides, pleins de vie. Esperanza est loin de la culture de l'élite, celle hantée par Gabriel. Je me demande comment il a fait pour la tolérer durant toutes ces années. Je préfère l'humanité inventive de ma belle Philippienne. Tu vois, ma petite louve, je survis. Esperanza est une étrangère comme nous. Une femme en exil, comme moi, sauf que dans mon cas, l'exil grandit tous les jours sans que je puisse me l'expliquer. J'ai ce goût amer qui pend au bout de mes lèvres, cette salive épaisse qui me dit que tout est compté.

Ne cherche pas à donner du sens à mon spleen. Je ne le fais pas. Tu sais, mon malheur est devenu une merveille. C'est une métamorphose où l'on va trop loin. C'est la fin d'une belle question que je n'ai jamais comprise. Je ne peux pas changer cette situation, donc je change son sens. C'est un pacte avec moi-même. Méfie-toi des pactes orgueilleux. L'artiste-peintre en sait quelque chose. Il y a un pacte final qui nous attend, entre lui et moi.

Le temps s'est écroulé au gré de tous mes regrets. Voilà ma tristesse terminale. Les rêves farfelus se sont évaporés et je ne les ai pas empêchés. Le regret, plus amer que le remords, est le bout de route qui se dresse devant moi, au bout de mes bras, et que je retiens, que je retiens, que je retiens. Que vaut le temps que j'ai vécu avec Gabriel ? Je ne peux changer la fin. Changer la faim. Je ne suis pas celle qu'on voit sur les toiles. Je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais existé.

Je t'aime petit loup.

Saint-Irénée, samedi 29 juillet 20...

Kwe Kwe petit loup,

Les rêves sont venus hier soir. Je m'empresse de te les transcrire. J'ai rêvé à toi ; tu es venue à moi et j'ai reçu ton message. Enfin ! Mina est venue aussi. Nous nous sommes retrouvées. Elle nous a indiqué le chemin à suivre. Tu auras des choix à faire. Moi aussi. Si tu étais ici, on pourrait parler de mon songe. C'est un beau mystère qui donne son importance à la vie. Je commence à comprendre, maintenant. La paix interne que je recherchais arrive doucement avec l'acceptation de mon sort. Ce matin, j'ai longuement médité. Ensuite, j'ai aperçu mon capteur de rêves accroché à la fenêtre. Il retenait tous mes mauvais rêves pour laisser passer les bons. Tu pourrais me donner ton avis. Voici ma vision de ce dont j'ai rêvé. Dans mon rêve, tu es venue à moi comme une araignée, avec une féminité transparente et nacrée. L'araignée est reliée à l'énergie des femmes. Avec ton art, tu connaîtras la prospérité. Le succès viendra, mais avec beaucoup d'efforts.

J'ai vu le corbeau. C'est tout à fait naturel. Nous sommes les femmes du corbeau. Il m'a expliqué la différence entre la vie et la mort, le bien et le mal. Il m'a expliqué que ma présence sur cette terre achevait son parcours. Que j'avais marché sur un sentier que plusieurs n'auraient pas suivi. Il m'a invitée à confronter mes peurs pour les surpasser. Accepter la démence qui envahit mon esprit. Ne pas accepter la mort de l'esprit serait de se battre et de perdre toute cette énergie dans une lutte inutile. J'ai compris le message et je suis maintenant en paix. Mina a communiqué avec moi. Elle m'attend. Ensemble, nous marcherons sur les étoiles. Tel est mon chemin.

Je te souhaite le même rêve lucide. Un état de rêve est semblable à un état de grâce. Le rêve est puissant, car il dirige nos actions et nos ombres. J'ai souvent parlé du désir des autres pour la muse. Le rêve est aussi un désir pour l'immortalité. Ce n'est pas mon cas. Il faut choisir ses désirs et être prudents, car parfois, ils se réalisent.

Rêver, pour moi, est ma lucidité palliative, comme si j'étais un personnage double. C'est mon plus bel état de conscience. J'existe deux fois, dans deux univers différents, mais rattachés par un fil délicat. On ne pourrait demander mieux.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 30 juillet 20..., 15h39

Objet: Perdre Moira deux fois

Bonjour Pippa,

Je te donne des nouvelles de ta mère. Je ne sais plus comment entreprendre cette litanie avec toi. Tu ne fais pas partie de son quotidien et de sa douce démente. Moira semble heureuse dans son petit monde. Elle entend constamment de la musique, parle avec Gabrielle Roy et butine d'une plante à l'autre dans notre jardin. Parfois sa démente me réjouit. Elle sourit et son regard semble gorgé de beauté. Ensuite, il y a ces heures où une folie semble s'installer de plus en plus pour la propulser dans un comportement troublant. Lorsqu'elle perd la carte, ses yeux deviennent vitrés, sans profondeur. Je m'imagine ce qu'elle voit et je comprends maintenant ce qu'est la peur qui déborde et étouffe tous nos sens.

Le travailleur social du CLSC vient la visiter et ensuite, c'est l'inquisition. Chaque fois que je lui décris le comportement de ta mère, je la trahis. J'ai peur qu'on me l'enlève pour son bien. Son comportement est erratique. Chaque petit geste et chaque acte qu'elle pose m'ébranlent. Le travailleur social m'assure que ce sont les derniers vestiges du désir de contrôler son destin.

Esperanza est venue me voir avec son regard qui s'éteint progressivement lui aussi. Moira s'était salie, avait coupé ses caleçons et les avait cachés derrière la cuvette. C'était sa solution pour masquer sa honte. Ces incidents me déchirent. Mon plus grand désir était de vieillir en beauté et en toute quiétude avec ta mère. Le jeu des années nous a tous dérobés. Ce n'est pas un hasard. Il y a un temps où voir ta mère danser sous la pluie comme une nymphe des bois m'enivrait

d'un sentiment profond de plénitude. Aujourd'hui, je serais terrifié de la voir ainsi.

La parfaite simplicité des beaux jours me manque. Te souviens-tu de son jardin secret? C'était un de ses refuges où elle se plaisait de tirer l'archet sur son ami fidèle pour plonger dans son envolée lyrique. Son imagination était palpable. Elle me donnait envie de dépasser mon talent. Quand je la voyais s'écrouler sous le doute de sa maladie, je la voyais se tourner vers un autre jardin, celui qui l'habite et nourrit ses nouveaux secrets. Je t'avoue qu'un deuil prématuré plane sur ses épaules courbées par le découragement. La folie me guette, moi aussi.

Autant je n'ai pas été réceptif aux rêves de ta mère, à ses idées aussi farfelues que créatives, autant j'espère maintenant percevoir une lueur dans cette belle tête. Je suis prêt à recevoir sa créativité, son talent inné, la beauté profonde de son art et du langage que je n'ai jamais pris le temps d'écouter. Ce que je donnerais, aujourd'hui, pour l'entendre jouer encore une fois! Voir ma douce frapper l'air d'un coup d'archet et produire avec son instrument la première vibration d'un son qui pénètre tout, même les durs comme moi.

J'ai l'impression que je perds Moira deux fois. Le premier est un deuil en blanc, son esprit l'abandonne. Je suis devenu un étranger pour elle. Le cœur me déchire quand je la vois passer à côté de moi comme si je n'existais pas. Quand je m'avance vers elle pour déposer un baiser léger sur son front, elle se retire. Pourtant, dans toute cette brume, elle semble reconnaître Esperanza.

La distance qui sépare ta mère et moi est incomparable à celle que nous avons connue par le passé, quand on ne faisait pas l'effort pour combler le silence qui nous séparait. Je m'attardais à ignorer ta mère pour la punir quand elle fuguait, quand elle me remplaçait par les fantômes de son monde imaginaire. Maintenant je panique. Je cherche son regard pour voir si j'existe encore pour elle après toutes ces années. Notre amour a toujours été modeste, maintenant il est devenu vindicatif. Le prochain deuil sera moins profond, ce sera celui de sa délivrance lorsqu'elle s'éteindra.

Pippa, je ne reviendrai jamais sur mes pas. Ce qui est fait est fait. Les regrets stériles me rendent impuissant. Parfois, je décroche comme Moira et la talonne dans son petit monde qui semble plus grand que le mien. Pendant une de ses fugues infructueuses, je l'ai suivie sur la voie ferrée, en direction de la Petite-Rivière-Saint-François. J'étais

fasciné de l'aisance avec laquelle ses pas la guidaient comme un funambule sur les traverses. Pendant que je m'acharnais à contrôler ma démarche pour ne pas trébucher, elle semblait se mouvoir sans effort le long de la voie. Elle était dans son monde avec Gabrielle Roy. Je me suis souvent demandé quelle affinité elle pouvait voir entre elle et l'auteure. C'est un secret qui me fuit. Un secret de femme, peut-être?

J'ai suivi Moira sur la voie ferrée jusqu'aux fascines de l'Anseau-Sac. Je l'ai trouvé assise en contemplant le fleuve à travers les rideaux de sa mémoire et des filets de la fascine. La femme du pêcheur était sortie pour l'interroger, mais à ma vue, elle est retournée dans sa maison. Je pouvais la voir nous observer derrière son rideau de cuisine. Les gens se cachent souvent derrière les rideaux pour regarder les autres. Il y aura toujours des voyeurs, des intrigués devant le pouvoir mythique de la muse, même dans sa folie. Je dois la protéger du regard public. Quelle ironie!

Nous avons reçu la pub pour le Symposium international au Musée d'art contemporain à Baie-Saint-Paul et la programmation pour le Festival international du Domaine Forget. Deux autres beaux souvenirs que je dois étouffer. Je ne veux pas qu'on voie ta mère dans son état. Elle a beaucoup changé.

Ton père, Gabriel.

Saint-Irénée, samedi 5 août 20....

Kwe Kwe Pippa,

Ce matin, le jardin se réveille doucement avec les mésanges et les chardonnerets. Les chevreuils errent près des pommiers aux branches habitées par les fruits qui seront abondants à l'automne. L'été a toujours été un temps d'espoir pour moi. On s'accroche à tous les signes de cette saison comme si la nature nous faisait la promesse qu'avec le beau temps, tout sera changé. C'est ce beau sens du sacré de la nature qui me rapproche d'elle. Je ressens sa bénédiction. Cette renaissance vient enlever la poussière sur nos rêves pour que la vie reprenne.

Les saisons marquent le temps. Je n'ai plus d'horloge. L'hiver dernier a été mon hibernation après mon diagnostic d'Alzheimer, avec le choc et la colère initiale. J'ai compté les tempêtes en moi et autour de moi en attendant que l'orage passe. Gabriel et Esperanza ont fait leur deuil. Pour ma part, le printemps fut ma quête pour une quiétude, cette lumière mielleuse qui calme, comme quand je te portais en moi. Tu n'avais pas encore vu le jour et tu étais la seule à entendre mon cœur battre. Il ne dansait que pour toi. Ta musique première. La mesure de la vie. On dit bien porter un enfant.

Tu as même jardiné avec moi quand tu étais dans mon cœur. Mon jardin a toujours eu cet effet sur moi. J'ai appris à nourrir la terre et maintenant, elle m'alimente de plusieurs façons. Mon premier potager m'a coûté cher, mais comme toute chose, le meilleur remède ne tombe pas du ciel. Il faut grimper les nuages et les étoiles pour aller le chercher, pour réaliser qu'il était en nous tout ce temps.

À Wanapitae, on ne jardinait pas. La forêt était notre nourrice. Nous partagions les denrées avec la faune qui la fréquentait. Quand on devient civilisé, comme dit Gabriel, tout doit être à notre portée. On cultive et on garde pour soi. Malgré tout cela, mon premier jardin a vu le jour aux Éboulements, après maints efforts de ma part. C'est comme ça qu'on réalise nos rêves, aussi petits qu'ils soient.

J'aurais voulu que tu connaisses Les Éboulements, une perle cachée dans Charlevoix. Un village qui respire la beauté avec son fleuve, ses fermes familiales, ses résidences ancestrales, ses artistes et surtout, ses gens. J'ai marché souvent dans ce beau village en t'atten-

dant. Je croyais qu'on y serait pour toujours. La maison de Gabriel était un havre de paix, un baume pour une femme en exil d'elle-même. Il y a quelque chose de particulier, aux Éboulements, avec ses levers de soleil spectaculaires et ses fins de journées encore plus saisissantes. Deux heures bleues, telles des appuis-livres, pour nous annoncer que la vie se raconte du soleil à la lune et se renouvelle avec chaque marée.

Parfois, le matin, je quittais la terrasse de la maison pour me rendre au bout du terrain, en direction du fleuve. J'accueillais l'air du large qui me réanimait doucement et recevais cette plénitude avec une gratitude qui faisait du bien. C'était un bonheur terrestre digne d'une Gaïa accueillie par l'oraison matinale. Le fleuve passait près de moi, sur le bout des pieds, en direction de L'Isle-aux-Coudres, apportant toute cette fraîcheur sereine. Le soir, comme un réflexe bien rodé, le soleil faisait sa course dans le ciel bleu de Charlevoix, pour aller se coucher derrière les montagnes. Comme un tournesol, je me tournais vers lui pour regarder ses derniers rayons fondre sur le massif. Peu après, une dentelle de brume s'allongeait subtilement pour ensuite ensevelir complètement le petit Mont Mammouth et planer sur les champs gorgeant de cultures brassicoles. Le seul bruit à peine perceptible venait des vaches près de la cour d'école. Je voyais les derniers marcheurs monter lentement le trottoir étroit du village, les dernières voitures tourner à l'intersection pour se rendre au traversier de l'île. Les lumières rouges de la galerie du sculpteur s'allumaient comme signe qu'au cours de la nuit, la passion de l'artiste continuerait dans l'atelier. Les soirées fraîches apportaient une voûte céleste avec sa voie lactée visible à l'œil. Les coyotes se faisaient entendre dans la noirceur absolue, pendant que le coq du voisin se lamentait de façon aléatoire. Les coqs ne chantent pas seulement le matin pour marquer le temps. Le temps fait son chemin sans qu'on le mesure perpétuellement.

Tu vois, c'était un temps exceptionnel pour moi aux Éboulements. Entourée de toute cette beauté et avec toi dans mon ventre, j'étais une vraie déesse de la Terre. Tout devenait sacré. Il faut dire que je me suis laissé emporter par toute cette splendeur. Par naïveté, j'ai voulu contribuer à cette beauté. Je le faisais déjà par ma musique, mais j'avais le goût de plonger mes mains dans la terre chaude pour

faire naître quelque chose en elle. C'était une autre manière de me nourrir et de contribuer au cercle de vie.

Comme je n'avais pas le sou, il fallait que j'improvise. Je dépendais dépendre financièrement de Gabriel. Il prenait toutes les décisions et le jardin était loin d'être une priorité pour lui. Donc, j'ai fait l'impensable. L'idée m'est venue, malheureusement, de vendre des croquis que Gabriel avait laissés sur le plancher de l'atelier. Lorsque j'ai proposé à l'homme de la pépinière de me vendre un voyage de terre de jardin en retour de quelques croquis, une étude de moi en nue, il n'a pas hésité. À l'insu de Gabriel, je lui ai échangé trois croquis complétés contre un voyage de terre de jardin.

Cette terre ancestrale n'avait-elle pas connu plusieurs rêves avant que j'y pose le pied ? Sûrement qu'elle m'accorderait ce désir. Assise dans mon fauteuil, j'avais souvent scruté cette parcelle du terrain comme si le droit m'appartenait. Je voulais y mettre mon empreinte, une tentative innocente de ma part, mais toutefois très noble. Du moins, c'est ce que je pensais. J'ai donc choisi un coin ensoleillé, pas trop loin de la cuisine pour faire un potager. La terrasse de la maison, côté fleuve, avait des rosiers et des rhododendrons sillonnant la pelouse bien civilisée, pour se rendre au caveau de légumes abandonné. Le four à pain soupirait dans un coin de la terrasse dallée de pierres grises silencieuses. C'était mon jardin secret.

Quand le jour vint, à mon désarroi, j'avais perdu le contrôle de la situation. Dérangé par le grognement du camion gravant de profonds sillons sinueux pour se rendre au jardin, Gabriel est devenu bleu de colère. Je ne sais pas pourquoi je ne lui en avais pas parlé. Je croyais que j'avais la liberté d'agir. Évidemment, ce n'était pas le cas. Gabriel a hélé le chauffeur et les deux ont échangé quelques paroles ecclésiastiques. L'air était bleu. Furieux, Gabriel lui indiquait la pelouse et l'homme a repris son volant. Il a donné un coup avec la benne du camion et a reculé pour reprendre la route. Le silence était lourd et étouffant. Gabriel a regardé le voyage de terre et a marché de long en large en examinant la terre labourée par les roues du camion. Ensuite, il s'est tourné vers moi. J'ai eu tellement peur que j'ai uriné. Il l'a remarqué. C'était à la fois un moment intime et humiliant. Sans dire un mot, il est retourné dans l'atelier et je ne l'ai revu que le lendemain matin. Il avait constaté la disparition des croquis. Moi, j'avais constaté que je n'étais pas en mesure de pelleter toute cette terre et

que le jardin ne se ferait pas tout seul. Le cœur me tordait. J'avais réalisé mon erreur.

La nuit fut longue, pour moi, couchée dans notre lit froid. De temps en temps, j'allais à la fenêtre de notre chambre pour voir si la lumière de l'atelier blotti au creux du jardin donnerait un signe de vie. Si la tempête était terminée. Gabriel a travaillé toute la nuit. Au matin, je me suis réveillée avec lui à mes côtés, son bras autour de toi et moi. Ses vêtements sentaient la peinture. J'ai déposé un léger baiser sur sa joue et je me suis glissée hors du lit. Dans la cuisine, la table était garnie de plans de jardin. Il avait conçu un potager de cuisine de toute beauté. Je ne pouvais pas imaginer que quelqu'un m'aiderait à ce point. Plus tard, l'expérience m'a dicté que c'était une façon, pour Gabriel, de contrôler une situation qui n'était pas de son cru. Ma petite parcelle de terre avait l'allure des jardins de Giverny de Claude Monet, bien loin du petit potager sans prétention que j'avais imaginé. Néanmoins, je m'accrochais aux miettes de bonheur qui tombaient sur mon chemin. J'ai jardiné tout l'été. J'étais heureuse. En Gaïa aspirante, j'allais consulter le propriétaire du Jardin du Centre à Saint-Joseph-de-la-Rive pour demander des conseils. Je pouvais voir Gabriel me regarder par la fenêtre pendant que je me débrouillais. Il me donnait l'espace pour vivre cette expérience sacrée et je lui en suis reconnaissante.

C'est au cours de ce même été que j'ai appris à lui faire confiance. Ce qu'il venait de me donner était important pour moi et pour notre couple. Il me faisait confiance tout en me laissant prendre racine dans ma terre d'adoption. Le sentiment d'exil était moins aigu. Je faisais désormais partie des Éboulements en travaillant sa généreuse terre. Mes premières récoltes étaient surprenantes. J'ai appris aussi que jardiner était une forme de méditation, un art et une science.

Je n'ai jamais réussi à remplir le caveau de légumes au bout du terrain. Au fond, il appartient à une autre génération plus laborieuse que la mienne. Pendant que je bêchais la terre, que les vauquiers me saluaient en passant, que les touristes achetaient les toiles de Gabriel et que je te sentais bouger en moi à chaque coup de râteau, je filais mon petit bonheur.

Je n'oublierai jamais Les Éboulements. Je n'ai jamais compris pourquoi nous quittions la maison rouge et blanche. Gabriel voulait garder la vieille maison intacte et commencer une nouvelle histoire à

Saint-Irénée. Il n'était pas du genre à se dévoiler. Je ne l'ai jamais su, mais j'ai porté le regret en moi longtemps.

Aujourd'hui, quand on passe en voiture devant la maison aux Éboulements, je vois Gabriel ralentir et regarder cette belle ancestrale. Je me demande si les gens ont continué ce petit jardin heureux dans un petit coin ensoleillé et payé avec trois croquis de Gabriel Déry. Ce jardin vaut une jolie fortune, aujourd'hui, avec la valeur de ces croquis, et un prix inestimable pour moi avec le bonheur que j'y ai trouvé.

Je t'aime,

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 6 août 20..., 4h48

Objet : La vie en noir et blanc

Chère Philippa,

Je t'écris en sirotant mon premier café du matin. Ta mère dort encore. Je savoure ce moment de la journée où l'heure bleue vient me chercher avec son long filet rouge inaccessible, sur un fond bleu marine. Pippa, j'ai aimé ta mère à l'infini. Cela me semble suffisant. Elle était ingrate face à l'amour et notre vie de couple. Ce n'était jamais assez. Il y avait toujours ce malaise qui planait sur nous. Qu'elle nourrissait avec une obsession fiévreuse pour alimenter une force négative entre nos deux ombres. Elle désavouait les repères, préférant vagabonder dans l'incertitude. C'était une femme remplie d'un vide mordant qu'elle devait calmer tous les jours. Elle allait au-delà de ses capacités pour ramasser l'amour des autres, sans pourvoir à ses besoins. Ce deuil qu'elle ne pouvait pas nommer la bousculait aux extrêmes. Elle voyait la vie en noir et blanc. C'était tout ou rien. Ce n'était pas toi ni moi qui la rendions humaine ; c'était sa musique. C'était son art qui lui donnait la permission d'aller au plus profond de sa douleur et gratter la plaie pour soulager le poids de son affolement. Je n'y pouvais rien. Nous étions deux réfugiés en cavale sans trajectoire, des ombres pivotantes ligotées pour ne faire qu'un destin accidentel.

Moira aux multiples personnalités avait perfectionné l'art du coq à l'âne. Son intellect était instinctif. Elle ennoblissait la logique avec des chimères. Son imagination était sa plus grande duperie. La muse s'amusait. La critique des galeristes faisait l'autopsie de mon art en jugeant ma vision et ma technique, mais c'est la muse que l'on auréolait comme si elle était l'incarnation charnelle et l'illuminée du beau.

Les collectionneurs proclamaient la sagesse pondérée et énigmatique de son regard. C'est le mythe de la muse qui vendait les tableaux. Je ne voyais que sa folie, l'odeur de l'aliénation qui me côtoyait tous les jours, que je calmais durant les quelques moments où Moira était immobile devant mon canevas. L'odeur de la muse et de la peinture étaient inséparables.

Pourtant, elle m'a donné le droit de l'aimer, de partager cette lueur qui sortait des fissures de sa chair. Comme une porte arrachée par le vent, elle m'a aussi cédé la possibilité de la détruire. Notre amour n'a jamais eu le temps de souffler. Moira, la victime, était toujours trop frétilante. Elle faisait de sa tristesse immuable son bled, son repère pour tout ce qui nous arrivait. Pendant tout ce temps, je m'inquiétais pour toi. Je ne voulais pas que tu voies ses crises et que tu aies peur d'elle.

Je dois dire qu'elle est une bonne mère. Elle t'aime de tout son être. C'est le seul moment où elle laisse son cœur la guider, la nourrir. Aimer un homme est autre chose. Elle avait peur de me perdre et au fond, ça me plaisait. Je ne cherchais jamais à la rassurer. J'aimais lui faire peur de temps en temps. C'est ingrat. Je la jugeais et parfois, quand les toiles se succédaient en rafale, je n'avais pas le temps d'aimer ma femme, ma muse. Je la prenais comme on prend un pinceau. C'était une impasse. Je me suis menti longtemps. Elle le savait et aimait cultiver cette distance suffocante entre nous pour me punir, pour me dire qu'elle était souffrante, malheureuse. Cette tristesse partagée, moins exigeante, devenait réconfortante par son habitude.

L'amour est mort au bout de tous ces longs silences. C'était fini pour elle. Je le voyais. Je suis parvenu à oublier la souffrance qu'on s'infligeait sans chercher à pardonner. Moira flottait à la dérive, se laissant abandonner comme une épave condamnée aux marées perpétuelles avec leur va-et-vient. Je m'accrochais à ma vanité et mes ambitions revêches pour me calmer et me donner une direction. C'est ma peine qui touche le clavier, ce matin. Pourtant, le café était savoureux. Le voilà délaissé sur le coin de mon pupitre, perdu dans ses réflexions en regardant le fleuve. Comme moi.

Cette maladie est venue chercher ta mère comme si elle avait retrouvé une orpheline qu'elle avait oubliée. Au début, nous avons choisi d'ignorer le diagnostic. Le déni est un baume maléfique. La souffrance de la muse n'était pas essentielle à son mystère. Je pouvais

la peindre sans la regarder, donc dans ce sens, je l'ai libérée ou abandonnée, je ne le sais plus. Je ne veux pas le savoir. J'ai le dégoût de sa maladie, de voir son corps se transformer en quelque chose de laid. Elle lisait tous les textes sur l'Alzheimer en espérant que le diagnostic soit négociable. Je voulais que cette sentence soit vraie pour qu'on retrouve notre liberté floue. La médecine assurait sa survie pendant que la nature rendait ses comptes pour venir la chercher. Un jour, la dette sera payée. Je fais déjà mon deuil.

Ton père Gabriel.

Saint Irénée, mardi 8 août 20....

Petit loup, petit loup, petit loup !

J'aime comme ça sonne. Te souviens-tu de la discussion, ou plutôt, de l'argument râpeux que nous avons eus avec Gabriel l'été où tu es revenue de l'université pour t'inscrire à l'Académie internationale de musique au Domaine Forget ? Je te revois toute heureuse, ta belle peau basanée, tes dents blanches, tes cheveux noués paresseusement à la nuque, avec ta fameuse couette rebelle qui tombait somptueusement sur ta joue. On parlait d'esthétique. Nous étions assis à une belle table du terroir qu'Esperanza nous avait préparée. Je m'amusais à regarder la lueur de la chandelle dans tes yeux frondeurs. Tu venais de dire qu'un critique d'art avait laminé Gabriel en écrivant que son œuvre a été une création sans but et que je l'avais sauvée avec ma puissance naturelle en tant que muse. Nous avons bien ri, sauf Gabriel. Que la belle sauvageonne avait inspiré l'artiste pour l'amener à s'améliorer ! Qu'il avait découvert une nouvelle éloquence avec les couleurs et les formes pour me transposer sur les canevas ! Gabriel fulminait. Tu vois, les mots me reviennent comme la marée quand je t'écris. J'attends le reflux, quand les mots disparaîtront encore une fois pour taire mes souvenirs. Donc, je t'écris en toute vitesse.

Au début, je me souviens, j'ai refusé de m'engager dans votre discussion. Je connaissais trop bien la colère de Gabriel. Je savais que ma fille, la musicienne, prendrait la tête de file dans cette argumentation qui vacillait entre la vérité et l'agressivité passive. Lorsque tu as dit que la peinture était inférieure à la musique, je le vois encore se raidir sur sa chaise, l'écume bleue à la bouche. Il allait mordre à pleines dents dans l'appât que tu venais de lui tendre. Tu défilais ton discours avec une candeur digne d'une ingénue. La musique est immortelle ! Elle est un phénomène vivant avec ses sons et ses vibrations ! Elle est un langage universel avec son propre code ! La musique enrichit l'imaginaire, car elle le stimule avec la force de ses suggestions, des mélodies qui nous confrontent, qui soutirent en nous des sensations réelles ! La musique est aérienne ! Tu continuais et je voyais le regard de Gabriel s'assombrir. Quand tu lui as dit que la peinture n'était utile que pour couvrir des surfaces ! Merde comme il a sauté ! Combien de fois l'avons-nous écouté nous dire que si nous

avons un toit sur nos têtes, etc., etc., etc. Pour finir cette tirade, il a ajouté que son érudition lui donnait la certitude de son art. Que son art était un engagement sans faille ! Qu'il était une personnalité phare dans tout le Québec ! Le coup de grâce, comme d'habitude, était l'histoire de la sauvageonne qu'il avait sauvée de sa réserve et dont le mentor incestueux était Joseph Corbeau de Wanapitae. Je pensais à tout ce qu'il disait et je réalisais comment la musique m'avait aidée à soutenir l'insoutenable de l'artiste qui pensait trop.

En fin de compte, nous avons, tous les trois, trouvé un équilibre dans la solitude, celle qui se nourrit elle-même. Gabriel est et sera toujours un peintre à la recherche de son génie. La femme mythique ? Celle qu'on renvoie continuellement dans l'imagination des autres ? C'est un peu à cause d'elle que je cherchais à m'isoler. Toi, je te vois libre et anarchique, comme j'aurais voulu l'être. Tu as du cran. Pour moi, tout est une lutte sans répit. Je me l'impose. Il y a une raison pour laquelle je dois constamment justifier pourquoi j'existe. C'est à moi que je pose la question. Sauf avec toi, je sais que je compte pour quelque chose. J'ai toujours cherché la route la plus solitaire. Je l'avoue. Toute cette colère qui alourdit mon pas, je l'ai créée moi-même. J'aurais pu choisir d'ignorer tout, mais ce n'est pas mon genre. On ne peut pas reprendre le temps qui nous a filé entre les doigts parce qu'on donne trop. C'est mon erreur et je l'assume.

Ma vie avec Gabriel a eu ses bons côtés, mais ce n'était pas un débat entre la musique et la peinture. C'était un conflit intangible entre lui et moi. Une crise de couple. La muse était épuisée et cela affectait l'art de Gabriel. Nous avons été des amants passionnés, mais une chaîne serpentait autour de mon cou pour m'emprisonner. J'étais liée à une ancre monstrueuse. Que sa volonté soit faite ! C'était ça la vie de couple, pour moi. Le peintre narcissique et la sauvageonne boréale. L'ombre et la lumière.

Désolée, mon récit est triste. Je ne voulais pas lui donner cette tangente. Je n'ose même pas appeler Gabriel ton père, mais je peux dire qu'il t'aime vraiment. Beaucoup. Il est fier de toi. Je me suis souvent demandé s'il m'aimait. Je n'ai pas de réponse. Quand on a été mal-aimée, on a de la difficulté à comprendre que quelqu'un puisse nous aimer. Il ne faut pas laver un individu avec l'eau sale d'un autre. Je pensais que ma vie avec lui me donnerait une forme moins floue. Je suis devenue un monde : le sien. J'ai observé ma vie s'évaporer avec

un sentiment d'impuissance. La transformation s'est établie d'une façon graduelle. Il peignait ce qu'il croyait être ma tête. Ma vie rendait son art vivant. Une vie pour une vie. Il ne me restait que ma vie sèche. Je me sentais comme une partition inconnue dans un orchestre fantôme.

Alors, ma chère musicienne, ta mère est devenue soliste dans une symphonie mystérieuse. La musique en moi est partie, disparue, anéantie. J'ai perdu espoir. Il y a un temps, Gabriel me prenait dans ses bras et ça me faisait du bien. Un baume pour mon anxiété. Pour chasser ce vide en moi. Mais, il ne savait pas quand me relâcher et je n'ai pas grandi. Je suis la femme de l'artiste-peintre de Charlevoix. Quand je serai morte, je serai la muse divine. Quelle belle ironie ! Au moins, j'ai servi à quelque chose. Oui, ma chère louve. Je me prends en pitié. C'est ce qui me reste. Ça et le goût dans ma bouche.

Maman qui t'aime.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 9 août 20..., 16h48

Objet : La muse malgré elle.

Chère Philippa,

Mon regard est cloué sur ta mère assenée sur son grabat. Le cœur m'étourdit. Moira ma muse. Tellement d'amour. Tellement de rancune. Savais-tu que le nom de Moira signifie le destin, cette part de nirvana ou de calamité qui échoit dans nos relations entre l'humanité et les dieux ? Elle le porte bien. Ma belle flâneuse subversive. Ma muse qui a déstabilisé ma réalité et son destin. Iconique, malgré ses protestations, elle est éternelle sur les toiles achetées par des étrangers.

Intimidée, Moira fuyait toujours ce que je venais de peindre sans regarder le résultat final. Elle incarnait cette énigme dangereuse qui tachait son regard. Les galeristes la dévoraient. La rigidité de mon pinceau était trahie par son aura.

Malgré les deux décennies qui nous séparaient en âge, elle avait vécu plus longtemps que moi. Consciente de la présence des autres et du poids de leur désir, leur convoitise venait troubler sa quiétude. Symbiose oblige entre artiste et muse. Chaque tableau jugé par le public serait une déclaration de la complexité de notre vie de couple. Au fond, ce n'était qu'une histoire d'amour compliquée par l'art. Une création artistique incarnée par la beauté idéale trouvée sur le bord d'un chemin achalandé dans le nord de l'Ontario.

Ma belle autochtone, l'évocatrice du désir sulfureux, transcendait les limites du mythe d'elle-même et le regard des autres avec toutes ses contradictions parfaites. Elle est devenue le mythe malgré elle. En quelque sorte, ce fut le début de la fin pour elle et pour moi.

Tu le sais toi-même, je ne t'annonce rien. L'art n'est pas rigide. Il faut être libre pour évoquer. Moira m'écrouait de son sort. Elle a toujours été une folie incalculable et incontournable, une douce alié-

nation qui me pousse vers l'audace. C'est elle qui m'a poussé comme artiste-peintre, qui m'a amené à toujours mettre en doute le blanc sur la toile qui me confronte obstinément. C'est la revanche de la muse. Je la fixais perpétuellement à nue pour la figer dans le temps. Je la partageais avec le désir secret des autres. Les tableaux se perpétuaient sans âme. Ce n'était pas mon sacrifice. C'est la muse qui chaque fois, cédait un lambeau de peau. Il y a des larmes qui ne coulent jamais. Elle les retenait comme on arrête de respirer pendant qu'elle tenait la pause que je lui dictais. Je négligeais ses stigmates. Elles n'étaient pas essentielles à mon bonheur ou à mon œuvre. Le supplice s'était muté en un rituel indécent. Cela a duré durant nos cinquante ans de vie conjugale.

Prisonnier d'une éducation classique, je méconnaissais mon art. Que veux-tu ? Les heures de cours, sur l'étude des grands, trahissent l'essence de vouloir peindre ma femme nue, comme si elle était ma vision du monde. Je désirais vendre la mèche pour que les voyeurs pénètrent la misère et la tristesse de l'isolement pris dans un corps de femme. Celle qui se vend pour nourrir son enfant. Celle qui ne veut pas cette notoriété de la muse malgré elle.

Pippa, j'ai fait de mon cœur le tombeau de ta mère. C'est ma chute, la chute d'Icare. Je ne suis que l'enfant d'un dieu inférieur. Je ne suis pas de la race de Moira, avec sa beauté intérieure brumeuse et sa timidité reliée à sa bonté. Toutes questions confondues, je n'ai plus de réponses. J'ai une peur obsessionnelle de ne pas avoir le temps d'achever mon œuvre. Il me reste un dernier tableau, une audience lourde irrévocable entre un ange déchu et sa muse sacrée.

Ton père Gabriel.

Saint-Irénée, lundi 14 août 20..., fête de ta grand-mère

Kwe Kwe Philippa,

Comment vas-tu ? Ton silence m'inquiète. Il est difficile à réfuter. Tu ne me réponds pas. Le silence est parfois une réponse. Il s'occupe des choses. J'ai parfois l'impression de mieux comprendre les gens par leur silence que par leurs mots. Les mensonges ternissent la réalité et ont leur propre vérité.

Entre ton silence, et les mensonges de Gabriel, je ne comprends plus rien. J'ai été silencieuse longtemps. Trop longtemps. Mon mutisme obstiné est ma façon d'exprimer ma résistance. Gabriel a pensé que mon silence était une forme d'assentiment. C'était loin d'être cela. Quand il voulait sonder la profondeur de mes réponses, de mes réactions, c'est mon silence qui le dérangeait le plus. Me fermer la gueule était ma meilleure riposte. Ça ne faisait qu'ajouter à ce sentiment d'isolement, à la peine derrière mon sourire. Maintenant, l'Alzheimer est ma solitude. Je suis en exil et je regarde la vie passer. Je partage avec toi plusieurs de mes souvenirs. Même si nous vivions tous les trois sous le même toit, j'ai l'impression que nous avons suivi notre trajectoire en parallèle, sans vraiment nous toucher. Un jour, tu me pardonneras. Un jour, tu comprendras le regard de la muse lors de la première décennie de son apparition sur les toiles de Gabriel. C'est le regard d'une muse qui cherche à interpréter et à communiquer à l'artiste l'urgence de changer les choses.

Je me souviens d'un matin en particulier. Tu n'avais que 4 ou 5 mois. Je te nourrissais et tu étais gloutonne. C'était les meilleurs moments de ma journée, te coller à mon sein et te regarder pendant que tu te régalais. Tu me faisais rire avec tes beaux yeux bruns. Nous étions toujours ensemble. Quand venait le temps de poser pour Gabriel, je m'assurais toujours de t'avoir nourrie avant de passer les prochaines heures avec lui dans l'atelier. C'était l'enfer. Je pensais à toi dans ton berceau et à Esperanza qui me remplaçait à tes côtés, pendant que Gabriel exigeait ma présence auprès de lui.

Ce matin spécifique, je venais de te déposer dans ton berceau avant de me rendre à l'atelier. Gabriel avait installé une chaise longue avec de somptueux tissus en soie moirée. J'ai compris que c'était un autre nu. Il m'a placée à sa volonté sur la chaise longue, m'a exami-

née et m'a demandé de m'installer d'une façon et d'une autre. Parfois, il était impatient et me bougeait brusquement, comme si j'étais un objet... et je l'étais. La femme-objet. Finalement, il est allé s'asseoir sur son tabouret et a commencé à faire ses croquis au fusain. Les feuilles volaient au sol une à une. Il a fait des études approfondies de différentes parties de mon corps, jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Ce matin-là, il était très impatient et était loin d'être satisfait des résultats. Au bout de quelques heures, je n'en pouvais plus. Mes seins gorgeaient de lait et me faisaient mal. Je n'avais qu'à penser à toi et le lait commençait à égoutter sur la soie en y faisant de grands cernes. Gabriel était dégoûté. Entre les feuilles qui frappaient le sol en rafale et le grattage du fusain sur le papier, je sentais mes larmes venir. Mes seins étaient irrités et je trouvais la pose inconfortable. Je n'osais pas bouger. Je voulais que le supplice se termine. J'allais lui demander un répit quand Esperanza est apparue sur le seuil avec toi dans les bras. Tu pleurais à chaudes larmes parce que tu avais faim. Les yeux d'Esperanza se lièrent aux miens et dans notre langage silencieux de femmes, il fut convenu que c'est moi qui demanderais à Gabriel d'arrêter la session pour que je te nourrisse. Il a refusé avec un silence glacial et a gratté le papier encore plus vigoureusement avec son fusain.

Pendant les vingt minutes suivantes, au son de tes cris, il a continué à râper le fusain sur les feuilles interminables. Je partageais tes larmes. Le lait coulait de mes seins. Le sentiment d'impuissance était affreux. En rétrospective, je ne peux pas m'expliquer pourquoi je ne me suis pas tout simplement levée de ce grabat maudit pour te retirer des bras d'Esperanza. C'était un réflexe bien rodé, pour moi, d'obéir en silence. Finalement, Gabriel s'est levé d'un trait et a quitté l'atelier. Esperanza t'a installée à mon sein et tu t'es calmée.

Je tremblais de rage. Il n'était pas question d'en discuter avec Gabriel. Le silence, loin d'être réparateur, ne faisait que retarder les choses. Quand j'ai vu qu'il ne revenait pas à l'atelier, je me suis habillée rapidement et j'ai quitté la maison avec toi dans ton enveloppe bien liée autour de mon torse. J'ai marché jusqu'à la route du fleuve. Je pleurais de rage. Chaque fois qu'une voiture passait près de nous, je détournais le visage pour ne pas me faire reconnaître.

*Ma crise nous a conduites au bord du fleuve, près des foins sa-
lés et de la chapelle blanche de Saint-Joseph-de-la-Rive. Je me suis*

assise sur la banquette en regardant le traversier faire ses départs lents et calculés et d'un coup de tête, je me suis rendue jusqu'au port. Quand le prochain traversier est arrivé, je me suis faufilée devant les voitures et le préposé m'a fait signe d'avancer. Je me suis dirigée au deuxième étage pour m'écraser de fatigue sur un siège près de la fenêtre. Quand le bruit du moteur a annoncé le départ, j'ai regardé le rivage s'éloigner. En haut de la côte, je voyais Les Éboulements et la toiture rouge de la maison de Gabriel. Je m'imaginais qu'on se quittait pour toujours. Le soulagement que j'ai ressenti à cette pensée m'a fait peur. Je n'avais pas réalisé jusqu'à quel point je me sentais mal prise. Que le sentiment de liberté solliciterait en moi un espoir aussi mince.

Arrivée à L'Isle-aux-Coudres, je n'ai pas bougé. Je suis restée figée sur mon siège, de peur qu'on vienne me chercher ou me demander ce que je fabriquais. J'aurais pu leur dire que c'était une fugue bien polie, comme Gabriel aurait dit, mais je préférerais ne pas communiquer avec personne, de peur d'éclater encore une fois en larmes. Le siège sous ma robe de coton était glacé, mais je me réchauffais en tenant ton petit corps chaud sur moi. Tu dormais paisiblement, sans te douter du drame déchirant qui se passait dans ma tête.

Le traversier a repris son vrombissement et nous avons quitté l'île. Les passagers montaient à l'étage pour prendre des photos et se réunir en famille au lieu de rester dans leurs voitures. Je me sentais comme une intruse parmi tous ces gens heureux. Je fixais l'horizon d'un regard désespéré. Quand l'heure de ton boire est arrivée, je me suis cachée dans la minuscule toilette pour te donner le sein.

Quelques minutes plus tard, le rivage annonçait la terre ferme. Au loin, les autos faisaient déjà la file sur le quai, et celles qui étaient sur le traversier avaient démarré leurs engins. Je suis restée clouée au siège. Sur le quai, hors de la file d'attente, j'ai vu la Volvo de Gabriel se garer au bout du quai. Le cœur s'est mis à me serrer. J'étais confuse, furieuse de le voir, mais heureuse de constater qu'il nous aimait assez pour venir nous chercher. Mes jambes ne me soutenaient pas. J'ai décidé de demeurer sur mon siège et le traversier a quitté le rivage. J'ai tourné mon regard vers l'île, car j'avais peur de voir la Volvo partir.

J'ai fait deux autres traversées. Chaque fois, la Volvo attendait résolument au bout du quai. Prisonnière de ce jeu sans issue, j'ai quitté le traversier à son arrivée à Saint-Joseph-de-la-Rive et me suis

dirigée vers la Volvo sans dire un mot. Gabriel est sorti de la voiture pour nous accueillir et t'installer dans ton banc. Sans dire un mot, nous sommes retournés à la maison. Je pouvais voir le visage triste d'Esperanza derrière la fenêtre de la cuisine. En entrant, Gabriel est retourné à l'atelier. J'ai soupé seule avec toi et Esperanza. C'était mieux ainsi. À la fin de cette journée misérable, je me suis allongée dans notre lit, inquiète de la tempête qui allait sûrement éclater. Elle n'est jamais venue. Gabriel est entré dans la chambre sur la pointe des pieds. J'ai entendu le bruit de son pantalon qui est tombé sur le plancher. Sans dire un mot, il s'est glissé contre mon dos et a mis son bras autour de moi. Nos respirations ont repris leur cadence habituelle et j'ai dormi profondément jusqu'à ce que tes pleurs me réveillent pour ton prochain boire.

Ce sont des souvenirs comme celui-ci qui me poussent à me demander qui avait raison. Lui ou moi ? Je réalise que mon comportement n'a jamais été exemplaire. J'étais parfois perdue dans mon désespoir et Gabriel était une cible facile. Je réalise que je doutais de tout et qu'il m'aimait vraiment. J'ai compris que c'est moi qui doutais de mon amour pour lui. Pourtant, nous avons connu le bonheur. Il est encore là. Je le ressens, mais sans que je sache pourquoi, je choisis de le repousser, de le nier, de le saboter.

Ma seule certitude : je t'aime, mon enfant.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 20 août 20..., 9h39

Objet : Esperanza, la folle des Philippines

Pippa, Pippa, Pippa !

Ma bonne humeur se plaît dans nos petits plaisirs anodins. Esperanza vient de me cuisiner un de ses plats costauds. Je te donne de ses nouvelles. Elle parle souvent de toi, surtout à ta mère qu'elle soigne sans répit. La Philippienne devra partir d'ici quelques mois. Je m'occuperai de ta mère. Esperanza. Espoir. L'espoir nous quitte. Celle pour qui la vie n'a jamais été compliquée. Elle qui vivait ici au Québec et qui envoyait de l'argent à sa famille, là-bas, je ne sais où ! Elle qui m'a déjà avoué, en voyant ta mère recroquevillée et perdue dans une de ses errances, qu'elle avait honte d'aimer tant la vie devant la souffrance des autres. Dans la vie, nous avons tous besoin d'une Esperanza.

Je n'oublierai jamais l'impérieuse résonnance de ses soupirs quand elle attendait mes réponses têtues qui ne venaient jamais. Ses silences étaient plus stridents. Je n'ai jamais échappé à son mépris. Quand elle marchait dans la maison en passant la vadrouille, elle était comme un navire qui écarte les vagues. Sa chevelure inviolée m'intriguait. Elle n'a jamais changé de style. Son caractère optimiste me défaisait. Le découragement la laissait indemne. Je n'ai jamais rencontré une personne si heureuse avec de petits riens et qui fait jaillir sa reconnaissance sur les autres. C'est pour cette raison que je l'ai gardée si longtemps. Elle s'occupe de ta mère et l'apaise dans certaines situations où elle a besoin d'une présence féminine. Dommage que ce ne soit pas toi.

Esperanza chante encore. Notre artiste lyrique en résidence jouit d'une conscience éclairée qui fait sourire ta mère et qui vient me re-

joindre dans les moments où j'en ai le plus envie. Elle est gourmande de tout ; la lumière, les arômes corsés, le beau bruit et le désir d'aider les autres. Elle a pris ta mère en charge et c'est la clé de ma délivrance. Son dévouement envers notre chère reine démente est irréprochable. J'envie les petites gens qui n'ont pas un cœur orgueilleux comme le mien. La culture et les arts ne sont pas son dada, mais malgré cela, elle n'est pas ignorante. Elle est très instinctive. Elle me trouve ignare quand je ne fais rien pour aider ta mère. Devenue l'ombre fidèle de Moira, elle la suit partout avec un regard doux qui me déroute. Lorsque Moira sort dehors, elle la tient par la main, comme si le temps les avait soudées ensemble.

De ce fait, ta mère dépend beaucoup d'elle. J'envie cette générosité rose, son dévouement qui n'est pas une servitude. Esperanza fredonne même des airs de Bach avec la gestuelle d'une violoncelliste. Sa récompense est de voir Moira vivre une autre journée dans une joie poreuse, sans que j'intervienne. Cette femme est de l'étoffe qui valorise les *Mater dolorosa*. Elle se dévoue au lieu de juger. Elle obéit à l'amitié et contribue momentanément à la somptueuse folie de ta mère. Elle la fait atterrir en douceur. Sa scrupuleuse fidélité est une richesse du cœur que je n'ai jamais connu ou appris à donner.

Notre servante apaise Moira, qui est perpétuellement à la recherche de son violoncelle. L'instrument fantôme est un mystère pour elle. Esperanza ne t'a jamais trahie. Elle n'a jamais dévoilé à ta mère que l'objet de son obsession était en ta possession, puisqu'elle est heureuse de voir que tu en es la gardienne. D'une manière étrange, elle s' imagine que la musique de ta mère va continuer en toi. Tu as pris la relève sans le savoir. C'est une noble tâche. Je t'avoue que j'ai fait la paix avec cet instrument. Je suis fier que tu réussisses là où ta mère n'a jamais vraiment eu la chance de se faire valoir. Pense à elle quand tu te produis en concert ou que tes interminables répétitions te font douter de tout. Pense à elle qui aurait voulu être à ta place. Ne baisse jamais les bras ni l'archet. Ne sois pas ingrate.

Sois comme Esperanza, une créature de spontanéité. Elle est instinctive comme un acte de charité muni d'une dignité morale qui me foudroie. C'est mon seul reproche à son endroit. Elle est incroyablement ordinaire avec son sourire obstiné qui repousse le tyran en moi. Avec son regard de charbon, elle trace sa vie entre la mienne et

Moira, complice de ce silence fracassant. Le tout est un mouvement d'horlogerie régit par l'expérience.

Au fond, les regrets engendrent la faiblesse. J'en fais l'aveu. Moira et Esperanza sont deux femmes qui se parlent sans se dire un mot. Une fusion entre la pitié et le besoin. Quelle ironie ! Mon ordinateur est devenu mon confesseur.

Je te défie de trouver un sens à ces souvenirs fanés. Pippa, si tu pouvais consoler ma dureté. Je t'ai encore sous ma peau. Ton odeur m'obsède. M'agace. Me tireaille.

Ton père qui t'adore,

Gabriel.

Saint-Irénée, automne

Bonjour petit loup,

J'examinais le catalogue de tableaux de Gabriel et pensais à toutes les fois où j'ai exécuté ma chorégraphie habituelle lorsque je posais pour lui. J'étais incapable de répondre à ses exigences réglementaires. Nous sommes tellement différents. Il aime beaucoup les mots, les grands mots, ceux qui sont recherchés. Moi, je préfère les bons mots, les mots justes, sans artifice. Les mots qui ont un son pur, saturé de couleurs et de vibrations. Je lis des citations dans le catalogue de l'artiste où l'éditeur ne fait qu'encenser Gabriel et son œuvre. Le marchand de couleurs mentionne la présence anonyme de la muse. Pour un des tableaux, où je joue de mon violoncelle dans un coin du jardin pommé, le galeriste écrit que je capte la lumière au fond de l'ombre. J'aime mieux capter l'imagination. Je me moque de lui, mais Gabriel fait partie de moi. Je ne peux pas dire le contraire.

Gabriel nous a fait une place dans sa vie et je réalise maintenant l'effort qu'il a déployé pour y arriver. C'est un homme solitaire, un enfant mal-aimé. Il voulait connaître l'amour. Il voulait être notre sauveur. Nous sauver de quoi, au juste ? Je ne le sais pas.

Au début de notre vie ensemble, je le voyais dessiner ses croquis de nus qu'il vendait aux touristes dans son atelier aux Éboulements. C'était un travail de production. Ses gestes n'étaient pas intuitifs. Il assenait le papier à coups de charbon en m'assignant un regard de soumission pour créer le désir dans le regard des autres. Ses gestes lui ressemblaient. Il n'avait pas l'instinct de lire mon regard. Il lui attribuait toutes sortes d'histoires pour vendre ses toiles. Malheureux, pour moi, qu'il ne puisse pas lire mes pensées. Il ne voyait pas que tout était friable autour de nous. C'est ce qui arrive quand on joue avec l'art. Chaque décision crée une conscience. C'est une des fonctions de l'art. C'est la conscience qui est transmise et qu'on reçoit. Je crois que c'est comme ça qu'on décide ce qu'on aime ou pas, dans les arts et dans les hommes.

Lorsqu'on se rendait au Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul, il me trouvait irrévérencieuse devant sa coterie. Je faisais exprès. Je demeurais à ses côtés et je le martelais avec mon mutisme. Je voyais ses collègues étudier les tableaux et ensuite, me chercher de

l'œil pour voir ce qu'il y avait sous mon accoutrement de paysanne de luxe. Je quittais mon corps pendant qu'ils le visitaient de leur regard. Avec tous ces gens qui circulaient devant les toiles de Gabriel, la musique de fond qu'on entendait dans le musée avait des airs de spectre. Je tentais de m'accrocher à elle, mais elle était trop diaphane pour me permettre de m'évader. Je ne pouvais pas me sauver de moi-même pendant que tous ces regards m'enfonçaient dans le plancher.

Au cours des années, j'ai appris que le regard de l'autre est une arme puissante et sans merci. Parfois, je m'amusais à observer l'observateur, le client avec l'œil aiguisé qui me détachait de la toile pour son plaisir. On analyse la muse autant que les coups de pinceau. C'est le mythe de la muse. Un doctorant d'une université européenne a réalisé une thèse à mon sujet sans m'interviewer. On ne discute pas avec les objets. La femme-chose. Ma douce revanche. Ils ne me connaîtront jamais. J'ai fermé la porte à leurs questions et cela a eu l'effet d'alimenter le mystère. Je ne vais plus dans les galeries. Je les boude et ils trouvent ça charmant. Ça ajoute à mon aura. Je n'ai même pas envie de les envoyer chier.

Dans tout ce cirque, Gabriel aimait jouer l'observateur. Il m'analysait parfois à vive voix devant un certain tableau, comme s'il m'avait réellement connue. Il présentait des jugements gonflés devant mes mots perdus. Tout ce temps, un orage me mangeait entre les tableaux, les invités et la rue. Comment pouvons-nous aimer et haïr quelqu'un en même temps ? La seule réponse qui vaille la peine est que c'est la peur de le perdre. Le ressentiment primal. Je pensais à toi et à ce que nous aurions pu faire autrement sans lui. La réalité refroidissait mes idées pour me montrer que sans lui, nous n'aurions pas connu la vie que nous avons vécue dans Charlevoix, avec toutes ses beautés naturelles et humaines.

Pippa, la beauté est subjective. J'étais la muse de tout le monde, donc j'ai plu à plusieurs admirateurs. Tel était le pouvoir de la séduction. Je ne savais plus qui j'étais. Une curiosité. Une anomalie. Je pensais à ma musique, à la force de mon art et à ce que j'aurais voulu accomplir. Je me disais que ma musique ferait plier Gabriel et son art. Tu connais la suite des choses. C'est moi qui suis tombée à genoux, abattue par l'indifférence de Gabriel. Je ne suis qu'une illusion absolue, un amalgame de couleurs et de nuances qui ne sont pas

les miennes. J'ai sacrifié mon art pour le sien. Il était plus rentable. Quand on abandonne nos rêves, on ne vit qu'en suspension.

Philippa, je suis très amère. Je te le répète souvent et ça vaut quoi ? Combien de fois ai-je arpenté ce plancher avec toi dans mes bras en pensant quitter Gabriel ? Quand je voyais la muse sur le canevas qui puait encore la peinture, je pouvais ressentir l'intrusion de Gabriel. Il m'a fabriquée de toutes pièces, comme un objet de désir intarissable. Ma vie est devenue une porte béante. Je suis une invention. Je ne suis pas une inspiration. Je suis une illusion mensongère. Ma seule joie, je ne l'ai vécue qu'avec toi. Pour Gabriel, j'étais sa maîtresse, un investissement, une opportunité.

Ne fais pas ce que j'ai fait. Parfois les filles font les mêmes erreurs que leur mère.

Je t'aime, petit loup.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 25 septembre 20..., 23h48

Objet : Notre secret audacieux

Bonjour Pippa,

Merci pour ton dernier courriel. Oui, je baragouine, comme toujours. C'est ce que tu penses de moi, celui qui n'est pas ton géniteur. Je me tourmente devant ce courriel. Il n'y a jamais eu rien de simple entre toi et moi. Toute cette fraîcheur endormie, tous ces rêves qu'on aurait pu partager comme un souffle chaud. Mes rêves te cherchaient, ma voix perdait son chemin. Je suis réduit à te raconter mes dernières années. Je te sou mets les derniers morceaux du casse-tête. Tu en feras ce que tu voudras.

Philippa, j'ai respecté ton silence obsédé. J'ai maudit ton absence. J'essaie de souder le temps perdu. Ma plume boudeuse remplace mon pinceau impétueux. Si tu me voyais, tu pourrais lire ce requiem dans mon visage. C'est tout ce qu'il me reste. Je suis un vieil orgueilleux. Je ressens les effets de mon âge. J'en ai pris davantage quand j'ai regardé ta photo. Cela me soulage de voir que tu es aussi folle que ta mère. La même résilience têtue. Tête de pioche comme elle.

Nous, les trois, avons touché le fond ensemble et évité les torrents. Je t'ai blessée comme j'ai meurtri ta mère. Je voulais vous apprivoiser, mais on n'apprivoise pas les fauves, les filles de Joseph Corbeau, ces femmes qui courent avec les loups.

Ta vie est passée à côté de la mienne sans faire de bruit; les effets pathogènes d'une paternité qui n'a jamais vraiment été la mienne. Je voulais donner un sens à la souffrance de ta mère. Je voulais la sauver. On s'est fait souffrir mutuellement, malgré le succès qui tombait sur nos épaules comme une malédiction. Pardonne-moi, Pippa, pour cette interminable lamentation. C'est la nature de toute cette douleur

qui se manifeste maintenant en moi, mais il est trop tard. Je me trouve arrogant quand je t'écris. Je n'aime pas mon style. Hélas, c'est trop compliqué.

Au fond, vous êtes mon auditoire préféré. Ma flamme grêle. Je renonce à cette fausse pitié. C'est facile de passer pour un ogre quand on vit avec une sainte. Je voulais t'expliquer tous les souvenirs défraîchis par le temps, mais il est trop tard pour les réparer. Je ne te demande pas pardon. Je n'ai rien fait de mal. J'ai fait ce que je devais faire pour survivre quand on étouffe devant toute cette perfection. La mère et la fille. Les déesses de la forêt boréale. J'ai toujours été invisible pour ta mère et tes yeux d'enfant. Je ne veux pas terminer ma vie aux oubliettes. Je mérite mieux que ça.

Ton départ hâtif a accéléré une métamorphose en moi, quelque chose que ta mère n'a jamais pu achever. Tu es plus forte qu'elle. Supérieure. Tu as braqué ta cible, quelque chose qu'elle n'a jamais pu faire à cause de toi et moi. Nous étions ses priorités. Donc, je te lègue tout, sauf mes défauts. Tu ne seras pas heureuse dans ta nouvelle vie. Il y aura des incertitudes chanceuses, mais tu ne connaîtras jamais cette incroyable légèreté de l'être qu'était celle de Moira les jours de canicule lorsqu'elle marchait sur la voie ferrée avec son violoncelle sur le dos et Gabrielle Roy dans sa poche. Pourtant, tu es de la même étoffe qu'elle, la muse chaude comme le miel. Aurais-je eu une influence sur toi sans être ton créateur ? Tu n'as pas mon arrogance ni mon orgueil. Tant mieux.

J'ai gardé un secret audacieux qui s'est étioilé dans ma méditation. J'ai vendu l'âme de Moira et la mienne. En relatant ces quelques mots, je te vois avec ton brouillard de cheveux et l'éloquence rude de ton jugement. Je n'échappe pas à ton mépris. Ce courriel, malgré sa troublante harmonie, est l'imperceptible frôlement de deux solitudes : celle de Moira et la mienne. Ma chétive passion. C'est le dosage qui fait le poison. Au fur et à mesure que je consigne ces réflexions trop longtemps fugitives, je réalise que c'était Moira mon indéfectible passion. J'emporterai les deux avec moi avant l'indifférence de l'automne.

Ton père Gabriel.

Bonjour petit loup,

Bonne journée pour moi. Le voile se dissipe assez longtemps pour reprendre mes idées. Malheureusement, avec cette lucidité passagère vient la négativité d'un ressentiment trop longtemps étouffé. Tu me connais et tu me pardonnes. C'est ce que je m'imagine. J'attends encore tes lettres qui ne viennent pas. Que se passe-t-il ? Suis-je à ta merci ? Ne sois pas comme Gabriel. Ça ne te convient pas et je ne le mérite pas. Vous me tourmentez pour votre plaisir. Je ne comprends plus rien. Surtout toi, ma fille !

J'ai pensé à toi durant toute la matinée. J'ai tourné en rond comme un vieux remous en me demandant sincèrement jusqu'à quel point je peux me révéler à toi. La réponse m'est venue lorsque je marchais dans mon jardin. Mon dilemme n'est pas que je me révèle trop à toi, c'est que je te confie l'importance du rôle que tu as joué dans tout ce bazar, et ta part de responsabilité. J'ai souvent maugréé au sujet du rôle de muse qu'on m'avait délégué. J'ai mes raisons. Ce matin, j'ai réalisé que toute cette amertume venait du fait que je n'ai jamais révélé mes pensées ou mes sentiments les plus profonds à ce propos. Je plonge et je prends la responsabilité de ce que j'avance. J'ai besoin de t'en parler pour me décharger le cœur.

C'est la muse qui a défini l'œuvre de Gabriel. Une muse n'a pas de contrôle sur l'art qu'elle inspire. Elle porte sa peau comme on porte une robe. Elle est le côté féminin de l'artiste. Elle pénètre son esprit et le complète. Elle incarne un désir si profond, si vif, que le peintre doit se soulager par la créativité, en transposant cette passion sulfureuse sur la toile. C'est de cette façon que leur relation est consummée. C'est ainsi qu'elle devient immortelle, divine et sacrée. La muse n'a jamais été moi. C'était toi, Philippa.

Ma chérie, je n'étais qu'un accessoire. Voilà la différence. J'ai vécu dans ton ombre depuis ta naissance. C'est toi la lumière. Tu es la source de toute la créativité de Gabriel. Je suis le sacrifice. Tu es l'amante qu'il convoitait et qu'il n'a jamais eue. Tous les tableaux te représentent, sauf lors de tes douze premières années de vie. En-

suite, je me suis rendu compte de la transformation. En présence de Gabriel, je ne regardais jamais le tableau qu'il venait d'exécuter. Je tenais à ma pudeur. J'allais le voir pendant la nuit, parce que la nuit appartient aux créatures comme moi. Je pouvais prendre mon temps et l'examiner à mon goût.

J'ai remarqué les premières transformations grâce aux changements subtils apportés au visage. Nous nous ressemblons, mais nous sommes différentes. C'était ton visage et non le mien. Il y avait quelques vestiges de mon apparence, mais c'était ton visage d'enfant tel qu'il se le représentait en tant que femme. La fille-enfant. Le tabou ultime. L'amour interdit. Ensuite, j'ai remarqué que de mes traits disparaissaient, comme le contour des hanches et la forme des seins. Ce n'étaient pas les miens. Finalement, il avait effacé mes stigmates et les tatous de corbeaux au fond de mes paumes. Dans ses tableaux pseudo-érotiques, il s'amusait à transposer ton tatou de colibri parmi ses symboles. Il ne pensait qu'à toi quand il les peignait. Le colibri commençait à paraître de plus en plus dans ses toiles. C'était toi. Le corbeau avait disparu. Je ne faisais plus partie de cette relation muse-peintre. C'est toi qui avais le pouvoir sur son intuition viscérale. Pas moi. Si tu ne t'en souviens pas, regarde dans les catalogues de la galerie qui le représente. On voit le colibri surgir et le corbeau disparaître.

Le mythe qu'il a créé, c'est toi. C'est toi l'intouchable, la déesse qu'il ne pouvait avoir. Tu lui as donné l'inspiration pour générer cette créativité qui l'a rendu célèbre. Moi, je n'étais qu'une idée. C'est toi qu'il décrit lorsqu'il parle de son œuvre. Le pouvoir de la muse mythique, l'intouchable, l'inatteignable, c'est toi. Il a créé le mythe pour lui-même avant de le peindre et ensuite, il a transmis ce qu'il a vu, ce qu'il a ressenti pour toi. Tu es devenue son âme sœur sans le savoir. Pippa, toi aussi tu fais partie de ma grande solitude. Est-ce que tu comprends ce que je te confie ? Sinon, comme d'habitude, lis entre les lignes. Ce ne sera pas la première fois que ton silence est ta réponse à mes questions.

Regarde l'érotisme qui ressort des tableaux de Gabriel. Tu es le centre de son existence. Le fait qu'il ne pouvait pas te posséder n'a qu'alimenté sa passion pour toi. De plus, tu partages avec lui un lien intellectuel supérieur à celui que moi je partage avec lui. Je ne t'en veux pas. Tu es ma fille.

Ce fut ton destin plus que le mien. Ce qui me rassure est qu'il ne t'a jamais touchée. Le tabou le fascinait. Je le voyais dans son comportement avec toi. Il ne pouvait plus le dissimuler. Il ne pouvait que t'admirer et m'humilier.

Quand je regarde ses tableaux de la première décennie, ce sont mes yeux qu'il peignait, mais son propre regard qu'il brossait dans mes yeux. Un autoportrait monumental construit sur un mensonge. C'est ce qu'il voulait voir. Il voulait jauger l'effet du regard tourné vers lui.

Je te vois comme sa source de réflexion. Tu es le désir incarné de la muse immortelle. Un fantasme qui attise le désir menant à la création. Dans votre cas, ce qui rend le désir encore plus fort, c'est qu'il n'est pas consommé. Tu transformes le regard de Gabriel en amant et c'est ce regard qu'il peint. Il veut se voir dans tes yeux de muse. Ta présence sur la toile invite au regard d'une rêverie entre la chair et le mythe. Tu n'as jamais posé pour lui, mais j'ai trouvé des centaines de croquis qu'il a faits à ton insu. Tu es sa douce obsession et l'étude de l'artiste en quête de la perfection. Il l'a trouvée en toi.

Je sais que le doute le hantait à chaque instant. Sa seule certitude était toi. Pour lui, tu es l'idéal de la beauté. Moi, je suis devenue un objectif de la beauté. La plus grande cruauté pour moi est qu'il pensait à toi quand il me peignait. Tu as une grâce que je n'ai pas. Si tu veux d'autres preuves de ton impact, regarde les toiles des vingt dernières années. Elles n'ont pas vieilli avec moi. C'est ton corps, c'est son regard de ce qu'il voit quand il pense à toi. Je ne suis qu'un accessoire.

Donc, ma chère Pippa, tu es fondée sur un désir. Tu crées en lui une impulsion qu'il représente parce que ça l'excite. Était-il vraiment un artiste ? Était-il amoureux de toi ou de son art ? Tu incarnes l'essence de son œuvre. La preuve ultime est qu'il a cessé de peindre quand tu es partie. Donc, il t'aimait plus que son œuvre. C'est toi qui les as achevés, l'artiste-peintre et son œuvre.

Donc, la légende sulfureuse t'appartient. C'est une des raisons pour laquelle je détestais cette réputation qu'on avait calquée sur moi. J'ai été chavirée, moi aussi, par le regard qu'il peignait sur ses toiles. Je te voyais à travers ces filtres, je voyais le rôle qu'il te donnait dans son œuvre alors même qu'il me demandait de l'imiter.

Son désir pour toi est dangereux. Tu es en sorte la femme imminente. Le tabou ultime. Il a sûrement rêvé de toi. Son œuvre est le lien entre vous deux. Une relation complice. Il s'imagine tes émotions les plus intimes. C'est toi le défi, l'inspiration. Tu es l'âme à nu, tel qu'il se l'imaginait. De ma part, il captait parfois une introspection. Il me faisait détourner le visage et ne révéler que mon corps. L'émotion ne passait pas par mon regard, mais par la pose de mon corps. Il me peignait froide et interdite. Le corps d'une femme qui vieillit. Ce sont ses tableaux les plus mélancoliques. Avec moi, il exprimait le mal-être, le vide. C'était morose.

Tu vois, nous avons communiqué différemment en raison de notre relation avec Gabriel. L'intimité tu l'as trouvé dans ta musique. Ton aura est forte, ta musique est introspective. Douce ironie. La muse est la fille de Zeus et Mnémosyne, la déesse de la mémoire. Double ironie pour moi, à la merci de l'oubli qui m'engloutit. Les muses sont l'allégorie de l'art. Elles viennent des dieux. Tu as nourri l'art de Gabriel et par le fait même, émancipé le tien. Tu fais partie des grandes déesses, maintenant. Quelque chose qui m'a échappé de justesse. Moi, je n'existe que par procuration. Je ne t'en veux pas.

J'ai vécu à travers le destin de Gabriel et sa vision du désir. Je n'ai pas eu d'influence comme toi. Tu lui as donné confiance parce que tu étais intouchable et il a résisté. Il a fait son devoir. Son Pygmalion. J'ai partagé son ombre, ses fantômes, et lui a veillé sur mes feux mal éteints. J'ai souffert de ses souffrances, et maintenant, c'est son procès, il souffre des miennes. Entre vents et marées, ce n'est pas en moi qu'il a trouvé l'absolu. C'est en toi. Le fruit défendu.

Je suis l'indispensable effacé. La mélancolie de l'ombre. Tu es solaire, je suis lunaire. Ta lumière est plus résistante que la mienne et tu n'as jamais plié. Autant que ton innocence t'a sauvée, les mensonges nous ont meurtris profondément. Je me souviens d'un commentaire que Gabriel avait crié dans l'atelier après avoir terminé une toile qui me montrait couchée dans la baignoire. Il avait crié : « Voilà la sublimation du banal ! » Il n'avait pas tort.

Donc, Pippa, la lumière, c'est toi. Ta présence aérienne dans ses tableaux, les formes, les mélanges, tout ce tissage dense de couleurs. Tu es magnifique. La lumière te traverse et se distille pour créer une confusion, celle qu'il ressentait dans son désir pour toi.

Il m'a souvent peinte dans l'eau. L'image de la noyée. La vie qui finit tragiquement. Le contraste des couleurs froides et de ma chair se dissout sous l'eau sans pouvoir évocateur. On sent que quelque chose vient de s'éteindre. C'est une forme d'érotisme très banale. Quand il me peignait allongée sur des draps froissés, mon corps presque bleuâtre et aussi immobile qu'un cadavre, c'était le souvenir de mon corps, pas le tien.

Ton intelligence, ta prestance, ta beauté, on voit tout sur les toiles. Je l'ai vu s'épuiser à faire des essais de toi au fusain : en tant qu'enfant, en tant que jeune fille et finalement, en tant que femme. Il t'a assimilée avec une intensité, une passion totale, pour te posséder dans sa mémoire. Tout cela, sans te toucher, sans que tu poses pour lui. C'est ça le pouvoir de la muse immortelle. Tu ne changeras jamais dans son imagination. Tu incarnes l'idéal de la beauté éternelle. Je suis heureuse pour toi.

Ta mère, l'autre muse.

Saint-Irénée, le samedi

Philippa,

En marchant avec Esperanza, ce matin, je lui ai parlé de ma dernière lettre où je te confie que c'est toi la muse. Elle n'a pas hésité à me contredire. Avec son tact habituel, elle tentait de me convaincre que ce n'était que ma perception de l'affaire. Elle a peut-être raison, mais je veux pousser ma réflexion plus loin avec toi, pendant que je suis encore en mesure de te communiquer mes pensées. Je panique parfois quand je pense à tout ce que j'aimerais te raconter. Tous les tête-à-tête que nous aurions pu avoir. Je me vois dans toi et je me dis que tes réponses sont meilleures que les miennes. Si tu étais présentement assise à mes côtés, je me confierais à toi. Je te parlerais des défis que j'ai rencontrés au début de ma relation avec Gabriel. N'oublie pas, je n'avais que dix-huit ans.

Mon innocence m'a sauvée plusieurs fois dans ma vie. Lorsque ma naïveté n'avait plus son utilité, j'ai commencé à comprendre ce qui se passait autour de moi. Tout est perception. Esperanza a raison. Au fur et à mesure que ma vie de couple remplaçait tout ce que j'avais connu avec mes petites certitudes, je tentais d'identifier les malaises jusqu'au jour où j'ai réalisé que le plus grand embarras, pour moi, était la perception de Gabriel sur mon identité. Dans ses conversations, je l'entendais m'appeler sa belle sauvageonne. Au début, j'osais croire que c'était un terme affectueux, un peu maladroit. Je le voyais dans ses tableaux. Avec le temps, je suis parvenue à défricher son langage secret, sa perception de moi en tant que femme, et en tant qu'autochtone. Il aimait dire que j'étais exotique pour Charlevoix. J'ai réalisé qu'il voulait m'imposer une identité qui n'était pas la mienne, celle de la muse exotique, et lui le gardien de son mythe. Mais quand je l'ai constaté, il était trop tard. La perception du public était bien enracinée. C'est ce qu'on voulait de moi. Je devais jouer le jeu pour survivre dans un milieu que je ne comprenais pas.

Gabriel me voyait comme une jeune femme touchée par une innocence étrangère. La muse est née sous son pinceau. Chaque fois que je voyais le résultat, je sentais une barrière infranchissable se dresser entre Gabriel et moi. Il poussait vraiment l'idée que j'étais une femme confuse. J'étais une jeune muse exotique prête à être exploitée. J'étais

un exutoire à ses désirs. Nous étions deux : l'exotique et l'excentrique. Avec tout cela, la nostalgie de ma vie sur la réserve me rongait vivement. Cette vie semblait de plus en plus inaccessible et distante. Ton père disait qu'il ne comprenait pas mon ressentiment. À mes yeux, je venais de perdre toute mon humanité au prix de son art.

Je t'imagine en train de lire ceci ; tu dois rire de moi. Oui, je suis une grande sensible. Parfois, je pense trop et je me rends misérable. Comprends-moi bien, petit loup, je n'ai jamais eu de conversation de ce genre avec toi parce que tu étais indemne. Du moins, jusqu'à un point. C'est moi qui ai encaissé les coups pour toi. Tu es partie au bon moment. Gabriel t'aurait prise dans son sortilège et tu aurais été captive comme moi. Tu dois croire que je le juge sévèrement. Peut-être. J'ai eu beaucoup de difficulté à lui exprimer que ma vie à Wanapitae me manque, que j'ai un désir profond d'y retourner pour revoir ma famille qui croit que je l'ai abandonnée. Il ne m'a jamais comprise. Il n'a jamais réalisé le racisme dont il faisait preuve dans tout. Oui, j'ai bien dit racisme. Malgré, comme il disait, que j'échappais à toute compréhension de sa part parce qu'il venait me livrer ce Nouveau Monde, je le détestais. Il croyait vraiment qu'il me civilisait. C'était devenu un combat silencieux entre lui et moi. L'oppression, c'est le mot juste, était réelle. C'est ainsi que la muse était dominée par un artiste qui voulait la civiliser tout en la gardant exotique. J'étais fétiche plus qu'amoureuse, un outil pour satisfaire ses désirs, pendant qu'il exploitait mon corps avec son art et son regard. Mon passé s'est perdu quelque part. Je me demande s'il existe encore. J'ai perdu mon identité, mon art, ma culture et mon individualité parce que Gabriel venait de m'enfermer dans ses préjugés.

Je veux vraiment réfléchir à ce que je t'écris. Cette réflexion mijote en moi depuis longtemps. Tu es la seule à qui je peux la confier. Encore plus important, prends le temps de comprendre ce que je t'écris. Ce qui n'est pas dit en dit beaucoup.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 3 décembre 20..., 23h48

Objet : Baragouinage d'un artiste frustré

*St Vincent Millay
My candle burns at both ends ;
It will not last the night ;
But, oh, my foes, and oh, my friends,
It gives a lovely light.*

Pippa,

Non, je ne suis pas mort. Je suis encore en vie. Mon silence imposé t'a-t-il inquiétée ? Je l'espère profondément. Tu es mon instinct le plus profond. Tu es poussière d'étoiles comme ta mère. Tu es la bâtarde de Joe Corbeau. Curieux de balancier, cette vie. Si notre propre mesure nous échappe, nous sommes réduits à devenir une triste probabilité. Je suis un peintre maudit. Je suis un faux monnayeur, un imposteur. C'est ta mère qui est l'artiste et je lui en veux de toute mon âme. Cette curieuse mécanique de la nature l'a rendue ainsi. Les choses sont, ou elles ne sont pas. C'est la culture qui nous interprète et non l'inverse. Les connaisseurs ont choisi d'investir en moi. Les incultes ont choisi ta mère, une construction régie par les lois de la nature et la beauté. Ta mère, la muse, est une construction sociale et culturelle. Le public l'a prise dans son étreinte pour la conserver. Je l'ai donnée volontairement et maintenant, je le regrette.

Je la regardais souvent jouer de son vilain instrument. J'ai bien dit que je la regardais ; je ne l'écoutais pas. Je ne connaissais pas ce langage, les vestiges d'un temps perdu, qui allait droit au fond de son

âme. Sa musique allait chercher chaque chagrin, chaque peine, les quelques poussières de bonheur qu'elle connaissait avec moi et la joie qu'elle voyait partout lorsqu'elle vagabondait avec toi. Sa musique était fondée sur l'autonomie de ses souvenirs, comme un mouvement anarchique qui ne m'appartenait pas. Elle craquait le temps avec ses mesures cadencées, son langage secret qui m'échappait. La créativité, pour elle, était certitude ; pour moi, un tourment.

Pippa, les rêves qui ne se réalisent pas sont des paroles écrasées qui collent à notre peau et qui nous tordent le cou. Méfie-toi des rêves. Regarde ce qui nous arrive. Regarde ce qui nous reste, à nous les artistes. Avons-nous trop rêvé ?

Ton père Gabriel.

Jeudi neige

Bonjour petit loup,

Ce matin, j'ai marché sur la voie ferrée pour remplir mes poulmons d'idées. Je respire ce que je t'écris. Je dois t'avouer que je suis dèche que tu ne me répondes pas. Je prends la peine de t'écrire sur ce beau papier Saint-Gilles en guise de souvenir. Je suis certaine que Gabriel les numérise pour te les transmettre. Je continue à t'écrire dans l'espoir que tu me répondes. Attendre tes réponses m'épuise. Donne-moi un signe de vie !

Je te parlais de ce sentiment étouffant d'avoir été utilisée comme fétiche par Gabriel. J'ai peur de te révéler ce que je ressens. J'ai peur que tu me juges. Je panique souvent pendant la journée. Je veux que tu saches tout. Je m'imagine que je suis dans une pièce où il n'y a pas d'air. Je me dépêche à tirer toutes les toiles d'araignées avec une patience exigeante et en même temps, j'ai peur de détruire ces dentelles sauvages et de perdre tous les souvenirs qui y sont enfouis. Belle liberté anarchique ! Me voilà encore durement asservie par la vie. Oui, Philippa, je mords dans mes mots. Tu dois être habituée. Ta mère ne changera jamais. Je n'ai pas toujours été si amère.

Quand j'ai quitté Wanapitae, je m'imaginai voyageuse. J'ignorais que je deviendrais une exilée dans la tête d'un étranger. La vie perd patience avec les femmes qui veulent voyager seules. C'est une double intolérance. Le rejet et l'attraction. J'aurais voulu qu'on m'avertisse. J'aurais fait d'autres choix. J'aurais été moins faible. Pour moi, tout était décidé à l'avance. Gabriel ne me trouvait pas raisonnable. Ça me faisait mal quand il me le répétait. Ça me vidait complètement. Je n'avais plus les moyens pour définir ma réalité ou me défendre. Il m'avait enlevé mes repères. Je me cherchais toujours pour calmer cette laideur qui grandissait en moi. C'était une lutte. C'est aussi simple que cela. Quelle belle moquerie ! On me voyait comme la séductrice puissante et on m'enlevait tout. Je me suis souvent demandé comment Esperanza se sentait quand Gabriel lui disait, à elle aussi, qu'elle était une femme exotique. Pour lui, elle était la servante. C'était plus simple. Ce qu'il ne voyait pas, c'est le lien tissé dur entre elle et moi, les deux étrangères à la peau plus foncée. Elle et moi avions chacun notre combat. Esperanza était plus habile que

moi, plus discrète. Moi, j'étais imprévisible. Je dérangeais jusqu'à ce que le silence vienne m'avertir de crier. Néanmoins, toi et moi étions toujours un danger potentiel pour Gabriel. C'est pour cette raison que je n'ai jamais cherché à exagérer les différences entre lui et nous. Je voulais t'épargner en me disant qu'un jour, tu l'apprendrais à ta façon. Je ne me suis pas trompée. Tu as une belle vie malgré tout ce que tu as vécu avec nous.

Après toutes ces années vécues auprès de Gabriel, je me suis habituée à cette réduction de mes libertés. Je l'ai même trouvée sécurisante. Je savais exactement ce qu'on attendait de moi. Ce que je n'ai pas réalisé est que j'avais arrêté de grandir. J'aurais dû savoir que cette frustration perpétuelle me talonnait sans répit.

Nous avons donc vécu un amour malheureux. Gabriel essayait trop de me comprendre. Moi, je l'ignorais par ressentiment. Il n'y avait plus de communication, seulement des silences ; celui de nos mots et celui de nos peaux. Donc, ma chère Pippa, quel message reçois-tu de ma part ? Que j'ai vécu une vie de tristesse et de solitude ? Non, je n'ai pas toujours été malheureuse. Tu as été ma source de bonheur, mon refuge, mon havre. Ton départ a été le début de mon isolement. Je n'ai jamais été une femme indépendante et brillante comme toi. Je vis à travers toi. Promets-moi d'être heureuse ! Te savoir malheureuse serait mon plus vif chagrin. Si je peux te livrer un brin de sagesse, je te dirais que si tu te fais un devoir d'aimer un homme, tu ne seras jamais heureuse. Tu n'auras que changé de maître.

J'ai souvent pensé à l'adultère, ce fruit défendu. Une arme suprême pour contester ces liens entre Gabriel et moi. Mes désirs et mes sentiments ont été réprimés si longtemps. Je me demandais combien d'autres femmes et hommes vivaient dans la même situation que moi. C'est une histoire à deux côtés. J'ai choisi de me ranger sur celui de la passivité. Je ne peux que me blâmer pour n'avoir jamais accompli mon destin. Ce fut mon sacrifice. Ce fut ma perte de moi en Gabriel.

Donc la fameuse muse, du temps que tu étais trop jeune pour être l'objet du désir, existait à travers un homme. Gabriel avait besoin de moi pour affirmer son pouvoir. Il avait besoin de toi pour alimenter son désir.

La mère et la fille : les muses malgré elles. L'exotisme, que je déteste de tout mon être, est écrit sur notre corps. Ce que tu croyais être des marques d'affection était tout autre. Gabriel volait ton identité.

Je craignais pour toi, je craignais le jour où il nous rejetterait. Donc, comme tu peux voir, ta mère n'est pas blanche comme neige. Je t'ai toujours protégée. Ce sont les désirs de l'artiste-peintre pour toi que je ne pouvais empêcher, car malgré tout ce que je faisais pour lui, je n'arrivais jamais à le rassasier.

Je me suis regardée nue, ce matin. Je ne reconnaissais plus ce corps, une enveloppe qui a déterminé mon sort. J'en avais le dégoût. Je n'osais plus me regarder dans le miroir. Je n'ai jamais pu me dissocier de mon corps pour ne plus sentir cette injure. Perdre sa mémoire a une consolation. Quand je me regarderai dans le miroir la prochaine fois, je ne me reconnaîtrai plus. Ce sera ma douce vengeance.

Maman.

Janvier 20....

Kwe Kwe,

Ta mère est sérieuse. Je relis les lettres que je viens de t'écrire. Encore une fois, je n'aime pas le ton. J'aurais voulu te prendre par la main pour t'en parler, pour connaître tes pensées. Je n'ai jamais eu une estime de soi très forte. Telle mère, telle fille. Je dois t'avouer, autant je détestais être celle qui était divinisée dans les tableaux de Gabriel, autant je ne repoussais pas le regard des hommes. Je voulais être la seule coupable de mon rejet. Est-ce cela l'estime de soi ? Cette fameuse culpabilité avec tout le pouvoir de la séduction ? C'est ambigu pour moi. Je n'ai jamais compris cette contradiction entre me sentir si dépourvue de sens et en même temps, de représenter un symbole si puissant pour d'autres, que Gabriel se méfiait de moi. Il a dû se méfier de toi aussi. Nous sommes pareilles. Autant j'ai été la cause du désir au tout début de notre histoire conjugale, autant je n'étais pas l'objet de ses fantaisies. C'était toi. Je t'exprime ma peur: Ton pouvoir de séduction était irréprochable. Ce qui le rendait encore plus puissant était ton innocence séductrice. Avec moi, il n'y avait plus rien à conquérir. Avec toute ta magnificence, c'était toi le fruit défendu.

Les sentiments de Gabriel étaient trop obscurs pour toi. Il avait affirmé son pouvoir sur moi, mais était incapable de le faire avec toi. C'est une preuve d'amour de la part d'un père ; je ne suis pas trop certaine, mais le fait qu'il t'a laissée intacte est sûrement une preuve d'amour ou du moins, de grande affection. Il n'a jamais cherché à te faire mal. S'il t'avait touchée, la séduction aurait été détruite et il t'aurait enlevé tout ton pouvoir.

Tu vois, Pippa, les hommes sont des êtres de contradictions, et ils disent que c'est nous qui le sommes. Autant il a voulu garder son pouvoir sur toi, autant il faisait tout pour le protéger en ne te touchant pas. C'est cela le pouvoir narcissique d'un homme et son désir sexuel. C'est la même chose, quant à moi. C'est sa jouissance qu'il cherche à protéger. Oui, je sais, j'en ai long à te dire. Je t'ennuie, peut-être. Mais moi, je l'ai vécu avec d'autres hommes, et c'est moi qui avais le pouvoir. Tous ces hommes voyeurs qui me reliquaient sur les toiles de Gabriel. J'étais la muse de leur désir. Tous ces musiciens que j'observais aux cours de maîtres du Domaine Forget pendant les étés en-

chanteurs, ces hommes qui ne savaient rien de mon désir pour eux. C'est moi qui avais le pouvoir de manipuler ce désir brumeux autour de moi, selon ma volonté et ma fantaisie.

Donc maintenant, tu comprends cette langueur, cette souffrance que j'ai ressentie. Je ne voulais pas qu'elle devienne la tienne. Pour Gabriel, c'était l'art pour l'art, surtout dans mon cas. Pour ce qui est de toi, tu peux croire qu'il t'aime vraiment.

Esperanza m'attend dans la cuisine. Elle fait des pâtés croches, comme on les fait à la boulangerie de L'Isle-aux-Coudres.

Je t'embrasse,

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 22 janvier 20...., 10h34

Objet : Réflexions et vieilles vanités

Bonjour, Pippa,

Une simple vie compliquée par les vanités de l'art. Je pensais, jadis, quand je nettoyais mes pinceaux après avoir terminé une toile, que c'était la mort de l'artiste. Une réflexion orgueilleuse qui se cherche. Je te revois, Pippa, assise sur le plancher de noyer blanc dans mon atelier... Tu m'épiais comme un elfe. Ta mère t'a donné la vie. Je t'ai cédé la mienne. C'est la moindre des choses. Mon legs à toi, chère bâtarde de mon cœur. Je te lègue le droit à tous mes tableaux.

J'aimais quand tu t'avançais comme une vapeur hésitante pour regarder chaque coup de pinceau. Tu voulais connaître l'alchimie des couleurs et de la lumière. Je faisais semblant de t'ignorer. Je sentais ton odeur d'enfant et j'étais émerveillé par toi, ta petite présence dans ma vie. Ton regard, comme tes gestes et tes idées, perdait son chemin. Il n'y avait jamais rien de simple entre toi et moi. Je te raconte les dernières années de notre vie et je sais que je t'ennuie. Qu'est-il arrivé à tous ces rêves chauds qui dormaient dans ta tête ? J'ai respecté ton mutisme. J'aimerais croire qu'il existait une tension sexuelle entre toi et moi. Tu étais poussée par un devoir étrange d'être mon enfant. Je me disais que tes lèvres boudeuses te trahissaient. Tes yeux étaient des points d'interrogation. Maintenant adulte, tu vois autrement. Moi aussi. Telle est la force du tabou. Le fruit interdit. Je ne pouvais que m'en inspirer.

Te souviens-tu de cette journée d'été quand tu courrais dans le pré entre la maison et le fleuve et que tu avais pris le châle de ta mère, celui qui était moiré de teintes lavande, améthyste et lilas ? Tu l'éti-

rais au bout de tes bras comme un voilier qui se bat contre le vent du fleuve pour finalement le laisser planer sur les épervières de feu. Puis tu courrais pour le rattraper. Je t'ai dessinée rapidement, comme si tu venais de surgir dans un tableau champêtre de Clarence Gagnon. Tu venais me rejoindre, les cheveux plaqués sur ton front humide avec ta petite sueur d'enfant. Tes mots dansaient une gigue dans ta gueule de petite fille. Tu regardais le temps que je venais d'arrêter sur mon papier. Tu ne te méfiais jamais de mon orgueil. Tu ne m'épargnais jamais lorsque tu déclarais ce qui était beau ou non. Ton exubérance faisait de grands remous. Je n'avais aucune dignité à cause de toi et ça venait me chercher.

J'aurais voulu t'envelopper de caresses mystérieuses, pendant que ta mère mendiait mon affection. Je voulais partager avec toi un secret audacieux pour étier ma solitude. Ces moments passés ensemble sur la terrasse de l'atelier étaient notre seule alliance. Comme Moira, tu as été faite pour aimer les autres. Tu crois au bonheur simple et doux. C'est moi qui devais colmater les fuites entre toi et moi. Je souffrais quand je te voyais dormir pêle-mêle avec nos chiens... La fille du corbeau, celle qui dort avec les loups. Te souviens-tu quand je t'endormais dans mes bras ? Tu te blottissais contre ma poitrine et je sentais ta peau. Je humais tes cheveux. Je frottais doucement le duvet de tes lobes parce que je voulais te toucher. Parfois, tu ouvrais les yeux pour les refermer sous un voile qui alourdissait tes paupières innocentes. Troublante harmonie d'être le père d'une bâtarde adorée.

Âpre bonté. Chétive passion. Effer de folie. Avec toute la force de mon désespoir, je t'ai laissé partir. La vie est compliquée ; pas complexe, mais compliquée. La vie peut être toxique, empoisonnée. Tout est dans le dosage. Je n'ai pas eu assez de toi, et j'ai eu trop de ta mère.

Je l'entends gémir dans son sommeil. Elle est couchée sur le divan. Tout ce qu'elle fait froisse mon silence. Pippa, le ressentiment m'étouffe et mes émotions m'ont endurci au point où je me sens figer. Le temps prend sa place. Je le réalise. Je ne peux plus m'y opposer. La certitude n'est pas un hasard. Il ne me reste qu'un silence coupable. Peut-être que si j'avais été autrement, tu ne serais pas partie. La vie aurait été plus simple. Souviens-toi que je tenais ta main quand tu avais peur de ta mère.

Gabriel le magnifique.

Samedi

Pippa,

Quelle nuit turbulente ! Je suis la seule réveillée. Gabriel dort depuis quelques heures. Esperanza aussi. Je suis transie dans ma sueur. Je me sens malade, Pippa. J'ai fait un cauchemar et je me suis réveillée brusquement. On dit de suivre nos rêves, qu'ils connaissent leur chemin. Je ne sais plus la différence entre le rêve, mon imagination et la réalité. J'en ai la nausée. Les rêves ont-ils leur propre conscience ? Sont-ils des messages de nos ancêtres, des conseils venant de ceux qui ont marché avant nous ?

Quand je faisais de mauvais rêves, Mina disait que c'était mon subconscient qui me parlait, et qu'il fallait que j'écoute attentivement les messages. Que les rêves indiquent le chemin à suivre. Je ne sais plus...

J'ai rêvé à ma chère Gabrielle Roy. Elle était au chalet de la Petite-Rivière-Saint-François et elle n'était pas seule. Margaret Lawrence se trouvait avec elle. Cette auteure, dont j'ai lu les œuvres pendant mon secondaire en Ontario, est en quelque sorte l'âme sœur de Gabrielle Roy. J'ai rêvé que je marchais vers la véranda du chalet où les deux femmes avaient déjà commencé à prendre le thé. Je me suis installée discrètement près de la balançoire où elles étaient assises, face au fleuve. Elles conversaient lentement en anglais, une réflexion posée à chaque virgule, comme la correspondance qu'elles avaient entretenue depuis longtemps. Parfois, les pauses haletantes dans leur discours en disaient plus que les mots, comme des abîmes qui ne se remplissent jamais parce qu'on le veut ainsi.

Gabrielle Roy, avec sa peau aussi diaphane que du papier de soie, regardait le fleuve avant de continuer ce qui me semblait une litanie au sujet de la lutte personnelle qu'elle menait pour poursuivre l'œuvre qu'elle craignait de ne pas pouvoir terminer. Elle était belle, les yeux moins creusés au fond du crâne, comme Lemieux les avait peints dans son tableau à Port-au-Persil. De temps en temps, elle souriait quand Margaret, d'un bourdonnement guttural, s'emportait dans son discours. Les yeux noirs de cette dernière s'animaient quand elle parlait de ses personnages. Surtout de Jules Tonnerre. J'aurais voulu

être l'impétueuse Morag Gunn pour vivre cette tension délicieuse entre ce bellâtre métis et l'Anglo-saxonne aux jupes en tartan.

Margaret ne m'avait pas déçue. Je l'avais imaginée un peu comme Hemingway, avec les doigts jaunis par la nicotine et l'haleine de Canadian Club. Les deux femmes partageaient une crainte foudroyante qu'elles ne nommaient pas. En les écoutant, je me demandais de quelle façon on peut mesurer la vie d'une femme qui écrit. Margaret et Gabrielle ont continué à jaser tout en se dirigeant vers la voie ferrée qui longeait le fleuve, dont l'air nous enveloppait doucement. Les foins salés ondulaient sous le vent qui venait du large. Nous marchions toutes les trois en silence, quand la pénombre s'est mise à avancer sur nous à grandes bouchées. Je suffoquais devant cette noirceur que j'ai toujours détestée.

Enfin, Gabrielle et Margaret sont revenues au chalet et ont repris leur place sur la balançoire. Mon temps avec elles s'était écoulé trop rapidement et pourtant, je n'avais pas dit un seul mot. D'une main fébrile, j'ai tâté le fond de mon sac à main pour prendre les clés de ma voiture, mais je ne les trouvais pas. En panique, je me suis retournée vers l'auto, et elle n'y était plus. Une sueur froide m'a pénétrée et j'ai entendu le cri de la Banshee, la grande faucheuse celtique dont le hurlement transperce les âmes pour annoncer une mort. Les poumons en feu, je me suis tournée vers Gabrielle et Margaret, mais elles m'avaient abandonnée. La balançoire s'était transformée en pendule et c'est à ce moment que j'ai réalisé que le fantôme, c'était moi.

Pippa, je me suis réveillée en sueurs froides. Gabriel ignorait mon supplice. Je n'avais pas la patience de lui en parler. Pour me calmer, j'aimais mieux marcher sur la céramique froide de la cuisine. J'ai pensé à toi et c'est pourquoi je me suis installée ici, dans le vivoir, pour t'écrire. Merci d'être là. Que penses-tu de mon rêve ? Gabrielle Roy serait-elle Gabriel et Margaret Lawrence Esperanza ? Vont-ils m'abandonner comme les deux femmes l'ont fait dans mon rêve ? Est-ce qu'il y aura quelqu'un pour m'aider à traverser dans l'autre monde ? Pippa ! Où es-tu ?

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 1^{er} février 20...., 20h49

Objet : La force d'attraction

Chère Pippa,

Ce matin, au réveil, je regardais Moira respirer à mes côtés. En la contemplant dans toute sa perfection, il y a un temps où le cœur m'aurait serré. Je l'aurais sereinement balayée d'un désir concédant. J'aurais épié chaque respiration, cette merveilleuse vie humide sous les draps parfumés de notre couple. Là, je ne peux que l'examiner d'un œil critique et me détacher, parce que la maladie a un langage particulier. Son sommeil la soulage. C'est une délivrance pour moi aussi. Je me suis réfugié en toi, ce matin, en te dévoilant ce geste spontané que j'appelle mon affliction. J'avais envie de me confier à une femme. La dernière fois que Moira m'a parlé, ce n'était que pour me lancer une litanie d'aveux qu'elle se hâtait de prononcer, de peur qu'ils retournent se cacher dans son crâne. Les regrets sont des forces vitales qui s'accrochent à nos os pour définir notre forme. C'est là que nous apprenons à nous tenir debout avec tout notre flegme devant la désolation. C'est pendant son discours impromptu que j'ai vu la femme dangereuse qu'elle a toujours été, parce qu'elle n'a jamais su comment s'aimer. La mort va la reconforter. Ce sera sa plus grande liberté ; ma belle sauvageonne retournera au pays de ses ancêtres pour une dernière fois.

Pauvre Pippa. Avec tous ces messages que je t'écris, je suis devenu ton fardeau. Je veux être aimé. C'est la raison de ma missive. La médecine fabrique des cadavres vivants. Ce sont les proches aidants qui meurent quotidiennement dans l'accompagnement de l'être que nous avons déjà aimé et qui maintenant, nous épuise, nous vide et

nous rend amers. Je maudis la nature qui oublie de venir la chercher. Je lui en veux. Moira, dans son vacuum, a atteint une intelligence que seuls les condamnés possèdent. Je me demande si elle a une idée de la conscience profonde dans laquelle elle nous a projetés. Ta mère qui a toujours voulu sauver le monde plutôt qu'elle-même... Quelle douce et belle ironie.

Pippa, je suis ton père. Je ne suis pas ton père. Je ne t'ai jamais dit que je t'aimais parce que je n'ai jamais cherché la douleur comme refuge. Tu vois, t'aimer m'aurait détruit. C'est simple et c'est d'une beauté complexe. J'ai choisi d'aimer ta mère parce que tu n'es pas de mon sang. Je n'ai jamais voulu avoir d'enfant. Toute action entraîne une réaction. Je sens l'effet de la gravité, cette force d'attraction qui m'aspire par les racines. La lumière a changé. Elle courbe vers le fond et je ne sais pas pourquoi. Je suis déprimé, ou c'est peut-être le ressentiment qui m'entoure avec sa colère envenimée. Je vis mon deuil. J'étouffe.

Le dernier mot dans notre dialogue de couple revient à Moira. C'est elle qui a gagné, pantelant dans la douleur du mal de vivre et la peur d'oublier sa fille. Moira, l'épouse conditionnelle et la muse de tout le monde. Cette fois, je ne la retiens pas. En attendant ton retour, il ne me reste qu'une évasion odieuse dans mon atelier.

Ton père.

8 février, midi

Bon matin, ma fille !!

J'ai vu l'heure bleue, ce matin. C'est le temps de la journée qui vient me chercher le plus et qui m'inspire. Les chevreuils étaient de la partie. Je les vois venir, parfois en groupe de sept, le long du verger. Ils viennent de la cédrière, près du chemin. Il y en a toujours un qui s'installe comme un roi, le regard fixé sur le fleuve. Les autres errent tout près de lui, en broutant le trèfle blanc sous la neige. Je demeure immobile, mais ils savent que je suis là. Quelques instants à peine et nous sommes à l'aise les uns avec les autres. Je continue à siroter mon café bien chaud, comme je l'aime, et je scrute l'horizon rouge avec le roi de la forêt. Avoir tant de chevreuils sur notre propriété me rassure. Il n'y a sûrement pas de prédateurs. Gabriel voit tout le contraire. Il dit que les chevreuils vont les attirer. Rien ne reste intact longtemps. Il a peut-être raison, car en réalité, c'est lui le prédateur.

Je me demande si les pommiers seront généreux encore cette année. J'espère que je serai en mesure d'en cueillir pour faire la fameuse gelée d'Esperanza et surtout, son beurre aux pommes. En regardant les pommiers si bien disciplinés, je les compare aux plus vieux, leurs ancêtres sur le bord de la pente. Ils sont tourmentés et tordus par des années d'intempéries et les grands vents du fleuve. Je les trouve beaux avec leur écorce triturée, la mousse qui pousse au gré de sa fantaisie. C'est l'arbre qui n'a jamais connu la discipline des cisailles qui m'interpelle. Il est comme moi. Il résiste sans le savoir. C'est ça la beauté, ce qui résiste ouvre une porte vers l'infini. La muse éternelle. On la voit partout dans la nature.

Te souviens-tu d'Antoine ? C'est l'homme à tout faire qui faisait l'élagage des pommiers et qui entretenait notre terrain quand Gabriel avait cessé de le faire. Tu aimais le suivre dans le verger pendant qu'il allait d'un pommier à l'autre et tu t'amusais à donner un nom à chaque arbre. Je l'épiais des fenêtres de l'atelier, entre les poses interminables. Gabriel, lui, m'observait. Antoine était le genre d'homme qui m'aurait plu. Il avait mon âge, il était beau, grand et pas compliqué. Quelle sensation étrange ! J'aurais aimé effleurer sa belle chevelure avec ma joue pour l'apprivoiser. Il aurait sûrement hésité, sachant que Gabriel était tout près. Mon angoisse se serait transformée

en jouissance. J'aurais voulu avoir la liberté de le découvrir. Ce plaisir appartient à quelqu'un d'autre. Si lointain et inaccessible. C'était le pouvoir d'Antoine. Sa présence qui m'échappait attisait mon désir pour lui. Il provoquait un sentiment puissant de convoitise. Je voulais le posséder parce que je trouvais sa bonté rafraîchissante. Nous étions tous les deux vulnérables en raison de notre beauté et de notre innocence. J'étais devenue voyeuse, amoureuse d'un homme que je ne pouvais pas avoir. J'étais consciente à tout moment que Gabriel le savait, et c'est ce que je désirais le plus. Lui faire mal ou du moins, le faire réfléchir à ce qu'il pourrait perdre. Mon regard clandestin perçait un secret que je cherchais à dévoiler avec une lenteur somptueuse. Antoine était devenu l'objet de mon désir. Mon fétiche.

Je me suis donc mise à jouer un jeu dangereux. Il était plus qu'un fantasme, il était devenu une obsession exigeante et troublante. J'aimais l'énergie fébrile qu'il me donnait. Je vivais pour chaque instant que mon corps répondrait à cette mascarade. Ce fut un rituel digne des dieux : moi, la déesse aguerrie, insouciant de la puissante pulsion que je ressentais pour lui, et l'Adonis innocent de sa beauté.

La séduction était subtile au début. Quand les poses avec Gabriel étaient terminées, j'enfilais mon kimono de soie et j'allais me positionner près des grandes fenêtres, côté verger, pour regarder Antoine travailler. Gabriel remarquait toujours mon départ hâtif, mais ne bronchait pas. Mon attirance pour Antoine était tout à fait naturelle. Je n'avais pas besoin de la défendre. Son charme retenait tous les instants, tous les battements d'ailes, toutes les brises venant du fleuve et des grands champs. Je voulais le tenir dans mes filets et l'admirer. Je voulais le dévorer. Les rôles étaient inversés. Ses yeux me brûlaient. Je l'environnais. J'entendais sa voix lorsqu'il venait dans la cuisine chercher un verre d'eau et jaser avec Esperanza. Je n'allais jamais le voir. Par pudeur et par crainte. Ce n'était pas moi. Je voulais vivre du nectar de l'illusion et me délecter en silence. Il n'y aurait pas eu d'obstacle à la possession de cet homme qui remplissait mes pensées. Penser à lui me donnait la permission de détester l'homme qui s'allongeait à mes côtés toutes ces nuits interminables et sans parfum.

L'interdit n'a jamais été transgressé. Je voulais le consacrer, le garder inaccessible. C'est une profonde vérité pour moi de te dévoiler ces sentiments qui sont demeurés enfouis en moi depuis des décennies. Une richesse belle pour l'œil et le cœur d'une femme privée d'amour.

Lorsqu'une beauté comme Antoine s'offre à l'œil, elle ne peut que s'imposer dans le regard du désir. Notre relation aurait été un lieu de privilèges. Malheureusement, ce ne sont que des désirs insatisfaits. Tout est éphémère. J'en suis l'exemple par excellence. Le temps recule trop rapidement. Quand les instants viendront interrompre les lettres que je t'écris parce que ma main ne se souviendra plus comment tenir la plume, j'aurai au moins exprimé mes pensées sur le désir et les regrets perdus.

As-tu déjà pensé comme moi, Pippa ? Laquelle des femmes es-tu ? Je ne peux t'imaginer comme femme, même si aujourd'hui tu as cinquante ans. Tu seras toujours ma petite fille qui a une place importante dans ma vie. Je déteste cette sensibilité suraigüe. On pourrait parler d'autres choses, mais tu ne me réponds pas. Quelle sorte de femme es-tu ? Aimes-tu les hommes comme moi ? Ressens-tu le va-et-vient de la femme en exil, là-bas, dans ta grande métropole ? Renonces-tu à tout comme je l'ai fait au cours des dernières années ? J'ai perdu tout intérêt pour ces conflits intérieurs, afin d'empêcher que toutes ces contradictions me heurtent.

Je n'oublierai jamais le charmant Antoine, celui qui m'a donné une identité de jeune femme désireuse de vivre des émotions fortes et légitimes. C'est avec un certain déchirement au cœur que je gratte ces phrases qui veulent s'exprimer sans que je puisse les empêcher. L'exilée que je suis connaît cette identité de femme envoûtante quand je pense à Antoine et à ce qui aurait pu arriver.

Tant que la beauté habille ta peau, que ton regard calme ton désir, tu seras en vie. Tu ne basculeras jamais vers l'oubli. L'amour, dans ce cas, faisait partie d'un rêve calculé, manipulé par moi pour voir Antoine. Rien ne pouvait nous réunir, sauf mon regard pour lui. Sans le savoir, il incarnait la tentation et la séduction avec mille et une possibilités. Comme Ève, dans le verger, j'aurais voulu le tenter dans sa chute avec Gabriel le serpent qui nous guettait. Les trois âmes figées dans une caricature de l'ordre de l'art. Si j'avais pu peindre ce tableau, je l'aurais brossé passionnément.

Il y avait un seuil fatal qu'il ne fallait pas franchir. Je ne l'ai jamais fait. Tout a été fait à l'insu d'Antoine, l'objet de mon désir, sous le regard de Gabriel et de l'ordre établi. Avoir fait le saut, il n'y aurait pas eu de retour possible. Je connais Gabriel. Il a ses limites avec lesquelles je me suis souvent divertie. Donc, le départ d'Antoine,

quand il a cessé d'être au service de Gabriel, fut la mort symbolique de l'homme que j'aurais voulu à mes côtés pour la vie. Un père pour toi. J'ai souvent pensé à lui. Il est bien assis au fond de ma pensée, et il y restera jusqu'aux dernières poussières de ma mémoire.

Tout ce que tu as vu de Gabriel et moi était un bonheur imparfait, mais c'était un bonheur à nos couleurs et à notre musique, mêlé à des élans d'amour parfois sincère. L'inconstance était notre plus grande alliée. Nos personnalités étaient absorbées l'une dans l'autre et c'est ainsi que nous serons dévoués, jusqu'à la mort. Je trouve Antoine partout, même dans mon ombre. Il fait partie de moi. Je ne connaîtrai jamais son dévouement. Je n'aurai été qu'une distraction qu'il abandonnera le moment venu.

Pourquoi cette vengeance ? Le désir de Gabriel pour toi, celui qui a fait qu'il m'a remplacée dans son imaginaire, n'a contribué qu'à faire ressortir ses idées de grandeur. Il était insensible dans son abandon pour moi. Au gré de ses caprices, je prenais des poses devant son regard vitré. C'est à ce moment que j'ai réalisé ma dépendance à lui. Ma dégradation n'était plus une allusion. Elle était complète.

Où est ma place dans toute cette chimère ? C'est une illusion, Pippa, mais l'union entre fille et mère retourne à nos origines. Tu es dans le coin le plus sacré de mon cœur. Tu es nécessaire à ma conscience, comme moi pour toi. Ne laisse jamais quelqu'un s'accrocher à toi comme si tu étais un objet. La séduction est quelque chose de beau et d'étrange. C'est le désir dont on doit se méfier.

Au fond, il y a quelque chose de très séduisant, dans un homme, lorsqu'on ne peut pas le posséder. L'imagination et le désir s'offrent comme les seules issues à notre tristesse. Après toutes ces années d'isolement, je viens de comprendre, chère Pippa, qu'il n'y a pas de grandes différences entre les hommes et les femmes quand vient le désir. Ce que Gabriel nous a fait, je l'ai fait à mon tour pour Antoine. C'est là que je dépose ma plume. J'en ai assez dit.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 11 mars 20...., 21h20

Objet : La gravitation du silence

Bonjour, Pippa,

Je me sens déshérité. Je ne devrais pas t'écrire à ce sujet. Je tremble en pensant à toi et ce que le passé me révèle. C'est la mesure parfaite. La maladie de ta mère, pour ne pas dire la mienne, me confronte à une échéance suffocante. Notre charmante maison à Saint-Irénée se meurt. Les couleurs disparaissent de nos jours et de nos nuits. Il y a longtemps que les murs de cette demeure ont abandonné la musique de ta mère.

C'est un deuil qui dépose son regard au fond du mien, et qui enlève la chaleur à toute forme de tendresse qui me reste. L'odeur pâle de la maison dénude nos heures. Hier, un cri s'est arraché de ma bouche lorsque j'ai échappé une tasse. J'en suis au désarroi. Je n'ai jamais vu cet état d'âme venir. C'est la part sombre de l'artiste-peintre, la face cachée de tout ce qui nous hante.

Donc, me voilà assis sur la terrasse, en train de t'écrire devant un fleuve qui s'assoupit. J'ai décanté un vin et il est bon en bouche. Je me console en grignotant un fromage délectable de chez nous. L'absence des simples plaisirs est tenace comme la marée qui revient tout le temps. Pippa, je suis pétrifié. J'écoute cette noirceur qui se déplie autour de moi. La nuit s'en vient. C'est l'abîme qui me terrorise, comme la maladie de Moira.

Je suis broyé par ce qui nous arrive. Tantôt, je suis allé voir ta mère qui dormait dans notre lit. J'écoutais sa respiration exagérée qui martelait mes sens. Nous sommes rendus à ce point. Tout me casse. Je n'ai que la mémoire de son corps chaud comme du miel d'été. Je

me rends compte que j'ai marché longtemps, longtemps à côté de ma femme, et que j'ai raté ma chance de connaître l'amour inconditionnel.

C'est un deuil insondable de perdre quelque chose qui prend sa valeur lorsque nous nous rendons compte que nous l'avons perdu. Allusive chimère. Les pères se sentent-ils tous coupables d'avoir négligé la mère de leurs enfants ? C'est la fin de notre année-lumière. Elle implose comme un spasme lunaire. Moira, l'impérissable, m'échappe avec ses mots, sa lumière clair-obscur, tous ses contrastes, ses tensions et son mythe. J'ai créé la muse mythique et elle a vraiment existé. Je lui ai donné l'éternité sur mes toiles, comme une distance parcourue que je ne peux pas reprendre.

L'assise rocheuse endosse sa carapace de neige. L'hiver charlevoisien m'engloutit pour une dernière fois. C'est le temps de partir. La froideur de la nuit se dépose sur moi. Les ombres me supportent. J'imagine les bruits sourds dans les sous-bois. Les cerfs attendent pour venir brouter sous la neige le trèfle que Moira a semé. Elle a toujours su habiller l'espace. Ta mère est partout. Elle a le pouvoir de rétrécir le fleuve et de faire disparaître les montagnes. Moi, je ne suis qu'un naufragé dans cette nature que ta mère a créée.

Pippa, la vie nous répond comme elle le semble juste. Comme ta mère, tu as bien compris que la valeur de la vie ne plane pas sur la surface de l'eau. Elle se retrouve plutôt dans les profondeurs. Hélas, mon arrogance m'a accroché à mon égo. Votre dignité artistique vous appartient. C'est une belle géométrie. Tu en es le résultat. Vous avez gagné, toi et ta mère. Je n'ai pas su lâcher prise. Pippa, désolé pour tous ces sentiments négatifs. Parfois, c'est tout ce que je vois devant moi. Merci pour ton écoute. Tu es l'écho de nous, de ce qui défie la maladie de ta mère. J'en suis reconnaissant.

Ton père.

Lundi mars

Philippa,

Je viens d'avoir un de ces épisodes, ce vide puissant entre la réalité et le cauchemar. Je ne suis même pas certaine si je l'ai vécu. Esperanza est venue me retrouver sur la terrasse. Elle dit qu'elle m'avait entendu pleurer. Je n'avais pas envie de lui raconter. C'était une hallucination. C'est la meilleure façon dont je peux te l'expliquer. Ce n'était pas un rêve parce que je ne dormais pas.

Je me souviens que je balayais la neige sur le seuil de la porte, et ensuite, je me suis arrêtée pour regarder les vraquiers passer sur le fleuve. Tout à coup, tout est devenu sombre et graduellement très noir. Le soleil était disparu et à sa place, une immense lune argentée devenue sanglante labourait son sillon sur le fleuve jusqu'à moi. D'un bruit que je n'ai jamais entendu, la lune a séparé le fleuve en deux et une vallée insondable est apparue pour révéler les épaves et les morts que le fleuve avait avalés au cours des siècles. Le limon scintillait d'une lumière familière qui m'appelait vers elle. Il y avait un mouvement à peine perceptible dans les entrailles de mon beau fleuve. Des étoiles filantes se rompaient comme des ficelles étirées en se déchirant de la lune monstrueuse. Traquée par le regard du fond des eaux, je me suis sentie convoquée sur la berge. Une épouvante surhumaine me transportait au bout de la terre ferme, les deux pieds ancrés dans le roc givré. C'est à ce moment que je les ai vus. Les naufragés avec leurs chevelures aux couleurs des foinés salés, l'écume de la mer rutilante, leurs corps encore vêtus de vêtements d'époque. Dans sa redingote couleur algue marine, un homme a fait signe aux autres spectres de le rejoindre. Une jeune femme vêtue d'une robe de varech a pris son bras. La brise du fleuve tournait autour d'eux comme un sortilège. Dans cette quiétude étrange, le reflux des eaux salines est venu chercher les amants naufragés pour les ramener dans les profondeurs du Saint-Laurent, où de longs doigts lumineux les guideraient loin de la surface houleuse, vers leur lit marin. J'imaginais les amants, enlacés pour l'éternité dans leur descente silencieuse, leurs regards rivés vers les dernières lueurs des comètes en spirale. Un coup de vent m'a giflée, puis j'ai vu les épaves abandonnées et les squelettes éparpillés qui incrustaient le lit du fleuve disparaître silencieusement

dans le limon. Toute cette vie submergée qui ne s'était pas rendue à bon port était venue me solliciter. C'est à ce moment que je me suis vue à Saint-Joseph-de-la-Rive, près de la chapelle blanche, pieds nus dans les foins salés. Je cherchais quelque chose, mon chemin, je ne sais plus, mais ma respiration saccadée dominait tout. Je me guidais par elle, le seul indice qui prouvait que j'étais encore en vie. Une panique m'a saisie par les chevilles. Je croyais que la main d'un naufragé me retenait une dernière fois pour m'emmener. C'est à ce moment que j'ai entendu la voix d'Esperanza. Elle m'a consolée. Je n'ai pas osé lui raconter mon expérience. Qu'est-ce qui m'arrive, Pippa ? L'Alzheimer n'est pas une folie. Cette hallucination me secoue encore. Maintenant, mon beau fleuve me fait peur. J'ai peur des naufragés et du pouvoir qu'ils ont sur moi. J'ai peur de me jeter dans le fleuve, car pour une fraction de seconde, j'avais l'impression que ses eaux froides et sombres m'auraient délivrée.

Je t'aime, Pippa.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 17 mai 20..., 23h48

Objet : La clôture

Bonjour Pippa de mon cœur,

Quelle belle matinée ! Le *Migneron* trône sur la table de la cuisine comme le roi des fromages charlevoisiens qu'il est. Je fais comme toi, je gratte les miettes de la baguette qui cherchent à se réfugier sur la nappe de lin, celle que ta mère a faite au cercle des fermières. Esperanza a mis un jazz manouche et Moira s'est mise à danser comme une grande séductrice. Sa beauté et ses gestes créateurs impromptus ont toujours élargi ma pensée. Moira m'a souvent confronté avec son monde spirituel. Je suis heureux pour elle, car elle le vit constamment. C'est sa façon d'être rationnelle. Son art, la musique, pose des questions auxquelles je ne peux même pas commencer à répondre. Je n'ai pas l'intuition, ce reflet divin qui est réel dans elle. J'ai toujours pensé que l'art, qu'importe le médium, pose des questions et que le processus est la réponse plus que le résultat. Sans mon art, je me serais égaré. Quelle ironie pour Moira.

Tu aurais trouvé ta mère belle. La danse devient pour elle une extase mystique, comme les derviches tourneurs avec leur *samâ*. Elle a son rituel. Elle commence lentement en balançant ses hanches et en murmurant un cantique obscur. Son incantation vient nous chercher. Esperanza s'installe sur le canapé et la regarde avec affection. Je m'installe aussi et je l'aime. Avec ses bras déployés, son cantique devient un mantra qui la pousse vers le ciel comme si elle allait recevoir une grâce de l'univers. Son jeu est fascinant. Une paume tournée vers le ciel pour accueillir le divin, l'autre vers la terre, comme si elle fusionnait le ciel et la terre. Pour ces minutes trépidantes, je crois vrai-

ment que tout est possible, par la beauté d'une femme en extase. Elle est la parfaite cohérence entre la somme de ses talents et l'engagement profond qu'elle a toujours eu envers la vie, celui de ne rien faire à moitié. L'ironie est précise et ne cesse de m'émerveiller.

Ta mère était sa propre muse. Elle avait une volonté de dépasser les styles, les sonorités et les formes. Sa force d'évocation a toujours existé ; je l'ai revue lorsqu'elle s'est exécutée sur la jetée des capelans devant les touristes. Elle jouait un violoncelle qui n'existait que dans son imagination. Je n'ai jamais eu ce talent d'aller jusqu'à la moelle de mon art, cette grâce et cette facilité naturelles du talent brut d'une véritable artiste. Je n'avais qu'une discipline rigide, enseignée et calculée pour me rassurer dans mon exécution. Ce beau désordre, ce cahot moelleux qu'est devenue ta mère m'approche d'elle dans toute sa belle et puissante vulnérabilité.

Tu es comme elle. J'envie votre vision des choses. Vous voyez du beau partout et vous l'absorbez par osmose. Nous n'avons pas le même karma. Une palette de couleurs confronte une palette sonore et pourtant, la lumière voyage plus vite que le son. C'est l'art de Moira qui a fait courber le mien. Finalement, je lui concède.

Dans son extase finale, elle est devenue l'ombre et la lumière. Son beau corps a perdu sa tête jadis remplie de rêves sonores. Son violoncelle ne résonne plus dans notre maison pour nous redonner l'espoir. Les heures où nos murs vibraient, des cantates faisaient partie de notre vie. La musique, ta mère et moi faisions un ménage à trois. Maintenant, les heures sont devenues des instants. Pippa, le temps est si fragile. La force muette de ta mère me trouble profondément. Les notes s'échappent. Les couleurs s'échappent. Je suis confronté à un bilan cruel. Je prendrais n'importe quel mot d'elle, même les faux, pour me rassurer. J'ai le cœur bien mouillé avec cette peur qui me taraude.

Hier, Moira marchait sur notre chemin, le long de la clôture en perches. Elle ne pouvait plus la traverser malgré l'entrée qui l'attendait à quelques mètres d'elle. Tout à coup, elle s'est mise à pleurer d'un chagrin si profond, que son sanglot a déchiré ma contenance. Je lui ai indiqué de faire le tour de la clôture pour la diriger vers l'entrée, mais elle ne comprenait pas mon geste. Bouleversé devant notre impuissance déchirante, je me suis avancé devant elle et la clôture qui nous séparait. Je lui ai tendu la main pour la rassurer et du bout des doigts, elle l'a rejointe. Elle me reconnaissait. Pour quelques instants,

elle savait qui j'étais. La chaleur qu'elle m'a transmise, par le simple geste de balayer le bout de mes doigts avec les siens, m'a procuré un sentiment de quiétude indéfinissable. Le bonheur total. Moira me reconnaissait. Elle pleurait parce qu'elle ne pouvait plus traverser la clôture. Elle avait perdu son chemin pour se rendre à moi. Ses larmes étaient rassurantes. Des preuves de son amour pour moi. Pour ces instants, nous avons vraiment existé. Je n'osais laisser aller ses doigts, de peur de rompre ce lien si précieux ; mais le temps nous enlève tout. Son regard effarouché est revenu et elle s'est mise à courir le long du fossé enneigé. Je l'ai rattrapée et ramenée à la maison. Elle avait gratté sur son avant-bras des hiéroglyphes, une chaîne de symboles pour illustrer ses idées décousues.

En entrant dans la maison, Esperanza est venue à notre rencontre. Moira s'est échouée sur le divan, le regard vide et catatonique. Un cerveau effiloché est mieux qu'un cœur en lambeaux. J'ai lavé ses bras pour effacer ces traces de vie que je ne comprenais pas. Je participais à sa souffrance, qui comme ses yeux, était devenue combustible et vitreuse. Comme sa maladie, sa vie testait mes limites. La journée était devenue lourde. Elle m'écrasait pendant que Moira brillait dans le vide avec toutes ses fissures désespérées. Des mots et des regards ont amené d'autres paroles venant d'une bouche pâteuse pendant les crises de folie. C'est ça la violence du temps. Ta mère s'est mise à pleurer. Ses cris d'enfant et ses éclats brusques me faisaient peur. Je la regardais et je voyais tous ces rêves piétinés. Elle patageait d'un oubli à l'autre. Je suis le survivant, mais de quoi ? La musique personnelle de Moira me manque ; je m'ennuie du son grave des cordes qui vibrerait pour percer l'espace entre elle et moi.

Pour la calmer, Esperanza a mis un vieux fox-trot et ta mère s'est animée. Elle s'est levée et est venue me prendre par le bras, comme elle faisait avant. On s'est mis à danser notre dernier *slow* dans la cuisine. Et même si elle me regardait dans les yeux, ce n'est pas moi qu'elle voyait. Elle ne me reconnaissait pas et ne savait pas mon nom. Elle fondait dans mes bras comme uneoureuse qui joue à la séduction lente. Sa respiration m'invitait à l'embrasser, mais je n'osais pas. Elle a frotté doucement son front sur mon menton et a niché sa tête dans mon cou. Sa respiration rendait humide ma peau aride et avide du parfum d'une femme. Avec les doigts de sa main droite, elle jouait dans la mienne pour me taquiner. Elle passait son index à l'in-

térieur de ma paume en suivant la ligne de vie gravée dans ma peau. Elle collait ses seins encore généreux sur moi, comme si elle voulait m'indiquer qu'elle me recevrait. Elle était toute à moi, mais elle ne me reconnaissait pas. Que vaut le temps vécu avec elle ? Alors qu'elle se lovait dans le creuset de mon corps, je l'aurais prise doucement avec des gestes mesurés pour l'aimer de toutes mes forces ; mais elle ne savait pas qui j'étais. À qui pensait-elle ? Un frisson m'a transpercé la poitrine et je me suis mis à pleurer calmement, de peur de rompre le moment par des émotions qu'elle n'aurait pas comprises. J'ai doucement mis sa tête sur ma poitrine pour qu'elle ne voie pas ma figure et j'ai pleuré silencieusement pour me soulager. Je l'aime, je l'aime tant. Je l'ai toujours aimée, même si elle ne me croyait pas, car elle préférerait le doute et les émotions fortes qui ont endolori son mal imaginaire.

Gabriel.

Juin 9

Petit loup,

Ce matin, je ne vais pas bien. Je revois les tableaux de ma vie. Comme une vieille rengaine, la même question revient me hanter depuis mes premiers jours de vie commune avec Gabriel. Attendre ou abandonner ? Je savais au fond de mon âme que Gabriel ne changerait jamais. Il était trop ancré dans ses limites. Donc, j'ai laissé tomber ce dont j'ai toujours rêvé : recevoir l'amour inconditionnel d'un homme qui me comprend. Un artiste au fond de l'âme et du cœur. C'est tout ce que je pouvais faire. Pourtant, j'ai déjà connu un tel homme.

En t'écrivant, j'évoque les souvenirs d'un homme, un musicien de réputation internationale qui donnait les cours de maître au Domaine Forget pour l'Académie internationale de musique. Je me rappelle de Paul, et de l'été interdit que j'ai vécu avec lui. J'évoque toute cette beauté qui m'entourait au Domaine Forget. Je revois les filets de lumière qui entraient par les fenêtres de l'écurie du domaine où avaient lieu les cours de musique. Je pense à lui, et au temps que je lui ai donné.

Attendre pour Paul. C'était le début de notre relation clandestine. Cesser de l'attendre aurait voulu dire que tout était fini entre lui et moi. C'était une question de vouloir vivre des émotions à fleur de peau. La dernière semaine du cours des maîtres, je l'attendais, comme j'avais l'habitude de le faire. J'étais devenue son ombre. La compréhension qu'il avait de moi était remplie de compassion. Je surmontais ma détresse. Je la trouvais presque douce, baignée dans la lumière de ce musicien défendu.

Je me souviens d'un après-midi dans l'écurie. Les derniers étudiants se dirigeaient dans la salle arrière pour ranger leurs instruments. Paul est retourné dans son bureau pour lire ses courriels. Je lisais tous les signes sur son visage pour décrypter son message. Me trompait-il avec sa femme, l'autre musicienne dans sa vie ?

Je n'avais pas réalisé jusqu'à quel point j'étais désespérée. D'un geste impulsif, j'ai caressé furtivement le creux de son dos. Sa chemise moite résistait sous la paume de ma main. Je regrettais presque ce geste irréfléchi quand il s'est tourné vers moi. D'une voix

tendre, il m'a simplement dit non, qu'il ne pouvait pas tromper sa femme, qu'il l'aimait et la respectait, qu'il ne voulait pas la perdre. D'un pas tranché, je me suis rapidement reculée en frappant mon dos près de la porte entrouverte. La douleur physique ne surpassait pas celle que je ressentais dans mon cœur. Tu ne peux pas savoir comment j'enviais cette femme.

Paul m'a donné la main comme si on venait de conclure une affaire et m'a accompagnée à la porte de l'écurie. De l'ombre rafraîchissante du vieil édifice, j'ai franchi le seuil dans la lumière accusatrice. Je sentais sa lourdeur sur ma nuque. Je me suis dirigée vers le jardin des sculptures pour aller me cacher. Les larmes impatientes qui attendaient embrouillaient ma vue. Sans m'en rendre compte, je me suis retournée vers l'écurie et j'ai vu que Paul avait fermé la porte. La gorge me serrait d'émoi et mes joues étaient en feu. Il avait vraiment fermé la porte sur moi. Notre interlude était terminé.

Pippa, je me suis réfugiée dans un des petits studios de pratique et j'ai pleuré longtemps. Le sommeil est venu me délivrer de ce chagrin. Quand je me suis réveillée, l'heure bleue commençait à peine sur le fleuve. La route à pied sur la voie ferrée était longue et difficile. Je ne voyais que Paul devant moi.

Après avoir hissé mon étui sur mon dos, j'ai commencé ma descente vers la jetée des capelans. Quand je suis arrivée à la guérite du domaine, Gabriel m'attendait dans la Volvo. Il avait l'air exténué et sa chemise était trempée. Nos regards se sont noués. À ce moment précis, c'est tout ce qui nous retenait. Il était venu me chercher avant la noirceur. Il s'inquiétait de moi. Je ne ressentais rien pour lui. Même pas un sourire pour le remercier.

Le cœur dilué, je me suis assise à ma place habituelle dans la voiture pour reprendre le chemin de la maison. Avec une grande délicatesse, Gabriel a pris ma main comme pour m'ancrer. Je ne sais pas ce qu'il ressentait. J'étais perdue dans mon propre brouillard d'émotions. Arrivés à la maison, sans dire un mot, il a pris mon étui et nous sommes entrés. Esperanza avait fait une paella. Le vin était décanté. Elle nous avait dressé une belle table. Je m'y suis dirigée posément. Gabriel est demeuré figé sur le seuil de la porte. Sans dire un mot, il a marché vers notre chambre à coucher et a fermé la porte. Son chagrin était palpable et j'en étais responsable. Instinctivement, je l'ai pris en pitié. Il fallait que je répare ce qui venait ou ne venait pas d'arriver.

La porte de notre chambre n'était pas verrouillée. Il aurait dû le faire, c'aurait été plus simple. Il avait allumé la lampe de chevet et repoussé l'abat-jour, comme jadis, quand on faisait l'amour. Je pouvais voir sa silhouette, le poil blond sur sa poitrine saisie dans la lueur de la lumière. Je me suis allongée à ses côtés en approchant ma tête de son épaule et en déposant ma main sur son abdomen, puis j'ai retenu mon souffle. Sans ouvrir les yeux, il a repoussé ma main et m'a tourné le dos. Ni l'un ni l'autre n'a fermé l'œil. J'aurais voulu lui en parler. Savoir ce qu'il avait vu. Ce qu'il avait deviné. Depuis quand ? Il était immuable dans la noirceur.

La nuit était insupportable. Voyant qu'il ne voulait pas parler, et au fond, qu'est-ce qu'on aurait pu se dire, je suis retournée à la cuisine. Le vin m'attendait dans le frigo. Je l'ai saisi par le goulot et me suis rendue sur la terrasse où j'ai calé la bouteille. Le sommeil est venu me délivrer de mes remords encore une fois. Meurtrie, je ne pensais qu'à Paul et à ce que nous aurions pu avoir. Ce n'était pas le cas pour mon couple, je savais que Gabriel serait encore là, dès la première lueur du jour, et que la vie continuerait.

Le lendemain matin, c'est l'arôme du café qui m'a conviée à la cuisine. Esperanza s'y affairait même s'il n'y avait rien à faire. Elle préférait me tourner le dos. Gabriel s'est levé de la table quand il m'a vu entrer. D'un geste calculé et lent, il a plié le journal Le Soleil sous son bras et a tiré sa révérence pour se rendre à l'atelier. Je suis montée à ta chambre pour te retrouver, mais tu avais déjà pris la clé des champs. J'avais besoin d'être rassurée, de savoir que quelqu'un m'aimait encore.

Tu vois, Pippa, ta mère n'est pas parfaite. J'ai violé l'intimité de mon couple en créant une liaison avec un étranger. La trahison n'est pas toujours limitée à la peau qu'on déguste. C'est de faire ce que tu ne ferais jamais devant ton conjoint. Je le regrette.

Lorsque nous passons devant le Domaine Forget, je m'attarde à scruter l'endroit avec un regard langoureux juste assez longtemps pour que Gabriel le remarque. Je veux qu'il sache que j'ai connu le bonheur en haut de la côte. Il ne saura jamais que je n'ai pas consommé

cette relation. Il pensera ce qu'il voudra. Je ne suis pas responsable de ses émotions ou de la façon qu'il perçoit les situations. Toutefois, je n'oublierai jamais mon été avec Paul et sa main de maître.

Ta mère, la méchante pécheresse.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 10 juin 20....., 9h34

Objet : Ta mère : la muse imposteur

Chère Philippa,

Je vois que ta mère t'écrit dans ses moments de lucidité. Un jour, tu auras la chance de la lire. C'est cela, l'art de vivre. Vivre de l'art. Ha ! Ta mère maîtrisait le premier. Moi, je perfectionnais le deuxième. Voilà ! La vérité me pend au bout des lèvres. Ta mère n'était pas une artiste comme moi. Elle était sans talent, plutôt des sautes d'humeur accablant un violoncelle volé à une école secondaire. Un instrument vil sans valeur qui avait passé par des mains désintéressées. Elle disait, lorsque je la soumettais à mon inquisition sur la rigidité de l'art, qu'il fallait être libre pour être créatif. Sans me le souffler, ses yeux s'éteignaient pendant mon homélie. Elle était captive pendant que je la rongerais avec mes mots. Je n'ai jamais réussi à la dompter.

Ta mère croyait que l'art était un état d'espoir, une mémoire mêlée au désir. Une incroyable légèreté d'être. Je l'épiais parfois quand je la relâchais du studio et qu'elle allait chercher son violoncelle pour s'installer sur la terrasse face au fleuve. Je la voyais assise sur sa pierre comme la sirène d'Anderson, ensorcelant les bélugas et les otaries, les cerfs de Virginie, les amélanchiers et les sapins baumiers. Les oiseaux l'observaient dans un mutisme pieux. Le soleil se tissait dans ses longues mèches couleur de jais. Elle respirait profondément, comme pour se purger de la senteur de la peinture qui l'accablait dans mon atelier. Telle une sorcière prête à conjurer la flore et la faune, elle levait vivement l'archet vers le violoncelle installé entre ses jambes nues. Ensuite, elle appuyait son instrument sensuellement contre elle pour jouer la Suite No 1 en Sol majeur de Bach. C'était son cri de chimère

qui l'arrachait de la réalité et conjurait la nature. Le soleil coulait sur sa peau pendant qu'elle faisait l'amour à Bach en lui donnant l'attention qu'elle aurait dû me donner. C'était la plus belle lumière qui, dans un sens, collaborait avec elle. L'existence de Moira dans ses moments d'extase justifiait la loi des contrastes entre elle et moi. Je n'ai jamais cherché à détruire cette belle imposture. La voir s'exécuter ainsi était un privilège très intime que je garde précieusement malgré mon ressentiment.

Autant tu partages des traits similaires avec ta mère, autant vous êtes différentes. Ta mère était incapable de savoir ce qui la détruisait. Plusieurs acheteurs ont cédé leurs murs à mes œuvres pour voir Moira jouer Bach en tenue d'Ève. Parfois, quand elle jouait durant des minutes éternelles, elle exprimait des émotions que je n'osais témoigner. Je lui en voulais quand elle jouait. Hélas, mon orgueil me trahit encore une fois. Tu me connais trop bien.

Entre chaque coup preste de son archet, Moira me broyait avec le silence de son regard. Elle me voyait faire rapidement un croquis d'elle pendant qu'elle me trompait avec son art. Mon bonheur n'était pas essentiel au sien. Sa joie était sensible à tout sauf à moi. Tu es comme elle. Une histoire de femmes, je crois, ce désert que vous mettez à volonté entre vous et les hommes. Les secrets que tu gardais avec ta mère empilaient mon déni. Je l'accusais de passer par toi pour juger ma conscience. Cette créature, ta génitrice, ne pouvait pas résonner. Elle virevoltait ainsi comme une étincelle affolée tout en croyant qu'elle avait une conscience profonde. Elle était une gitane de luxe que j'écrasais continuellement pour la garder à sa place et ne pas perdre la mienne.

L'artiste en moi en a fait une femme tragique au sens de la mythologie grecque. Ma trajectoire devait être plus bavarde que son talent brut. Pendant que je l'emprisonnais durant des heures dans l'atelier pour lui faire prendre des pauses aussi variées qu'épuisantes, je taisais sa beauté et sa musique. Ça me procurait une satisfaction. Elle était soumise, sous mon regard, et prisonnière de mon temps. Pourtant, elle ne disait jamais non. Son regard passé au tamis parlait plus fort qu'elle. J'aurais voulu qu'elle crie. Je la voyais s'isoler de moi par la pensée quand elle s'enveloppait dans un état de grâce pour maîtriser sa tristesse. Elle filait doucement un bonheur avec toi, aussi maigre qu'il soit. C'était l'effet de la gravité sur la lumière. Elle luttait pour

exister, pour trouver cet équilibre lumineux et moi, j'attaquais pour la faire courber, la forcer de s'enfoncer à mon niveau. Son bonheur idiot, c'était toi et sa musique. J'avais plus besoin de sa présence qu'elle avait envie de la mienne. Je rageais de croire qu'elle avait pitié de moi. Quand tu es partie, ce fut le grand ennui. Depuis ce jour, nous vivons dans un vacuum que je tolère à peine.

Pippa, pardonne-moi pour toutes les fois que je t'ai fait pleurer. Toute la peine que je voyais dans tes yeux, cette incompréhension qui allait jusqu'au fond de toi. C'est passé, maintenant. Tournons la page. Mon amour insaisissable. Mon amour impénétrable. Mon amour interdit. Je ne suis pas ton père. Te l'ai-je dit assez ?

Gabriel, ton beau monstre.

Saint-Irénée, mardi

Kwe Kwe,

Aujourd'hui, j'ai relu la lettre au sujet de Paul. Le cœur me servirait et pourtant, je n'ai rien fait de mal. T'arrive-t-il parfois de vouloir connaître tes limites? Je n'ai vu Paul que durant un mois. Si nous avions eu tout l'été, je me demande sincèrement comment j'aurais pu lui résister aussi longtemps. Qu'aurais-tu fait à ma place?

Toi, mon aventurière qui ne recule jamais devant les défis. C'est dans ces moments de réflexion que j'aimerais t'avoir devant moi, en tête-à-tête, pour jaser. Je ne me fie plus à mon raisonnement ni à mes émotions. Je ne sais plus ce qui m'appartient. Je pense à tort et à travers. Je fabule, me fabrique des scénarios. Je m'explique ma vie le mieux que je peux. Malgré tout cela, depuis hier soir, je ne peux m'empêcher de penser à Paul.

En revanche, je songeais à la possibilité que Gabriel m'ait trompée. À Baie-Saint-Paul, il y avait une artiste qui faisait partie de sa pléiade, avec laquelle il partageait de longues discussions sur l'esthétique et l'idéal du beau. Souvent, je remarquais qu'il la cherchait du regard quand nous allions dans des soirées culturelles. Il la recherchait toujours, et sans rien me dire, allait la retrouver. Au début, j'attendais patiemment qu'il revienne, mais lorsqu'elle le voyait, elle l'entraînait vers leurs autres comparses. Un club sélect dont j'étais exclue. Je m'ennuyais à mourir. Je ne me souviens plus ce qui est arrivé à cette femme.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 21 juin 20..., 10h49

Objet : L'odeur de l'inévitable

Chère Pippa,

Aujourd'hui, je suis dans un de ces états d'âme. Pour consoler ma rage et pour me trouver, je me suis acharné longtemps devant les œuvres des grands maîtres de mon art, de peur de sombrer dans l'art inutile. D'un geste délibéré, je ne voulais plus compter les heures. Je m'accrochais au temps qui nous restait jusqu'à la prochaine tempête, au prochain soupir du cœur quand les griffes du passé viennent nous couper. Quel leurre majestueux ! Ce n'est pas le passé qui nous a tués, c'est le désir divin de boucler la boucle. Ce qu'une femme recherche pour savoir si elle existe dans les yeux des hommes.

À Saint-Irénée, ta mère avait accès à l'air pur de la haute culture, un univers rare et recherché. Je lui en voulais tellement, elle et sa liberté ; moi, prisonnier d'une obligation entrepreneuriale de mon art. Elle rencontrait l'élite culturelle et artistique dans les galeries, mais le vrai monde, pour elle, était au Domaine Forget. C'était sa réalité profonde et légitime.

Longtemps, j'ai voulu la dénoncer, dire qu'elle était autodidacte, qu'elle ne méritait pas de vivre parmi eux ! Cette femme qui marchait le long de la voie ferrée pour se rendre à l'écurie du Domaine Forget et écouter, pendant les classes de maîtres, la relève se produire avec une exactitude musicale, n'aurait jamais su maîtriser cet art. Elle écoutait un langage technique qu'elle ne parlerait jamais, et qu'elle comprendrait encore moins. L'inévitable est arrivé. Le poison du désir est comme ça. On sait qu'il existe, mais on n'en connaît pas son effet jusqu'au moment où il brûle dans nos veines.

Moira passait ses après-midis de juillet à observer les classes de maîtres comme si elle faisait partie de l'Académie internationale du

Domaine Forget. Elle aimait entendre le dialogue entre le maître et ses apprentis, entre les instruments indifférents à sa présence, sauf pour le maître. Tous les jours, celui-ci voyait cette beauté entrer avec son violoncelle encore dans son étui, se blottir près de l'entrée qui mène à la grande pièce de répétition, parfois appuyée sur la porte béante de l'écurie, baignée dans un soleil bleu maritime. Intrigué par son assiduité infatigable, le maître lui a demandé de jouer, ce qu'elle a vivement refusé en balbutiant des mots incompréhensibles. La timidité a toujours été un de ses plus beaux atouts. Je m'imagine le tiraillement bouillant dans son corps pendant qu'elle attendait le départ des étudiants. Aux derniers échos des instruments rangés, des bruits humains, l'odeur de l'été s'installait entre l'homme et la femme. J'imagine Moira ouvrir son étui pour sortir son instrument volé, et s'installer au milieu de la grande salle. Je la vois entourée de fils de soie venant d'un soleil curieux, pour la protéger jalousement de l'homme qui venait la découvrir. Elle jouait ce qu'elle connaissait. Toujours la même chose. Du Bach réchauffé. C'était suffisant pour elle et lui. Il ne lui en demandait pas plus. Ils parlaient le même langage, celui où le silence est aussi important que le son. Ils se découvraient avec une grâce qu'elle n'avait jamais connue avec moi, le peintre qu'elle avait abandonné dans son atelier. Le musicien fermait les portes complices de l'écurie et ils s'allongeaient sur le châle mauve de la sirène pour s'aimer. Elle m'a trompé avec la musique et avec les hommes. Elle s'est cachée pour me haïr, pour me dire que nous n'étions pas assez amoureux, pas assez complices.

Moira revenait plus tard en après-midi, son pas plus léger, la tête pleine de musique et de la senteur d'un musicien. Que faut-il faire pour être aimé ? Le malheur n'est pas un état pur, le bonheur non plus. Elle m'a déchiré avec son infidélité. Je voulais nommer cette injure. Chaque toile était une manière de reprendre en main notre vie de couple. Je devenais exigeant envers elle. Je cherchais une métamorphose causée par le péché de ma femme. C'était la fin d'une belle équation dont la simplicité m'avait toujours échappé.

Elle a connu plusieurs hommes. C'est devenu une partie de sa légende. Ces hommes qui la détachaient du canevas pour me la voler en plein jour. Un artiste se demande parfois ce que sera la fin de son œuvre. C'est ainsi que la mienne a commencé à disparaître. Mes yeux se sont éteints. Les couleurs ont disparu langoureusement, comme un

amant qui ne veut pas quitter un lit chaud. Le réel est devenu insupportable. J'ai voulu l'épargner pour l'empêcher de partir. Tout devenait insupportable. Les absences de ta mère, pendant les après-midis de juillet et d'août, alors qu'elle allait écouter la musique des autres pour me mettre de côté, m'aveuglaient de rage.

Notre vie est devenue un ensemble de chassés-croisés très calculés. Un vampire venait de s'installer entre nous. Pendant ces deuils, je couvrais mon chevalet comme on porte un voile funèbre. Ironie troublante, malgré mon silence dans les galeries, le succès arrivait à notre porte. On parlait d'elle et de moi comme si c'était une belle malédiction. Personne ne connaissait la gravité de ma douleur et de son injure.

Gabriel.

Saint-Irénée, le 11

Bonjour Pippa,

Je ne vais plus sur la voie ferrée pour marcher. J'aimais effectuer mon trajet en direction de Saint-Irénée-les-bains pour me rendre à la jetée des capelans. Cinq kilomètres. Je te l'ai déjà raconté, je crois !

C'était ma récompense après l'immobilité de la muse. Les poses qui duraient des heures. Gabriel aurait pu faire un croquis rapide. Il me gardait captive pour son art, pour m'empêcher de plonger dans le mien. Il n'a jamais aimé le violoncelle. Il trouvait que c'était un instrument grossier, avec sa lourdeur et son vibrato. Que cet instrument se prenait trop au sérieux pour la contribution qu'il pouvait apporter à une œuvre. Pourtant, le violoncelle est l'instrument qui ressemble le plus à la voix humaine. C'est pour cette raison qu'il n'aimait pas mes coups d'archet. Il n'aimait pas entendre la voix des autres.

Pour m'évader de lui, j'ai marché souvent sur cette voie ferrée, qui pour moi, était un peu un chemin sacré. C'était une forme de méditation, comme on récitait un mantra ou égrainait un rosaire. Je me plaisais à compter chaque fois que je posais un pied sur une des traverses, sans savoir quand passerait le prochain train. Je l'imaginais m'approcher en silence et me frapper à la dernière minute pour avoir violé son espace privilégié.

Mes pas cadencés par la discipline des traverses me fascinaient. C'était la seule règle que je m'allouais. En premier, les muscles de mon cou devenaient douloureux. Je ne faisais que regarder les traverses sans voir le paysage. Éventuellement, je me suis habituée au rythme et j'ai pu prendre le risque, le beau risque, de ne pas regarder mes pieds deviner instinctivement la distance entre les traverses. Allègre, je commençais à regarder le fleuve d'un côté, et les rochers de l'autre. Maîtriser cette mesure qui n'était pas la mienne me faisait me sentir puissante et invincible. J'écoutais mon cœur battre à la même cadence que mes pieds guidés par les deux rubans de fer. Tout était synchronisé, comme la partition d'une symphonie en solo.

Cette fugue presque journalière me soulageait. Mon violoncelle sur le dos, ma blouse trempée sous l'étui, j'ajustais les courroies pour distribuer le poids de mon instrument. L'art devient lourd quand il

faut se sauver pour le vivre. Au bout d'une bonne heure, j'arrivais à la jetée des capelans avec sa grosse bouée rouge. J'aime cet endroit. C'est comme un bras qui va dans la mer et qui dit : « Viens à moi, à toute cette mouvance bleue, la vie sous les flots, les galets qui restent quand la marée s'enfuit comme moi pour se retrouver. »

Je m'installais presque triomphalement au dernier banc de la jetée, dos aux touristes. J'ouvrais mon étui et j'accordais mon instrument tout en me plongeant dans mon rituel harmonique. Au début de mes récitals improvisés, j'esquissais un Bach timide pour reprendre ses suites avec le vent dans mes voiles. Je fermais les yeux et je m'écoutais. C'étaient les seules fois que je me recevais vraiment. Quand je jouais. Quand je pratiquais mon art. Je me concentrais sur le jeu de mon archet et parfois, mon geste me trahissait par un son trop grave qui venait me chercher. Je jouais sans relâche, pendant que le soleil plombait sur mes épaules et ma musique. Le chant de la sirène égarée. Les yeux fermés, je sentais les étrangers s'arrêter près de moi pour m'offrir un répit dans leur ombre, prendre la photo de mon âme et jeter quelques écus dans mon étui. Je peux ainsi dire que je vivais de mon art. Une fois satisfaite et soulagée, j'ouvrais les yeux et arrêtais de jouer. Voir mon cachet éparpillé au fond de mon étui me faisait sourire. Je prenais cette rémunération et je traversais chez Ginette pour acheter une guédille. Ensuite, j'allais au dépanneur chez Léon et Lily pour me procurer des biscuits superbes. Je ne désirais les partager qu'avec toi et Esperanza, ne voulant pas que Gabriel vive de mon œuvre. Petite revanche québécoise.

Petit loup, je t'aime. Vis de ton art. C'est le plus beau cadeau que tu puisses te faire. Ne fais pas de compromis qui pourrait ternir ton talent naturel. Vis avec le beau, car il est en toi.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 13 juillet 20..., 21h39

Objet : Les mensonges doux

Bonsoir, Pippa,

Tout est calme, ce soir, dans la maison. Esperanza regarde ses émissions dans son petit vivoir. Quand elle n'a pas ta mère, elle a les téléromans de Radio-Canada. Moira dort seule dans notre lit. Que de souvenirs d'un amour ingrat ! Elle était tellement belle. Je ne m'arrêterai jamais de le dire. Ce sont des mots qui me rassurent, qui me consolent. Je l'aimerai toujours.

Je me souviens d'un été particulièrement chaud et humide. Moira aimait porter ses robes de gitanes en nouant en rosette le bas de sa jupe ample. Je pouvais voir ses longues jambes soupirer sous la chaleur. Elle tardait dans le potager pour cultiver de fines herbes, des fleurs sauvages qu'elle avait apprivoisées et des végétaux qui deviendraient des plats nourrissants, autant pour leurs saveurs que pour leurs couleurs. Des mèches de cheveux chutaient librement autour de son beau visage lorsqu'elle se penchait pour arracher les feuilles mortes ici et là. Je n'y connaissais rien et donc, je ne la dérangeais pas. De temps à autre, j'arrêtais de peindre pour l'écouter chanter avec sa riche voix alto. Lorsqu'elle ne connaissait pas les paroles, elle les inventait tout simplement. Elle avait une facilité d'expression que j'enviais. Il est rare qu'un homme se confie ou se dévoile. Ta mère racontait sa vie dans des airs improvisés qu'elle ne rechanterait plus, mais qui avaient le pouvoir de jeter un sort sur moi sans qu'elle le sache. Elle n'était pas bavarde, mais elle se racontait à l'aide de ballades joyeuses et quelques fois, nostalgiques. Ses mots étaient honnêtes, sa voix assurée

et bien placée. Lorsqu'elle s'apercevait que je l'écoutais, elle se taisait par pudeur. « Chaque histoire a son temps », disait-elle.

Elle suivait un chemin initiatique dans un flux saccadé. Je résistais à m'y joindre, car je choisisais le moment présent. Je ne voulais pas vivre son rêve. Il n'était pas le mien. Tout est dans le désir. Je suis un homme ordinaire qui a pour épouse une femme extraordinaire. Je n'étais pas assez pour elle. J'ai toujours eu l'impression qu'en se levant dès l'aube, elle choisissait son rôle de la journée et revêtait un personnage qui lui faisait explorer la vie. Moi, c'était toujours la même leçon de vie, donc je n'ai rien appris. J'ai seulement révisé mon style et bougé ma zone de confort pour accueillir Moira dans ma vie. La destinée de ta mère a été une furieuse traversée et elle l'a faite à mes côtés. Je n'étais qu'un spectateur. Elle ne m'a jamais laissé entrer.

La femme de ma vie. Tous les tableaux me reviennent à l'esprit. Chacun d'eux était un acte d'espoir qui nourrissait mon désir et celui des acheteurs. La colère est un sentiment sous-estimé. Colère ou intolérance, j'ignore la différence. Je ne suis pas de ceux qui peuvent catégoriser leurs émotions. Ta mère savait que la colère était inutile. Elle était plutôt déçue de moi et ma colère. Je ne voyais pas sa tristesse et sa douleur quand je perdais patience. Je ne voyais que sa faiblesse et ses erreurs, surtout quand je doutais de sa fidélité. Mon refus de m'adoucir enténébrait son humeur. J'étais méchant envers elle, envers Esperanza. Elles ne disaient rien, car elles savaient que les confrontations ne réglaient rien. J'ai réalisé que les conséquences de ma colère étaient plus sérieuses que les causes. J'en voulais à ta mère pour son indocilité, son manque de modestie et le bonheur qu'elle se procurait sans moi.

Les hommes aiment les femmes fortes, même s'ils veulent tous les sauver malgré elles. Le syndrome du prince charmant. Je voulais être l'origine de tout, pour elle. J'étais son créateur. J'avais bel et bien créé la muse qu'elle était devenue. Malgré tout, j'ignorais l'air prophétique de sa musique quand elle maniait l'archet avec une faim que je n'éprouvais pas. Je ne pouvais pas faire comme elle et contempler chaque silence, chaque pause. Elle suivait sa trajectoire aléatoire et moi, le cartésien qui voyageait toujours en ligne droite, j'avais peur de m'égarer.

Je me suis toujours débattu par orgueil. Je voulais prendre ma femme dans mes bras pour la posséder encore plus. Je l'avoue, ma

confusion était pénible. Elle était une belle menteuse lorsqu'elle me disait qu'elle était heureuse à mes côtés, alors que je savais qu'elle préférait fuir au lieu de me confronter. C'est la différence entre la vérité amère et le doux mensonge. Moira embaumait son cœur et le mien. Maintenant, elle vit encore à mes côtés et elle a oublié mon nom. Le mensonge est devenu inutile, les désirs ne valent rien. Il ne reste plus de mensonges, il ne reste que les illusions.

Gabriel.

Le dimanche

Ma belle Philippa,

Ce matin, je me suis levée tôt, bien avant l'heure bleue. Je prenais mon café en regardant un vraquier et ses lumières discrètes s'évaporer dans le grand bleu. On aurait dit une constellation en mouvance. Gabriel aurait pris ses grands mots pour le décrire. Tu me comprends. Ce ne sont pas les mots, ce sont les émotions qui vibrent entre les silences et les points-virgules qui m'avertissent que ce n'est pas fini. Que toute cette beauté continuera son chemin sans moi.

J'aime la maison quand il est tôt le matin. Esperanza viendra dans la cuisine dans quelques minutes et nous serons heureuses de nous retrouver. Elle met la radio tout doucement. Ça sent le bon café et la cannelle. La vie est faite de petits bonheurs qu'on ramasse un à un et qu'on enfouit dans nos poches. Parfois, ce bonheur peut devenir lourd. C'est une des contradictions de la vie. Les contraires s'attirent. Le papillon de nuit qui danse autour de la lumière... Qu'est-ce qu'il veut ? Je pense aux migrations d'oiseaux guidés par la lumière. C'est l'attraction la plus naturelle. Tout se dirige vers la lumière. Même les prédateurs. Surtout les prédateurs.

Tu vois, c'est une de mes faiblesses. Il y a quelques instants, j'étais heureuse en t'écrivant, et me voilà replongée dans des sentiments négatifs. C'est un automatisme. Je me sabote toute seule. Ne fais pas comme moi. La vie est longue quand on analyse perpétuellement au lieu de vivre simplement. Je cherche et je creuse constamment pour trouver une satisfaction dans la douleur, et je ne sais pas pourquoi. Tout doit être expliqué ou justifié en noir et blanc pour me rassurer. C'est ça la peur. Je ne suis pas déprimée. J'ai accepté mon sort. C'est la peur qui reste.

Au fond, perdre sa mémoire, c'est comme laisser sortir le sable tranquillement du sablier. C'est la pression qui me quitte. C'est un cliché amer quand j'entends Gabriel dire qu'il faut laisser du temps au temps. Qu'à la fin, les jours vont tout justifier. Quel piège ! Pour lui, le temps est quelque chose de passif. Pour moi, c'est une lutte constante entretenue par l'épouvante de ne pas ressentir des émotions. Ne pas pouvoir nommer les sensations qui me rendent vivante. Est-ce qu'on peut oublier d'être heureuse ? Le bonheur. Est-ce qu'il n'y a que ça

dans la vie ? Est-ce qu'on mesure une vie et non les moments heureux, comme si on devait tous les compter pour s'assurer qu'ils existent ? Ta réponse est sans doute meilleure que la mienne. Du moins, contrairement à moi, tu ne te laisses pas aller à la dérive dans un doute pernicieux. De toute façon, je préfère les contrastes entre les vallées du doute et les sommets de l'incroyable légèreté de l'être. J'aime que les sentiments se confrontent dans ma tête et dans mon cœur. C'est plus pénible dans le cœur. Plus vif. Plus tranchant. Les contrastes, loin d'être des conflits, sont les sons graves de nos cordes qui nous font vibrer au plus profond de notre peau. Les vibrations qui nous traversent avec des vagues harmonisées, parfois cacophoniques. À quoi penses-tu, Pippa, quand tu penses à moi ? Mes idées ne suivent pas une trajectoire bien définie. J'aime autant croire que mon intelligence est une joyeuse cacophonie en devenir et que les idées culbutent sur elles-mêmes pour que je les exprime. Ça m'est égal.

Gabriel va se lever bientôt comme l'indifférence personnifiée et il changera le poste de la radio pour écouter sa musique. Il prendra sa tablette et ira s'asseoir au bout de la table pour consulter les nouvelles internationales et la bourse, comme si cela allait faire une grosse différence dans notre vie. Moi, je deviendrai invisible et je me sauverai dans ma tête. C'est tout ce qui me reste. Comme d'habitude.

J'ai le crâne rempli de portes ouvertes, fermées, entrebâillées. Tout se mêle, petit loup. Tout devient important dans un moment de panique, pour s'évaporer dans une brume qui devient presque un confort que j'accepte. Je n'ai pas le choix. J'ai peur de perdre le contrôle de ma vie ; comme si je l'avais toujours eu. Je te l'avoue, même la musique me semble parfois étrange, surtout quand je ne suis pas certaine de ce que j'écoute. Je réalise que les mots hésitent à sortir de ma bouche quand je tente de me souvenir du nom des musiciens, des époques et des airs qui m'ont toujours comblée. Maintenant, je pleure facilement. Gabriel semble dégoûté de me voir ainsi. Je ne me confie pas à lui. Je ne l'ai jamais fait. Je me suis toujours dit qu'il était trop froid pour comprendre. Il n'a aucune compassion. Les opportunistes n'ont pas d'empathie ! Esperanza est devenue mon ombre, ou peut-être que c'est moi qui la talonne partout dans la maison pour trouver mes pauvres possessions banales.

Je t'aime. Viens me voir bientôt.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 22 août 20..., 23h34

Objet : Entre mari et femme

Bonsoir Pippa,

Aujourd'hui, j'ai transformé Moira en fleur. Je l'ai parfumé comme on parfume et prépare une déesse pour le dernier voyage. Elle m'a laissé faire. Ce fut l'une des plus belles expériences entre mari et femme.

Le rituel a commencé avec la musique d'usage : des airs romantiques où les émotions s'inscrivent à l'essence du beau, comme ma femme. Ainsi ont défilé Gounod, Brahms, Bizet, Saint-Saëns et Puccini. Je les connais bien, maintenant. J'ai guidé Moira vers la baignoire que j'avais préparée pour elle. Jadis, nous nous serions blottis ensemble sous la douche, en laissant l'eau chaude suivre nos silhouettes enlacées, mais à présent, elle craint tellement le jet d'eau qui coule sur sa tête, qu'elle s'affole et s'étouffe. À mon grand soulagement, elle s'est laissé installer dans la baignoire au parfum de vanille. Le soleil qui s'infiltrait par la lucarne attirait son regard engoué de le découvrir. Je regardais son corps changé, ses seins disparus, et je la trouvais encore belle. Je me suis agenouillé près d'elle et avec l'éponge, j'ai laissé couler l'eau sur ses épaules, son cou et son dos. Heureuse de ressentir ces sensations, elle n'a pas protesté ni repoussé ma main. La vanille nous grisait. Quelques beaux souvenirs sont venus décrocher mon attention. Je l'ai lavée avec amour et respect. Chaque geste appréciait sa peau qui cédait sous la trace de vanille que je laissais. J'ai revisité des endroits que je n'avais pas vus depuis longtemps. Ma femme était devant moi dans toute sa gloire, même si la maladie a ravagé sa forme. Elle était là, consentante et heureuse.

Encouragé par son accord, j'ai pris le risque de lui laver les cheveux. De couleur gris tempête, ils rappellent l'expérience de sa vie. J'ai saisi l'éponge et commencé à déverser un filet d'eau sur sa tête. Elle a souri, donc j'ai continué. Je lui ai fait un massage savonneux qu'elle a accueilli avec un soupir agréant. Ça nous faisait du bien à tous les deux. Se nourrir de ces petits bonheurs révèle une nouvelle importance. Ses cheveux encore longs sont un peu problématiques pour un coiffeur improvisé. Je craignais de lui faire mal avec mes gestes maladroits, mais j'ai réussi à lui laver la chevelure tout en la détendant.

Ensuite, j'ai osé prendre un risque surprenant. Je lui ai rasé les jambes et le pubis. C'était un de nos anciens rituels. Moira a affiché un sourire complice, et s'est allongée pour me laisser faire. Gagné par une soudaine pudeur, je n'ai pas osé m'aventurer, mais mes yeux l'ont aimée d'un amour apaisant et reconnaissant. Ma femme est belle. Elle le sera toujours à mes yeux.

J'ai fait du mieux que j'ai pu. La lame de mon rasoir suivait les plis, les courbes et les cavités. La peau cédait sous les sillons savonneux et bientôt, toute cette pilosité a trouvé le fond de la baignoire. Ensuite, ce fut le rituel des pieds. Je me suis assis sur le bord de la baignoire et ai saisi une de ses chevilles.

Jadis, elle se serait allongée comme une chatte sur un divan, les pieds sur mes genoux. Je lui aurais massé les pieds et taquiné les orteils, pour ensuite les déguster une à une. Ses pieds s'étaient transformés comme son corps ; ils étaient rendus difformes, cornus, et les orteils avaient perdu leurs cerises écarlates. D'une dextérité rassurante, j'ai pris sa cheville et ai appuyé son pied encore mouillé sur mon genou. Elle est demeurée immobile et de par sa respiration, je savais qu'elle consentait à chacun de mes gestes. Les anciens rituels sont réconfortants. La mémoire du corps est puissante. La peau n'oublie jamais. J'ai versé quelques somptueuses gouttes d'huile à la lavande dans le creux de ma main et d'un geste familier, je me suis mis à lui masser les pieds. Chaque mouvement portait un pouvoir régénérateur, tant pour elle que pour moi. Elle ne résistait pas. Elle restait immobile, enveloppée de mon amour pour elle. Ce moment fut pour moi une montée inoubliable. Pour Moira, je ne saurais par où commencer pour décrire ce qu'elle ressentait, mais je crois vraiment qu'elle a savouré cet interlude autant que moi.

Je l'ai accueillie dans une serviette blanche moelleuse et je l'ai serrée calmement dans mes bras. Là encore, elle n'a pas résisté. J'aurais tant voulu qu'elle enlace mon cou de ses bras. Qu'elle pose sa joue humide et chaude contre la mienne pour me dire qu'elle était encore là. J'aurais voulu l'écouter respirer dans mon cou. Mais elle est demeurée debout avec les bras chaque côté de son corps, la tête penchée. J'aurais pu la manipuler à ma guise. J'ai pris le temps de respirer. La joue appuyée contre ses cheveux encore mouillés, je sentais son essence. Je pouvais sentir la vie qui l'habitait encore. Moira existe quelque part dans cette coquille brumeuse. S'il y avait un moyen d'aller la chercher et de la guider vers la réalité, quelle belle chance on se donnerait pour reprendre notre vie. Une deuxième chance au bonheur que nous avons trop longtemps tenu pour acquis.

J'ai retiré la serviette et commencé à la vêtir avec une maladresse innocente. J'ai choisi une des robes qu'elle aimait tant, sa robe paysanne comme elle disait. Ensuite, j'ai séché ses cheveux avec la serviette et lui ai mis un ruban pour les retenir loin de sa belle figure. Elle était transformée en poupée.

En la brossant, je me suis soucié de l'esthétisme. Moira a toujours été soucieuse de son apparence. C'était une de ses qualités d'entretenir sa beauté. Catatonique, je l'ai tournée vers la fenêtre pour capter la meilleure lumière et j'ai brossé ses sourcils. Tout en me remémorant ses regards sulfureux sous ses sourcils parfaitement arqués, j'ai commencé à leur redonner leur forme avec les petits ciseaux et ensuite, avec la pince à épiler. Les poils résistaient, mais Moira ne protestait pas. D'une main tremblante, tout en retenant ma respiration, j'ai refait l'arc de ses sourcils, et ses yeux se sont dévoilés graduellement. Son apparence s'était adoucie ; elle était plus féminine, moins apostrophée. J'avais l'impression qu'elle me revenait. Je la regardais dans les yeux et m'émerveillais de la retrouver, même si elle ne savait pas qui j'étais. Je voulais qu'elle me regarde avec des yeux d'amoureuse, des yeux qui cherchent à goûter. Au fond, je me console. C'est ce que nous avons eu, un interlude intime... sa maladie qui s'est retirée comme la marée basse, pour nous donner un instant de répit. J'aimerais savoir si elle pensait à moi pendant ce délice privilégié.

Ta mère portait rarement du maquillage. Elle affichait ses couleurs naturelles avec une belle aisance. Ce sont ses ongles qu'elle aimait colorer. En fouillant dans sa vanité, j'ai trouvé des bouteilles de

vernis. Il y avait une pléiade de couleurs, du rose le plus transparent aux pourpres sombres. J'ai trouvé une bouteille où le poli semblait encore liquide. Je me suis donc installé avec Moira dans notre chambre pour lui faire les ongles. J'ai d'abord massé ses mains tout en observant sa réaction. Encore, elle me laissait aller. Je ne me suis pas attardé à broser ses ongles, que j'ai ensuite taillés pour leur rendre leur forme. Le vernis s'étendait aisément sur chaque ongle pour lui infuser une couleur vive. À chaque doigt, je levais mon regard pour voir sa réaction. Elle ne me regardait pas, mais sûrement qu'elle a dû ressentir quelque chose. Comme je disais, le corps n'oublie pas les rituels. Ensuite, j'ai pris ses pieds et ai déposé le vernis sur chaque ongle fraîchement taillé.

Elle sentait bon, comme une femme heureuse et vivante. J'étais exténué. Tous ces efforts ou plutôt, les émotions qui y étaient rattachées m'avaient épuisé.

J'ai conduit Moira à son fauteuil en osier et lui ai mis des coussins douillets pour l'installer comme un oracle. Esperanza est venue à mes côtés et dans un silence approbateur, a déposé Gabrielle Roy dans les mains de ta mère. Je n'oublierai jamais cet instant, quand Moira, la déesse mythique, était devant nous dans toute sa beauté sereine, errante dans un univers parallèle que nous ne pouvions visiter.

Alors, voilà où nous en sommes. Il y a de bons moments. Je les recherche et je les cultive en attendant le grand départ.

Gabriel, homme heureux.

Saint-Irénée

Philippa !

Où es-tu ? J'attends tes réponses à toutes ces lettres. Je demande à Gabriel de me faire parvenir tes réponses et il me dit que tu ignores mes lettres. Est-ce vrai ? Pourtant, il te les transmet régulièrement. En ce moment, je dépose toutes mes lettres dans l'étui de mon violoncelle. Elles t'attendent. Mon testament de mots. De maux. Je suis ta mère ! Tu me fais mal. Pourquoi ? Un enfant n'oublie jamais sa mère. Tu as de la chance. J'étais là pour toi. Je n'ai jamais connu ma mère. J'ai seulement de très vagues souvenirs de ce que m'a raconté Mina à son sujet. Tu me décourages. Est-ce vraiment ce que tu veux ? Réponds-moi !

Je croyais qu'on était tissée serrée. Tu ne m'as jamais donné de raison de croire autrement. Tu étais mon miroir. Tu me renvoyais mon image, ma réalité, ma validation. Aujourd'hui, je me sens tellement perdue sans toi. Je te trouve ingrate et cruelle envers moi. Tu es la seule raison de mon existence et tu m'abandonnes.

Pourtant, nous étions plus que cela. Nous étions de vraies amies avec une complicité douceuse. Est-elle devenue un fardeau, pour toi, parce que je change ? Il fallait toujours que je sois parfaite pour Gabriel. Est-ce la même chose pour toi, maintenant que tu me vois vulnérable face à ma démence qui me vole les derniers instants de mes souvenirs avec toi ? Tu prolonges mon existence par le fait que tu fais partie de ma vie. Tu es ma continuité. Je ne veux pas être une de ces mères qui vivent par procuration avec leur fille. Je veux continuer notre vie à deux comme nous l'avons toujours vécue. Je ne peux pas m'imaginer qu'une mère peut être remplacée si facilement dans la vie de sa fille. Peux-tu me l'expliquer ?

Je ne te connais plus. J'ai toujours fait très attention de ne pas prendre toute la place dans notre vie. Même si c'est moi ta mère, j'ai l'impression que je ne te connais plus du tout. Je ne distingue plus mes émotions des tiennes. Je suis tellement confuse que ça me fait peur. Ne vois-tu pas ma souffrance ? Pourtant, j'ai toujours reconnu la tienne, et j'ai fait de mon mieux pour t'aider. Quel est le vrai débat, ici ? Je ne comprends plus rien. Je ne suis pas responsable de ta douleur, mais

je dois te dire qu'avec ton silence glacial, tu es responsable de la mienne. Tu ressembles plus à Gabriel qu'à moi. Et pourtant...

Notre relation serait-elle devenue une complicité destructrice ? J'en ai assez d'une avec Gabriel. Je refuse de croire que tu m'abandonnes au profit de ta carrière. Si tu continues ainsi, tu ne connaîtras que des relations conflictuelles avec les hommes. Je ne te le souhaite pas, mais si tu n'as pas de place pour moi dans ton cœur, tu n'en auras pas pour les autres.

Suis-je devenue ta rivale ? Quel vilain désir vient saborder notre relation ? Le temps aidant, tu es devenue une excellente musicienne. Je ne suis pas jalouse, au contraire, je suis tellement fière de toi. Esperanza me raconte tous tes exploits. Elle aussi est fière de toi. Le poids des années m'a montré que ma chance d'être une grande musicienne comme toi n'allait jamais se réaliser. Je l'ai accepté. Je ne t'en veux pas. Même que tu es la source de toute ma fierté. Je ne t'ai jamais dévalorisée et n'ai jamais cherché à te dominer. Je n'ai jamais remis ton talent de musicienne en question. Je te reproche seulement d'être une fille ingrate envers sa mère.

Depuis que je t'écris, je ne cesse de remarquer comment notre relation s'est dégradée. Tout ce que je te demande est de me donner un signe de vie. C'est tout. Est-ce trop demander ? Apparemment ! D'où vient tout ce venin ?

Je constate que tu cherches à t'éloigner de moi pour faire ta vie. Ce que je trouve difficile à avaler est le fait que tu ne me donnes aucun signe de vie au moment où j'ai perdu le contrôle de la mienne. Tu es unique et voilà toute ta richesse. J'ai toujours pensé, ou du moins, espéré que je serais un phare, pour toi, ton guide, au besoin. Je t'ai transmis mes valeurs. Pourquoi me rejettes-tu ? Je voudrais qu'on clarifie la place de chacune dans notre relation, ou du moins, ce qu'il en reste. Je ne suis pas parfaite. J'ai fait des erreurs. Je ne peux pas retourner dans le passé pour les rectifier. Cependant, je voudrais porter à ton attention que toi aussi tu n'es pas parfaite. Comprends-tu ma colère ?

Philippa. Je suis très déçue. J'aime autant terminer cette misérable lettre sans rien ajouter. J'ai vidé mon cœur. J'attends ta réponse.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 28 août 20...., 2h22

Objet : À la dérive dans l'eau profonde

Chère Pippa,

M'installer devant mon écran pour t'écrire est devenu ma seule bénédiction. Je l'avoue, la maladie de ta mère me cause une tristesse affolée. Elle change rapidement. Trop. Heureusement qu'Esperanza l'assiste dans l'écriture de ses lettres. C'est un autre deuil pour Moira. Je ne sais plus où nous en sommes avec sa lucidité. Ce matin, j'avais envie de m'asseoir avec elle sur la terrasse pour regarder notre beau fleuve, comme on le faisait deux fois par jour lors des heures bleues. Je souhaitais ce sentiment de quiétude que procure la vie de couple quand on est heureux d'avoir à son côté sa tendre moitié, amie, amante et inspiration. J'avais installé ta mère confortablement avec ses livres de Gabrielle Roy qu'elle ne lit plus, mais qu'elle transporte avec elle comme un curé traîne son bréviaire. D'une façon, je trouve ça rassurant de la voir avec ses romans. C'est encore un lien avec son passé, quand elle était avec nous. Elle se berçait en petits coups saccadés en tenant dans ses mains le roman *Bonjour Tristesse*. Le message était réciproque. J'aime Gabrielle Roy et les messages qu'elle me transmet par l'entremise de Moira. Je devrais relire ses romans, mais je veux laisser cette auteure intacte ; je ne veux pas la teinter de jugements ou de peines venant des circonstances actuelles de notre vie.

Pour ce qu'il y en est de ta mère, elle ne s'habite plus. Je me demande souvent où elle se trouve pendant qu'elle vagabonde dans les limbes. Elle doit penser beaucoup à toi, surtout quand je vois un petit sourire mystérieux s'étirer sur ses lèvres arides.

Elle se dirige sans protestation vers un nouveau stade de sa dé-mence. Cette maladie est un raz-de-marée de lumière. Donc, est-ce qu'il y a une certaine quiétude dans une maladie comme l'Alzheimer ? Est-ce qu'il y a une noblesse inhérente à accompagner un être cher dans sa démence ? J'aimerais le savoir.

Moira parle peu. Je suis encore étonné de la voir écrire. Elle saisit jalousement ses minutes de lucidité pour tout mettre sur son fameux papier Saint-Gilles au lieu de les passer avec moi. Elle se voit belle et jeune. Elle croit que tous les hommes l'aiment. Je l'écoute se dévoiler à Esperanza et lui parler de ses amants fantômes qui la courtisent parce qu'elle est belle. Son nouveau monde est plus fabuleux que celui que je peux lui offrir. Douce vengeance. Elle est où elle a toujours voulu être : la musique, l'amour, le beau. Toute sa vie, elle a porté en elle une méfiance qui l'a rendue malheureuse trop longtemps et quand je la regarde aujourd'hui, je comprends sa délivrance. Elle ne vit plus cette méfiance qui l'épuisait. Pour moi, c'est ça l'amour de soi. L'Alzheimer a permis à Moira de s'aimer. Sans cette méfiance perpétuelle qui l'écrouait à son quotidien, elle est plus saine dans sa perception de la vie. Quelle triste plaisanterie.

Je veux voler tous les instants qui nous restent et les vivre avec elle. Je l'aime profondément. J'aimerais qu'elle cesse de t'écrire, mais je suis impuissant devant cette démonstration d'amour envers toi. Parfois, elle oublie des mots ; elle les cherche et en invente. Je la vois déposer les feuilles de papier St-Gilles dans l'étui du violoncelle. Je les ai regardées sans qu'elle s'en rende compte. Comme elle, ses lettres changent. Pour moi, les pages sont vides de sens. Éventuellement, il ne restera que des arabesques de barbeaux chétifs tracés par une main incertaine cherchant une pensée qui n'est jamais venue. C'est une question de mois, de semaine, de jour...

Je suis persuadé que ce rituel est réconfortant et que ce fil d'Ariane vous relie à jamais. C'est la preuve que ta mère ne t'oublie pas. Elle comprend l'importance de son geste et la nécessité, non l'importance de continuer. Tous ces beaux mots qu'elle te lègue. Savourez-les. Admirez-les attentivement et surtout, retiens la leçon dédiée en ton honneur. C'est un génie plus que précieux. C'est ta mère qui tente de te rejoindre. J'en suis jaloux et amer. Elle ne fait rien pour moi.

Le jeu du temps sur les mots est intéressant. Moira se répète souvent pour exprimer des bouts d'idées et des pensées qui s'envolent. Je veux être témoin de sa métamorphose. Voir cette merveilleuse chrysalide sortir finalement de son cocon. Je ne sais pas combien de temps il nous reste. Nous marchons dans une nuit sans fin. Je ne l'abandonnerai jamais. Je ne sais combien de fois je pourrais t'écrire que j'aime ta mère. Elle sera toujours mon immortelle. La question est : que suis-je pour elle ?

Son quotidien, qui est le mien, est réduit à quelques aventures aléatoires. Elle ne jardine plus depuis longtemps. Le jardin s'en est rendu compte, mais arrive à survivre sans sa Gaïa. Moira butine d'une plante à l'autre en posant des gestes obscurs, comme si elle retirait une énergie des plantes. C'est une chorégraphie fascinante. Elle s'arrête pour humer tout... les fleurs, les fruits, les écorces.

Elle ne parle presque plus, mais elle communique souvent à sa manière. Elle a développé, chez moi, le pouvoir de l'observation. Ce que je vois me fait mal. Je vois ma femme mourir à petit feu. Elle ne se lave plus. J'habille tant bien que mal son corps de marionnette. Je me soucie de son apparence par respect et par amour. J'ose espérer que si elle se réveille de ce cauchemar, qu'elle pourrait se reconnaître et savoir que je me suis occupé d'elle. Tout est sans issue.

La musique a toujours servi d'échappatoire à Moira. Une autre épiphanie pour moi. Je fais comme elle, maintenant. En abandonnant le pinceau, la musique est une preuve qu'on s'entend encore vivre. Mon art va-t-il échouer ? Je ne le crois pas parce que Moira en fait partie. Comme la musique, tout ce qu'elle a touché est devenu réel. Sa vie s'est transformée en partition musicale. Je comprends tout, à présent. Je peux lire sa musique et la décoder. Je comprends les crescendos, les decrescendos, les légatos. Comme elle, je fais des notes dans les marges invisibles des partitions. La musique ne l'a jamais déçue. Sans s'en rendre compte, elle compose son œuvre la plus majestueuse avec ses gestes fous, ses belles hésitations et ses silences qui auparavant, me défiaient. Toute cette beauté insoutenable d'un exil involontaire règne dans le corps d'une femme. C'est ça la démence. C'est ça l'Alzheimer. Une beauté terrible dans un monde en solitaire.

Pippa, ta mère se laisse aller. Elle veut partir. Je l'aime trop pour la retenir. Le merveilleux n'est pas dans ce qu'on crée. C'est ce qu'on laisse aller. Moira, la merveilleuse, l'immortelle. En t'écrivant ceci, je

découvre une nouvelle fraîcheur, une délivrance. Ça fait du bien d'en parler. J'accepte. Je donne. Je reçois. Ça te surprend ?

Gabriel.

16 septembre

Kwe Kwe Pippa,

Je te demande pardon pour ma dernière lettre. J'ai toujours voulu être une bonne mère. D'après ton silence, je vois que ce n'est pas le cas. J'ai compris qu'il ne fallait pas attendre la situation parfaite pour entreprendre quelque chose. Je souhaite de tout cœur que tu vives la vie que tu t'es imaginée dans ta tendre enfance, quand tu me racontais comment tu monterais un jour sur la scène pour jouer comme Pablo Cassal. Tu le fais, maintenant. Tu n'as pas trébuché. Tu as regardé au-delà des imperfections. Il faut du courage pur et noble, et parfois inquiétant. Il y a toujours le doute. Pippa, méfie-toi du doute.

Pour moi, le doute est le signe d'une certitude fébrile. C'est mon sort. Toujours mettre en doute. Je l'ai fait constamment avec Gabriel et maintenant, je le fais avec toi. Drôle à dire, mais le doute est ma zone de confort. L'instabilité me calme en me faisant ressentir des émotions que je choisis de refouler ou non. Drôle de bête. Je m'arrête trop sur ce que je crois que les autres pourraient penser de moi et je change ma perception comme je change de robe. J'ai perdu mes yeux. J'ai égaré mon point de vue. Le doute, pour moi, est devenu un poison habituel. Tout est dans le dosage. Dommage.

Ce que je croyais être de la vigilance est tout simplement le doute. C'est dangereux de penser ainsi. Toute ma vie, j'ai refusé de croire aux demi-certitudes. Je préfère un doute prodigieux. Par expérience, le doute a facilité les accusations. Je suis coupable du malheur que j'ai causé entre Gabriel et moi. Je réalise ce que j'ai fait. Je ne peux rien changer. Il est trop tard. Il m'en veut. Quand je serai partie, vous serez plus heureux. Si on aime quelqu'un, on supporte mieux son absence absolue que le doute pernicieux. C'est une trahison continue. Bon, assez ! Me voilà encore en train de déchaîner mon ressentiment.

J'ai l'Alzheimer et je ne peux rien y faire.

Pourrais-tu au moins me donner un signe de vie ?

Je t'aime,

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 15 novembre 20..., 7h50

Objet : Beauté exotique malgré la démence

Bonjour Pippa,

L'hiver nous guette comme un vieux loup. Je le sens dans mes os. Le temps passe lentement. T'écrire me fait du bien. Je réalise que je n'ai pas communiqué avec toi depuis quelques semaines. Je continue à recenser les lettres de ta mère. Je vois qu'elle a beaucoup de difficulté à t'écrire. Les dates, pour elle, n'ont plus d'importance. Elle ne regarde plus le calendrier et elle ne me demande plus quel jour nous sommes. Ses journées sont toutes pareilles. Les miennes aussi.

Quant à la rédaction de ses lettres, elle les raconte à Esperanza qui les transcrit avec une patience de bénédictin et l'écoute d'un confesseur. J'entends Moira lui raconter tout ce qui lui vient à l'esprit, dans une voix lente et saccadée. Pourtant, Esperanza parvient à transcrire ce bourdonnement lourd, plein de salive. Le signe de vie est plus important. Parfois, en lisant les lettres de ta mère, je retrace ses filigranes et ses arabesques sur le papier qu'elle aime tant, et je me demande ce qu'elle s'imagine quand elle n'a plus les moyens pour s'exprimer, mais qu'elle fait un effort conscient pour prendre la plume et gratter quelques traits lumineux. Physiquement, je vais te la décrire ; non comme un artiste-peintre avec un sens d'observation poussé, mais comme celui qui vit à ses côtés depuis plus de cinquante ans.

Toute petite encore, tu aimais brosser les cheveux de ta mère. C'est votre signature, des cheveux couleur de jais. Le reflet bleu unique à vous deux. Elle a perdu sa belle chevelure. Ses cheveux sont gris, ternes et mal lavés. Elle refuse de faire sa toilette quotidienne. Je l'ai vue à quelques reprises passer lentement la brosse dans ses cheveux,

comme si elle ne se souvenait plus de ce geste anodin. J'aimais quand une mèche tombait sur sa joue et qu'elle l'ignorait. Maintenant, ce sont de longs fils de fer qui balayent indifféremment sa figure, comme les barreaux de sa prison. Il lui est difficile de porter son attention sur une tâche ou un bout de conversation. Elle ne me regarde jamais. Parfois, ses yeux suivent le son, mais la plupart du temps, elle regarde le fleuve jusqu'à ce qu'elle s'assoupisse, le menton écrasé sur la poitrine.

Son visage a beaucoup changé. Ce n'est plus ma femme, mais une étrangère affolée. L'arc de ses sourcils, jadis si intenses, ressemble maintenant à de petites broussailles abandonnées. Les yeux. Les yeux, les yeux. La fille du corbeau n'est plus. Ses yeux sont éteints. C'est une autre profondeur qui est captive de son regard égaré. Une profondeur visqueuse qui ne capte pas la lumière.

Son beau corps est cadavérique. Ce sont les obsèques d'une vie vécue avec ses sensations riches et luxueuses. Elle ne ressent rien. Elle se replie sur elle-même, figure tragique en origami. Ses belles mains de musicienne, si agiles, aux doigts longs et fins avec des ongles parfaits n'existent plus. Toutefois, elles gardent la mémoire de la plume et du papier. C'est ce qui compte. C'est l'importance de son geste inutile qui me ramène à la réalité. Elle veut encore exister pour toi. Il y a longtemps qu'elle ne me parle plus. Même la cadence de nos respirations a changé. Le soir, je la mets au lit et je la borde en lui donnant un baiser sur le front. Elle ne réagit pas. Je laisse la veilleuse allumée à son chevet et une petite musique de fond très basse, comme elle aime. Aucun signe de vie. Je voudrais tellement m'asseoir sur le bord du lit et lui parler. On pourrait se dire bien des choses. Boucler la boucle. Retenir le temps. Je ne regarde plus l'heure du jour ni de la nuit ; tout ce qui nous reste est le temps immesurable. Plus tard dans la nuit, je me couche à ses côtés. Parfois elle me fait peur, car elle a les yeux ouverts dans la noirceur. Que voit-elle ? Il y a des fois où son urine réchauffe le lit. Avant, je me levais et je changeais la literie, mais maintenant, nous dormons dans son urine. Elle nous appartient. J'apprends de nouvelles choses, comme faire un lavage. Je cherche les repères pour me retrouver. C'est devenu tellement important, maintenant, de trouver un semblant de normalité.

Cet après-midi, avant l'heure du souper, Esperanza s'affairait dans la cuisine. Un panaché d'arômes venait me chercher dans mon fauteuil où je m'étais installé pour lire les courriels de Jeanne. Elle

m'a écrit pour me décrire les activités reliées à la rétrospective du Musée des arts contemporains de Baie-Saint-Paul. Ce sera notre histoire, celle de ta mère, la muse, et moi, l'humble artiste-peintre. J'étais touché malgré un goût de bile dans la bouche. Depuis que ta mère est malade, je ne sors plus en public. Je cache Moira pour la protéger, elle et son image. La rétrospective l'aurait frustrée. Je considère cette exposition très importante pour moi. Ils ont bouclé mon œuvre sans le savoir. Maintenant, je peux tirer ma révérence.

Je te transmets par courriel le carton d'invitation pour le symposium qui aura lieu l'année prochaine, en juillet et août 20..... Tu y trouveras également mes instructions. La rétrospective souligne la présence de la muse, ta mère, dans toute sa beauté à travers les décennies. C'est plus un hommage pour elle que pour moi. Les mythes à son égard ont été documentés et expliqués. Jeanne s'est souciée de bien transposer l'image du couple que je cherchais à projeter : celle de la muse immortelle et de l'artiste-peintre qui l'a aimée. Une histoire d'amour unique. Au fond, c'est vrai, mais passons.

Voici mes suggestions que j'ai transmises à Jeanne au sujet de l'exposition. Je t'en fais part, car je ne pourrai pas m'y rendre et je veux donner mon opinion. Ma vision. Les tableaux seront suspendus en périphérie de la salle. Des archives photographiques seront en montre au 2^e étage du MAC. Jeanne va exposer le violoncelle de ta mère au centre de la salle principale, avec sa chaise et un spot solitaire plombant sur la scène. Selon moi, pour maximiser l'impact, ta présence sera requise à 14h00 le premier samedi, pour rencontrer le public et ensuite, te produire avec l'instrument de ta mère. Tu joueras son fameux Bach, la Suite pour violoncelle. Jeanne aimerait que je vienne au 5 à 7 avec Moira. Il n'en est pas question. Elle n'a pas vu Moira. Maintenant que je ne sors plus, elle aimerait venir nous visiter ici à Saint-Irénée, pour voir les nouveaux tableaux. Il n'y en a plus. Je ne touche plus au pinceau. Moi aussi je suis en deuil ; en deuil de tout. Je préfère ne pas ouvrir cette boîte de Pandore. Pippa, ne parle pas de ta mère, surtout pas aux journalistes, à nos amis, aux mécènes du musée et aux galeristes. Ils n'ont pas le droit de nous violer. Je veux qu'ils gardent le souvenir de la divine Moira, la beauté mythique qu'elle était vraiment. J'aurai d'autres consignes à te transmettre en temps et lieu. Contrairement à ta mère, nous avons le temps.

Aujourd'hui, Moira m'a encore ébranlé. J'avais mis *Shéhérazade* tout bas, dans le vivoir, et elle est entrée dans la pièce. La musique était venue la chercher. D'un mouvement étonnant, elle a commencé à pivoter sur elle-même de plus en plus rapidement. Ses gestes affolés et son regard vitré se sont transformés en derviche tourneur, comme ces ascètes soufies qui tournent sur eux-mêmes lorsqu'ils sont en transe hypnotique, pour atteindre la voie de recherche spirituelle. Les bras en croix, le regard parfois au plafond, parfois au sol, elle était dans une extase magnifique. Elle était dans un endroit que seulement elle pouvait pénétrer. Pour quelques instants, sa démente était belle. J'enviais ce beau dénuement spirituel. Sa jupe l'encerclait en suivant sa trajectoire. Ses pieds grattaient le plancher avec une assurance volontaire. Elle était transformée en fakir, en un être mystique venu d'un autre temps, d'un autre lieu.

Elle m'épuise. J'étais cloué dans mon fauteuil, assommé par cette extase, ce ravissement privilégié. Elle jouissait d'une vision extrême. Elle était transportée hors d'elle-même, vers une sorte d'illumination, une réalité parallèle que peu connaîtront dans leur vie.

Pippa, j'attends ton courriel et tes impressions sur le symposium. Le Domaine Forget et le Musée de Charlevoix sont impliqués dans ce projet. Ce sera grandiose. Tralalalala ! Dommage pour ta mère.

Ton père,

Gabriel.

Petit-loup. Petit-loup. Petit-loup.

Esperanza te dit bonjour. C'est elle qui écrit pour moi. Je pense à toi et je te serre fort dans mon cœur. Où es-tu ? Te souviens-tu des chansons que je te chantais jadis ? Je tentais, ce matin, de me souvenir des comptines qu'on récitait quand je te donnais ton bain. Tu aimais l'eau. Lorsque je te sortais de la baignoire, je t'embaillotais dans la serviette chaude et moelleuse, comme la lumière après une pluie d'été. Je t'embrassais dans le cou et tu riaais. J'aimais voir tes petites dents blanches espacées comme une clôture disciplinée. Tes yeux en amande cachés sous de longs cils perlés d'eau battaient comme des ailes. Je t'enfilais ta petite jaquette qui sentait bon et ensuite, je te berçais en te donnant le sein. Avec tes soupirs d'ange, tu t'endormais doucement. Je te voyais courir dans notre forêt du nord avec les loups qui te protégeaient. J'entendais les violoncelles se gonfler au vent pour te porter sur le lichen. Je regardais tes petits doigts et je savais que tu serais une musicienne toi aussi.

Il y a des souvenirs qui me reviennent facilement. D'autres sont dissimulés et se cachent quelque part en moi, dans un coin obscur. C'est un effort de les retrouver. Je ne me souviens même pas de ce que j'ai fait hier. Peu importe. Tu n'es plus là. C'est le temps avec toi qui me nourrit. Qui me donne l'espoir. Gabriel m'a dit que tu viendrais cet été. N'attends pas trop longtemps, petit loup.

Voilà, j'ai peur de tout. De me confier à toi. Une mère a peur de faire des erreurs. J'ai peur de te perdre parce que je ferais des écarts de jugement. J'ai peur d'être négative. Trop. J'ai peur de t'écœurer parce que je n'ai plus rien à dire. Ce n'est pas une solitude, c'est une rançon. J'ai l'impression que je m'éteins avec une lenteur étourdissante, tel un sablier qui perd son temps. Je suis consciente de certaines choses, mais à voir Esperanza et Gabriel avec leurs yeux assombris, je sais que c'est moi qui change. Crois-moi, je le sais.

Une travailleuse sociale est venue à la maison. Gabriel a refusé de lui parler. Il dit que je suis mieux à la maison. Il a peut-être raison. Esperanza s'est engueulée avec lui. Elle n'a pas peur de lui. Je l'ai entendue. Elle croyait que j'aimerais sortir de la maison pour recevoir des soins. Il lui a dit que personne ne me verrait. Que les gens doivent se souvenir de moi comme j'étais avant. Esperanza l'a accusé

d'égoïsme. Elle dit qu'il me cache pour que ses tableaux ne perdent pas leur valeur.

Je suis prisonnière de la muse. Maintenant, elle est non seulement ma sentence, mais aussi ma rançon. Elle a gagné. J'ai tout perdu et pourtant, je lui ai tout donné, comme je l'ai fait pour Gabriel. Je me rends maintenant compte que j'ai contribué au pouvoir de l'image de la muse. Je suis aussi coupable que Gabriel.

L'art est une machine qu'il faut nourrir. C'est le sacrifice ultime de soi. Ne va pas dans ce territoire dangereux. Les mots me manquent. Toi, tu peux voir les choses, les nommer. Ne joue pas avec le feu même si parfois la lumière t'attire. Elle peut te faire plier.

Je t'aime, petit loup. Ma fille adorée. Je te bénis.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 18 décembre 20..., 16h45

Objet : Le thé avec Gabrielle Roy

Bonjour Pippa,

Je te donne des nouvelles de ta mère. J'avais laissé mon clavier pour quelque temps. J'ai relu quelques courriels et la lourdeur de mes mots me fait découvrir l'ampleur de mon désarroi. Moira nous occupe constamment. Il faudrait la placer, mais j'en suis incapable. Elle ne le ferait pas pour moi, donc je tiens le coup. J'irai jusqu'au bout de la charade pour elle.

Aujourd'hui, vers midi, la maison était bercée dans un calme étrange. J'entendais Moira marmonner sur la véranda. Je suis demeuré cloué sur le seuil de la porte, témoin d'une conversation des plus intimes. Moira recevait Gabrielle Roy pour le thé. Deux fantômes qui dérobaient le temps des vivants en partageant des petites bouchées et une tisane à la camomille. Pour la première fois, j'ai vu ce que Moira avait vu dans Gabrielle Roy. Selon les répliques de ta mère, l'une et l'autre craignaient de ne pas pouvoir terminer leur œuvre. Elles parlaient de leurs marches méditatives sur la voie ferrée. Tout le temps écoulé avec une conversation suspendue dans les brumes de sa démence, je me demandais ce que Moira pouvait voir et entendre. Son expression était vivante, ce qu'elle ressentait, ce qu'elle entendait la transformait. D'un pas imprécis, j'ai franchi le seuil pour arrêter ce manège, ce qui a fait sursauter ta mère. Elle était sincèrement étonnée de me voir et surprise de mon impolitesse à l'égard de Gabrielle Roy. D'une impatience délicate, elle s'est tournée vers son invitée pour me présenter. Je n'avais pas envie de jouer le jeu. Je n'ai pas bronché. J'avais mal. Brusquement, je me suis avancé vers elle et l'ai saisi par

le bras pour la secouer. Je voulais la réveiller de ce cauchemar qu'on vivait. Elle s'est mise à crier. J'avais un goût de rage dans la gueule. J'aurais voulu la frapper pour qu'elle revienne à la réalité. Dans ses yeux, je voyais qu'elle n'était plus là. Elle ne faisait que crier : « Mais Gabrielle, que va dire Gabrielle ? J'ai honte ! »

Une énergie sombre a brouillé mon raisonnement. Je ne savais que faire. Je voulais la frapper et en même temps, je ne voulais pas la frapper. J'étais aussi confus qu'elle. La démence est une chimère réelle qui effraie les vivants. Je lui ai arraché la serviette de lin qui était posée sur ses genoux pour la tremper dans la cruche d'eau qui se trouvait sur la table. Je lui ai passé la serviette mouillée dans la figure pour effacer ce jeu morbide. Elle s'est mise à crier de plus belle. Je ne comprenais plus ce qu'elle disait. J'ai donc commencé à me lamenter plus fort qu'elle. Je n'en pouvais plus. Je voulais réanimer une personne que je ne connaissais plus et qui m'avait remplacé par l'autre Gabrielle.

Instinctivement, j'ai entraîné ta mère vers la glace pour qu'elle se voie, qu'elle reprenne connaissance. Ses cheveux gris noués en chignon paresseux étaient trempés. Elle me faisait penser à la fille que j'avais embarquée dans le nord de l'Ontario avec ses cheveux mouillés et sa forme tordue. Je l'ai saisie par les épaules et l'ai braquée devant la glace. « Regarde, Moira ! Réveille-toi ! Regarde ce que tu es devenue ! » Elle a regardé dans la glace, tout étonnée. Un temps suspendu est tombé sur nous avec une lourdeur fracassante. Elle s'est calmée et d'une voix rauque que je ne lui connaissais pas, elle m'a dit : « Mais qui est-ce ? » Le souffle coupé, je lui ai dit que c'était elle, la femme qu'elle était devenue. D'un air indifférent, elle m'a regardé avec ses yeux de charbon. Une froideur est venue me quérir pour me gifler et me ramener moi aussi à la réalité de Moira. Je voulais tellement voir ce qu'elle voyait. J'en étais maintenant conscient. Nous vivions dans un monde parallèle, une réalité en laquelle elle seule pouvait croire. J'ai me suis détourné de ses épaules et de la femme qu'elle avait été jadis. Je l'ai reniée Avec ses cheveux gris, son maquillage barbouillé, ses épaules arquées et son dos courbé, l'étrangère devant moi me répugnait. Moira venait de me trahir une dernière fois. Je n'en pouvais plus.

J'ai regagné mon atelier pour m'enfermer comme je l'ai fait trop de fois. Mon seul soulagement est de t'écrire et c'est ce que je fais

présentement. J'ai perdu Moira. La femme qui marche d'un pas somnambule dans ma maison est un spectre d'une vie que je ne connais pas. J'ai peur qu'elle me transmette sa folie. J'ai peur, Pippa. C'est différent, maintenant. J'avais peur de ce qu'elle pouvait faire et maintenant, j'ai peur d'elle. Cette personne que je nourris et que je garde en vie est une étrangère. Pourtant, je ne la mettrai jamais aux oubliettes. Ce serait tellement plus simple de la placer pour l'effacer de ma vie. Me donner un choix.

Elle a été ma passion ; maintenant elle est devenue ma prison. Je lui en veux. Je m'en veux pour ma faiblesse. Je m'accroche à l'image de la beauté que j'ai connue. Je crains que le temps s'étire pour prolonger notre agonie mutuelle. Je dois trouver une solution. J'ai perdu mon instinct de survie. Je suis tellement épuisé. Esperanza traîne ses savates dans la cuisine. Je l'entends parler à ta mère. Les femmes sont plus fortes que les hommes. Philippa, viens m'aider. Je n'en peux plus.

Ton père, l'autre Gabriel.

Bonjour Pippa !

Esperanza a sorti mes souvenirs d'enfance et les transcrit pour moi. C'est comme un jeu. Elle veut que je lui raconte des histoires de mon enfance. Comme un chamane, elle me guide sur le sentier silencieux du passé. Nous avons tous des guides. Il s'agit de les comprendre. Tout est conscience avec la nature. Sois fidèle à toi-même. À ton corps. À ton âme. À ton art.

Je suis seule avec l'Alzheimer. La solitude n'est pas une réflexion. La solitude est un luxe qu'on paie cher dans la vie d'un couple qui a arrêté de respirer. Je ne veux pas parler de Gabriel. Je ne peux pas l'oublier, car il me définit. Il me donne des repères. Je ne lui demande rien. Il regarde Esperanza écrire pour moi. Je me demande s'il vient lire mes lettres. C'est tout ce qui me reste. Pourquoi n'arriverais-tu pas plus tôt à Saint-Irénée ? On pourrait passer du temps ensemble au bord du fleuve.

Ma travailleuse sociale est revenue avec la police. Elle se nomme Martha. Elle est très sympathique et très douce. Elle ne parle pas fort et je crois que je la fais répéter souvent. Elle me fait faire des dessins, me demande les jours de la semaine et de nommer des choses. Je crois que j'ai bien fait. Gabriel ne veut pas que j'aille nulle part avec elle. La police est venue, ce matin, pour lui parler. Ensuite, ils sont entrés dans le vivoir pour me parler à moi. Esperanza était là et surveillait tout. Je ne sais pas pourquoi la police était encore ici.

Je ne lis plus les journaux. La télé ne m'intéresse plus. Je cherche mon violoncelle. Je ne le trouve plus. Je veux d'autres papiers Saint-Gilles. J'ai peur d'en manquer. J'ai tellement de choses à te dire avant que tout s'efface. Martha est douce. Te l'ai-je dit ? Ce n'est pas une amie, mais elle est douce et patiente avec moi. Elle pose trop de questions, mais est patiente. Elle a les cheveux mauves.

Esperanza te dit bonjour. Elle veut savoir quand tu vas arriver. Je lui ai dit quand le train de Charlevoix passera. Elle est comme la roue de la médecine. Elle m'aide tous les jours à accueillir la vie qui change. J'accepte son énergie. J'ai passé la matinée à regarder toutes ces lettres que je t'ai écrites sur mon beau papier Saint-Gilles. Je ne me souviens plus de te les avoir écrites. Pourtant, c'est mon écriture. C'est tout nouveau pour moi. Ma consolation est que je fais ça pour

toi, mon beau petit loup. Esperanza écrit ces lettres pour toi. Quand me répondras-tu ?

Elle est à mes côtés. Parfois, elle prend la plume quand j'oublie les mots. Je lui raconte notre histoire et elle écrit. Sa main a remplacé la mienne. Maintenant, je trouve ça difficile d'écrire. Je n'aurai jamais assez de mots pour tout te dire. Je n'aurai jamais assez de temps. Les fissures commencent à prendre de la place dans mon moi. Est-ce qu'il est trop tard ? Esperanza me dit qu'il n'est jamais trop tard, donc elle continue à écrire pour moi.

Gabriel dit que tu viendras seulement à l'été, l'année prochaine. Je mords mes doigts à chaque mot. Je ne veux rien oublier. Esperanza me pose des questions pour guérir les espaces. Le passé est un voyage que je ne voulais pas faire seule. J'aimerais mieux vivre l'instant même, quelque chose que je n'ai jamais maîtrisé. Il n'y a pas assez de mots pour te dire toutes les vérités que j'ai cachées. On dirait que j'ai fait quelque chose de mal, que j'ai éclaté sans m'en rendre compte.

Les toiles de Gabriel se sont éteintes comme mon violoncelle. Esperanza me dit qu'il a cessé de peindre. Je ne sais pas pourquoi. Je suis une réfugiée. Lui aussi. Les trous de mémoire me font noircir le papier en panique, comme on tache une âme. Il y a longtemps que j'ai rompu avec mes habitudes. J'apprends à aimer ce déséquilibre. C'est presque rafraîchissant. Quelle contradiction ! Mi-lucide mi-démence, c'est comme ça que je me vois en ce moment.

Esperanza arrête tout pour m'aider quand le quotidien me fait trébucher. Je lui raconte tout et elle écrit sans relâche pour que tu saches ce qui m'arrive pendant que tu n'es pas là. Elle me dit que je suis encore impérativement vivante. J'aime son vocabulaire. Petit loup, tu es ma consolatrice. Je suis partout. Maintenant, la solitude s'amène elle-même, sans que je l'invite. Je ne la sollicite plus. Elle me trouve partout.

Les lueurs glacées recouvrent les sapins et le sol. Je ne peux aller nulle part. Il y a un conflit glacial entre Gabriel et moi. Je me sens tomber, et il n'y a rien pour m'arrêter. J'ai toujours été ce qui vient après le point-virgule. Toujours vécu dans l'ombre d'une femme qui n'est pas moi. Pas assez importante pour trouver ma vraie place. C'est pourquoi le chaos a toujours été une inspiration pour moi. Un fracas de son. Un amalgame de couleurs. Un répertoire de mes regrets.

Désolée, mais c'est tout ce qui me reste. Il n'y a plus rien pour me guider. Tout s'évapore avec l'instant qui vient de passer. Parfois, je m'entends crier des choses à Esperanza. Les regards de Gabriel me fauchent avec une précision étouffante. Je me dissous dans l'air et tout recommence.

Viens me chercher, petit loup. La question me gruge. Quand vais-je perdre contact avec la vie telle que je l'ai connue ? Quand ?

Moira.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 14 décembre 20..., 5h49

Objet : Ta putain de mère

Bonjour Philippa,

Le froid de décembre bat son plein. Je sens le vent siffler par les fentes de la porte. Je ne veux pas regarder dehors. Toute cette neige qui se dépose solidement dans le jardin me donne la nausée. Moira vient d'entrer dans mon bureau comme un fantôme. Sa présence, telle un courant d'air fétide dans la maison, me surprend encore dans ma vulnérabilité. Des mots, des sons confus sortent de sa bouche. Elle essaie de me dire quelque chose. Son pas me fait penser à une goélette qui tremble entre les marées incessantes. Sa douleur ressent-elle la mienne ? Est-ce que j'existe pour elle, même dans son état le plus vulnérable ? Je choisis de l'ignorer. Elle aussi me donne la nausée.

Je me demande quels traits tu as hérité d'elle. Quel geste triomphal t'a-t-elle légué ! Nous sommes tous d'adorables anomalies. Je sens son regard creuser dans ma chair. Même avec ses yeux morts, la profondeur de son regard perce l'obscurité entre elle et moi. Elle vient me chercher sans le savoir.

Ce sont des jours creux. Ne sois pas triste pour moi. J'ai trahi ta mère avec ma passion pour mon art, elle m'a sacrifié avec les hommes que je ne pouvais pas remplacer. Son corps est vaincu par la maladie. Personne ne la désire, maintenant. De temps en temps, elle vient mendier mon attention. Cette femme qui vivait avec toute la sagesse de la terre, cette Gaïa sulfureuse, cette gitane sans mesure vit maintenant dans une détresse permanente chaque fois que le vent tourne.

C'est elle, la fille du corbeau, celle qui planait au-dessus de moi, celle qui me regardait de haut et qui plongeait dans les abîmes

pour m'entraîner avec elle. Cette femme-corbeau qui recherchait la faiblesse des autres pour les emmener comme Icare, jusqu'à la lumière blanche du ciel. Elle pouvait être aussi dure et froide que moi. Elle a saisi tout ce qui m'a échappé et elle en a pris l'avantage. Es-tu comme elle, Philippa ? Les femmes sont-elles toutes pareilles ? J'ai toujours cherché une vérité éphémère que seules les femmes comme Moira connaissent. Une trame qui relie une histoire banale. Moira, l'imposteur qui jouait du violoncelle dans le jardin français du Domaine Forget. Je te connais. Tu prendrais sa défense et tu dirais que sa musique était un cri lancé. Je ne me trompe pas à votre sujet. Vous frôlez la folie.

Il y a plusieurs années, une journée audacieuse, j'ai suivi Moira sur la voie ferrée. Elle était enveloppée d'une énergie malicieuse. On aurait dit un mirage dans le désert. Je l'ai observée pendant qu'elle musardait entre les sculptures géantes du Domaine Forget. Elle attendait la fin du cours des maîtres. Les étudiants s'apprêtaient à sortir de l'écurie et un bras invisible allait ensuite entrebâiller la grande porte qui avait jadis connu des ébats réunissant d'autres bêtes. Moira allait entrer d'un pas animé par une cadence amoureuse. Sa musique allait encore une fois la sauver.

Le cœur meurtri par cette trahison, je me suis rendu près de la porte pour écouter la musique qui ne venait pas. Je suis retourné chez nous, le long de la voie ferrée, en ignorant le fleuve qui cherchait à m'interroger. J'ai emporté avec moi ce que ta mère venait inconsciemment de me donner. Je lui inventais des amendements honorables pour tout le mal qu'elle me causait. L'imminence de l'été devenait indifférente à mon chagrin.

Cette migration s'est produite souvent. Mon obsession était devenue plus exigeante que la sienne. Quand la nuit arrivait et nous suspendait dans sa turbulence, je voulais la posséder pour effacer l'intrusion de la journée. Elle soupirait et se retournait en s'étirant, pendant que les mèches embaumaient son sommeil insouciant. Elle ne rêvait pas à moi. Je l'embrassais discrètement dans l'obscurité, en espérant que les mots viendraient. Mais les paroles aussi douces et rassurantes que la musique de deux amants ne venaient jamais pour moi.

Alors, ma chère, tu ne savais pas que ta mère était une putain. Cette femme que j'aime encore et que la maladie a transformée en forme hideuse pour révéler qui elle a toujours été. La mort de la muse

adoucit mon ressentiment. Je n'ai plus besoin de la partager. Elle est à moi, dans toute sa laideur magnifique, aussi tragique que la beauté qu'elle a été, aussi dangereuse que son art.

Ta mère est mon plus beau risque. Toi aussi. J'ai toujours eu peur des échecs, des déconvenues. Il reste à savoir si tu vas me décevoir comme Moira. Je mérite autrement. J'aurais voulu terminer cette vie en douceur, connaître une finalité compassionnelle. L'amour châtie la raison. Je l'ai toujours su. Moira s'est donnée à moi par charité. Aujourd'hui, je la lui rends avec ma compassion. J'étouffe, Pippa.

Gabriel.

Philippa,

On ne vit pas dans la mémoire. Pas dans celle des autres. Je le constate. Je le vois. C'est impossible. La mémoire nous fait oublier. Elle est infidèle. Elle est malhonnête et elle me ment. Souvent. Il ne me reste que mon imagination. Une bête étrange sur laquelle je ne peux pas me fier, mais qui domine mes pensées en m'expliquant la vie autour de moi. Je doute parfois qu'elle soit encore la mienne et celle de mon langage interne. Tellement étrange ce fameux doute qui s'accroche à moi pour tout chavirer ce qui reste de ma réalité.

J'oublie des visages, des noms. Personne ne vient à la maison. C'est mieux. Je n'oublie pas mes émotions. Celles des autres. Je n'oublie pas la douceur de me faire toucher. Je n'ai pas oublié ta voix. Tu me parles souvent dans ma tête et dans mon cœur, mais j'oublie ce que tu me dis.

Pour m'évader, je rêve souvent de mon jardin. J'enlève mes souliers et mes bas. Je laisse mes pieds creuser dans la terre chaude et mes orteils font des traces. Ça fait du bien. Je fais des racines jusqu'au fond de la terre. En Chine.

Il y a de beaux moments dans ma journée. Il y a des souvenirs qui ne demandent rien. Les souvenirs qui collent à ma peau comme le parfum des pommes accrochées aux arbres. Les oiseaux, les notes qui viennent des branches en haut de ma tête. Les goélands qui planent sur la grève. Les cormorans curieux. Ça sent bon les algues. Ça me donne la faim. Le fleuve sent bon. Je m'accroche à ses idées pour me réchauffer. L'hiver, ici, est sans merci. Il sera long sans toi.

Maman.

Pippa,

J'écris pour oublier. Quelle belle dérision ! Esperanza écrit pour que j'existe. Pour que tout reste sur le papier. C'est ma mémoire vive tissée dans le beau papier. L'écriture compte mes heures. Leur donne du poids. Comme la gravité. Je t'écris mon aventure vers la démence.

Je n'ai plus de temps pour le superflu. Je veux que mes lettres soient belles. Esperanza a une belle écriture. Je suis heureuse que Gabriel te les envoie. J'attends encore ta réponse. Où es-tu, Pippa ? Est-ce moi qui oublie tes réponses ? Je crois comprendre, maintenant ; c'est moi qui oublie tes réponses.

La simplicité aide ma concentration. J'aime regarder ma belle page remplie de beaux mots avec une calligraphie qui demande beaucoup d'effort. Je signe toujours après qu'Esperanza ait terminé d'écrire pour moi. Je te laisse ma trace. Je pense encore. C'est la preuve que je suis là. Je le ferai tant que ça durera. Personne ne peut m'effacer. L'encre reste. Mes mots restent sur le papier. Un deuil, c'est quand on se souvient de tout. Les moindres détails. J'en ai oublié beaucoup. C'est un bon signe. Mon deuil finira bientôt. C'est triste de tout oublier. Je ne le souhaite à personne.

Je m'accroche à aujourd'hui. Le destin recule chaque fois que je choisis une nouvelle feuille de papier pour Esperanza. Je repousse le temps de ma folie. Je la fais plus petite. Moins puissante. C'est un énorme travail pour moi. J'aime cette audace. Ce courage de te laisser des traces de moi. Pour te dire que j'existe encore. Sans Esperanza, je n'existerais pas. Sans Gabriel, je ne serais pas ici. Sans toi, je ne serais pas en vie.

Maman Moira.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 18 janvier 20...., 23h48

Objet : Révision de nos plans

Bonjour Philippa,

J'espère que tu vas bien. J'ai lu ce matin, dans *Le Soleil*, que ton concert avait reçu les éloges d'usage. Bravissimo ! Ta mère serait fière de toi. Mes deux violoncellistes. De notre part, ça va. Je te mets au parfum des activités à venir et des changements. Quel bazar ! J'aurais pu m'en passer avec tout ce qui nous arrive à la maison, mais Jeanne et les autres galeristes ont insisté pour procéder à cette rétrospective de mes 50 ans de carrière. Donc voilà, c'est confirmé. En juillet et août prochains, le Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul procédera à la rétrospective de mes tableaux portant sur un thème unique : l'artiste et sa muse. Donc, toute une collection de tableaux portant sur ta mère, la muse immortelle. Il y aura des contributions provenant de collections privées, ce qui ne m'étonne pas. Le grand public a toujours adulé Moira. Ce sont les tableaux où elle figure avec son violoncelle qui les ont toujours le plus intéressés. Le Musée de Charlevoix à La Malbaie monte une exposition sur les artefacts de notre vie de couple en tant que phares mythiques des arts plastiques et de la musique dans Charlevoix. Oh lalala... tout est perception. Ça ne me surprend pas. Le public aime ces histoires de couples. Les gens aiment entrer dans leur intimité et s'expliquer tout, du plus banal au plus mondain. Ça me fait rire. D'ailleurs, tu serais la première à comprendre cette douce ironie. En juillet, le Domaine Forget présentera un concert-bénéfice pour créer une bourse dans le cadre de leur programme de futurs talents en musique. On se souvient de Moira. Donc, tout cela pour dire que notre quotidien est perturbé. Comme une ombre pieuse, Esperanza continue

à veiller sur ta mère et Gabrielle Roy. Moi, je pense à fermer mon atelier au fond du jardin. Il y a un bail que mes pinceaux n'ont pas bougé. Depuis les changements à la maison, je n'ai plus envie. Nous sommes en survie, ici, Pippa. Tous les matins, je regarde le fleuve au moment de l'heure bleue et je me demande ce que nous allons faire. Je sais que ton horaire est exigeant. Il faudrait que tu songes à revenir à Saint-Irénée selon l'horaire prévu pour ces retrouvailles. À ce sujet, je te ferai parvenir d'autres consignes très précises. Ne compte pas sur notre participation. Je t'expliquerai plus tard. Surtout, n'appelle pas.

Ton père Gabriel.

Petit loup,

Tout devient important. Mon écriture n'est pas la mienne. L'idée a coulé dans mes veines pour se rendre à mes paroles. Esperanza tache le papier. C'est important de l'écrire. J'existe. Je ne gagne plus de temps. Je ne me bats plus. La lutte est terminée. Il reste ce qu'il me reste. On dit d'aimer nos ennemis. J'ai appris à aimer Moira. Elle a toujours été ma pire ennemie. Pippa, où es-tu ?

Moira.

Pippa,

Je ramasse mes idées. Elles tombent de ma tête. Par terre. Gabriel m'a regardée dans les yeux et il n'a rien dit. Une suspension à l'intérieur de moi. J'ai besoin de peu de mots. Utilise ceux qui me restent. Les mots fidèles à ma mémoire. Dans ma tête. Ceux du cœur sont partis. Les rêves aussi. Brossez mes cheveux s'il vous plaît. J'aimerais me faire broser les cheveux. Me faire donner des caresses. Sentir ma peau. Avoir chaud dans moi. Je t'aime. Viens.

Maman Moira.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 7 février 20....., 18h35

Objet : Nous les immortels

Pippa,

Je viens de parler avec Jeanne au Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul. Le montage sera très bien réalisé. Je vais lui prêter la chaise de Moira pour qu'elle l'installe au milieu de la salle principale. Il y aura un spot pour l'éclairer, afin que les gens ressentent l'impression d'isolement qu'était celle de ta mère en raison de la peinture et de la musique. Jeanne veut que tu utilises cette chaise lorsque tu te produiras avec le violoncelle de ta mère. C'est prévu juste avant le cocktail d'usage. J'appuie sa décision.

Cette chaise est un symbole puissant. La dernière fois que Moira s'est vraiment exécutée, elle jouait une sarabande de Bach. Elle n'était jamais austère, sauf dans sa tristesse. Elle ponctuait l'air de son jardin secret avec des gavottes, des bourrées, des gigue et des menuets. Son air préféré était les 6 suites pour violoncelle seul de Bach. Elle pouvait les jouer de mémoire, et ce, sans intervalle. Ce n'était pas un concert, c'était une trajectoire cadencée. Le moment qu'elle créait avec son violoncelle la propulsait dans un univers parallèle au mien. J'enviais cet état de grâce de l'artiste véritable en communion avec son art. Le mouvement de son corps fusionné à son instrument me rendait jaloux. Elle devenait son instrument, son art, quelque chose que je n'ai jamais pu atteindre. C'était le pire des sentiments de voir Moira s'extasier pour autre chose que moi.

C'est lors de ces moments que je pensais que notre couple vivait un échec. Tout ça venait amplifier notre solitude mutuelle, et pourtant, Moira dormait dans mes bras tous les soirs, sa tête calée dans le creux de mon épaule, son souffle régulier cajolant mon cou.

J'ai toujours lutté contre son désir de solitude, cette lumière que je cherchais à plier à ma volonté en la tirant vers le bas. La science nous dit que la gravité, lorsqu'elle est très puissante, peut faire plier un rayon de lumière. C'est ce que j'ai fait avec Moira.

Une tristesse vague s'empare de ces derniers mots pendant que je me dévoile à toi. Ton absence aggrave mon moral. La négativité est devenue ma zone de confort. Je pleure seul. Voici comment se termine mon œuvre. Esperanza n'ose pas entrer dans mon atelier. Elle respecte mon isolement, mon répit de ta mère. Elle ne vient me chercher que pour contrôler Moira. Elle voit en moi le tyran qui vient d'abdiquer. Elle n'a pas tort. Je me demande si elle aussi a été heureuse, si loin de sa famille. L'amitié entre les deux femmes est apaisante. Esperanza comprend les peurs imaginaires et réelles de Moira. Elle voit son désarroi lorsqu'elle cherche son violoncelle.

Pour me soulager, je dois te confier un épisode affreux. Ce matin, ta mère se promenait dans la maison en charriant l'étui de son instrument fantôme. J'imaginai tes lettres emprisonnées à l'intérieur de cet étui qui sent le mois. À bout de cris, Moira a insisté pour se rendre à la jetée des capelans. J'ai refusé au début, mais comme elle traversait la porte sans son manteau, Esperanza l'a habillée chaudement et je suis allé chercher la Volvo pour prendre le chemin de la jetée à Saint-Irénée. Esperanza, installée sur la banquette arrière avec ta mère, lui tenait la main en tentant d'apaiser son affolement. C'est notre routine, maintenant. On vit entre les tempêtes de Moira.

Arrivée à la jetée, elle s'est précipitée hors de l'auto avec l'étui. Puis, d'un pas décidé, elle a traversé la voie ferrée et s'est rendue le plus loin qu'elle a pu sur la jetée. Esperanza est demeurée stoïque. Pour ma part, l'abîme qui s'ouvrait devant moi me disait que c'était le dernier pèlerinage de ta mère à cet endroit.

Le fait de la revoir fouettée par le vent avec son étui m'a brusquement ramené aux premiers instants de notre rencontre, il y a plus de cinquante ans, à *Wanapitae*, quand je l'ai embarquée dans ma *Wes-falia*. Le temps ne ment jamais. Les pendules reviennent toujours à leur position d'origine. Je revois Moira, déformée par la tempête qui giflait la jetée, et l'orage intérieur qui propulsait sa folie. Elle a déposé son étui par terre et a commencé à s'exécuter sur son violoncelle fantôme. Dans ce tableau surréel, le couvert de l'étui battait la mesure diabolique. La rafale argentée livrait la musique aérienne sur sa por-

tée. Le visage de ta mère était resplendissant. Elle était belle dans sa démence. Esperanza ne bougeait pas. Moi non plus. J'avais déjà vécu un interlude semblable avec ta mère, lors d'un autre de ses concerts éthérés.

Pour que tu comprennes bien la puissance de sa démence, je te partage un épisode vécu l'été dernier lorsqu'elle s'est sauvée de la maison avec son violoncelle. Je l'ai suivie sur la voie ferrée jusqu'à la jetée, où elle a improvisé un concert aérien. Quelques touristes l'ont entourée en jetant des écus dans l'étui, croyant à la mise en scène sur-réelle qu'elle leur offrait avec ses gestes passionnés, sa chevelure en nuage de brume grise et ses yeux sans fond. Son pouvoir était tel, que même les touristes pouvaient entendre cette musique aérienne. Telle était la puissance de son art. Je craignais qu'on la reconnaisse. Que quelqu'un de Saint-Irénée la voit et transforme la muse mythique en la folle du village. Elle ne méritait pas ça. Son mystère devait demeurer intact, ne serait-ce que par corrélation avec mon œuvre. Elle était captivante dans son délire. Les curieux l'aimaient. Elle réussissait encore à tisser son fil d'Ariane pour les guider vers une contrée aussi mythique que son personnage. Le public adore les fous.

Au bout d'une éternité, elle a rangé son instrument fantôme et a repris sa lente marche sur la voie ferrée en marmonnant au son des écus qui clamaient leur présence dans l'étui. Lorsqu'elle a franchi la courbe en direction du Ruisseau-Jureux, le train a fait son apparition. Je sentais les vibrations monter dans mes jambes et j'entendais son cri strident. Je me suis pressé pour rejoindre Moira, qui ignorait tout. Elle était à un bras de moi et pour une fraction de seconde, j'ai pensé faire un pas de côté, sans l'avertir, en me disant qu'elle ne verrait jamais le train arriver. Soit elle ne l'entendait pas, soit elle n'associait pas le cri métallique au danger. Dans mon esprit fiévreux, je fabriquais une solution finale, une délivrance pour nous deux. Je me disais que ta mère arrêterait de souffrir une fois pour toutes. Moi aussi. D'un geste plus brusque qu'aimant, je l'ai agrippée par le bras et l'ai tirée sur le côté en toute sécurité. L'ingénieur du train nous a vus. Mon cerveau reptilien venait de nous sauver. Nous étions debout, sains et saufs, dans les hautes herbes, loin des rails. L'ingénieur, qui m'a jugé, avait noté mon hésitation. Les passagers nous scrutaient comme si nous faisions partie du décor. Moira me fixait de ses yeux voilés par l'insouciance de la démence. Elle ignorait qui j'étais. Cette belle créature de spon-

tanéité, cette femme dont l'abondance de talent lui avait procuré une puissance instinctuelle ne savait plus où elle était. Tout s'était évaporé, tout était cendré.

Oui, je l'avoue, ce jour de l'été dernier, j'ai pensé arrêter cette misère, autant pour elle que pour moi. Aujourd'hui, en voyant ta mère se battre contre le vent sibérien de février pour jouer son instrument fantôme une dernière fois, j'ai été envahi d'émotion et de respect.

Aussi rapidement qu'elle s'était projetée sur la jetée, Moira a cessé de jouer. Esperanza a repris l'instrument fantôme et l'a rangé dans l'étui. Ensuite, j'ai pris ta mère par la main pour la guider à la voiture, et nous sommes revenus à la maison. La violence de cette scène m'a secoué pour le reste de la journée. C'est pour cette raison que je te confie cette histoire. En partageant ces moments difficiles avec toi, j'ose croire que nous nous rapprochons malgré la distance. C'est un vide pénible et inévitable que je vis au quotidien.

Si la vie est un cycle et que nous nous retrouvons après la mort, s'il y a un trajet invisible qui nous rend immortels, ou un fil rouge qui nous relie, nous reviendrons ensemble encore une fois, et par le fait même, toi aussi.

Philippa, nous sommes les immortels.

Je t'aime, Pippa.

Gabriel.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 14 avril 20...., 7h40

Objet : Les secrets de la famille

Bon matin Pippa,

Je viens de lire que tu as terminé ta série de concerts avec l'Orchestre philharmonique de Berlin. Ainsi, ton retour à Saint-Irénée se fera vers la fin de juillet. Le Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul débute à ce même moment et se poursuivra pendant tout le mois d'août. Je te rappelle que nous t'attendons pour l'ouverture de la rétrospective à la fin de juillet. Nous comptons sur toi. Fais un effort.

Jeanne du MAC est venue choisir des toiles. Elle voulait voir Moira. Je lui ai dit qu'elle était à l'extérieur de la ville et qu'elle ne reviendrait que dans quelques semaines. Je reçois de plus en plus de demandes d'entrevue pour elle et moi. Les revues, les journaux québécois et étrangers s'attendent tous à nous voir les deux, cet été. Ils veulent nous interroger au sujet de notre relation de couple, voir comment le temps nous a changés, si la muse est aussi mythique qu'à son apogée. Le public est cruel. De vrais voyeurs. Ici, dans Charlevoix, les gens se doutent qu'il se passe quelque chose d'anormal avec Moira. Elle est devenue invisible et on me demande de ses nouvelles. Les gens ont un respect pour elle. On n'insiste pas.

Le Musée de Charlevoix organise l'exposition sur nous. À leur demande, je leur ai prêté mon vieux chevalet et du matériel de l'atelier. Pour Moira, ils voulaient des artefacts qui figurent dans les tableaux. Je me souvenais de quelques tableaux où elle utilisait un châle et une robe blanche en dentelle de coton. Je me débrouille en consultant le catalogue de mes tableaux et je découvre la portée de mon œuvre et

la contribution de ta mère, ma douce inspiration, mon obsession. En passant, tu trouveras en annexe des formulaires de consentement pour l'utilisation de photos de famille et de quelques-uns de tes artefacts. J'ai prêté ton berceau, celui qu'on utilisait dans l'atelier pendant que je peignais ta mère, des jouets que je t'avais fabriqués et des cahiers de comptines écrites par ta mère et à partir desquelles j'avais griffonné quelques illustrations. Si tu pouvais faire parvenir les documents de consentement dûment signés à l'attention de Jeanne au MAC, elle serait reconnaissante et je serais soulagé. Un fardeau de moins.

Quand tu viendras, j'aimerais que tu m'appelles avant d'arriver à la maison. Te connaissant, tu ne le feras pas. C'est pourquoi je veux te préparer à ce qui t'attend ici. La maison est toujours la même. Esperanza y voit avec une main affectueuse et fidèle. Il y a des mois que j'ai fermé mon atelier. Il y a des toiles d'intérêt personnel pour toi. Je te demande de ne pas les vendre ni de les exposer publiquement. Une toile en particulier fait partie de nos secrets de famille, et donc, doit demeurer secrète. Jure-le-moi. C'est important pour ta mère et moi. Quand tu la verras, tu comprendras. Tout ce que nous avons de valeur monétaire, sentimentale ou autre est dans l'atelier. Dans la maison, il n'y a plus rien d'intérêt. Esperanza déménage bientôt. C'est moi qui lui ai demandé de partir. Une fourgonnette viendra chercher ses biens et quelques souvenirs que nous lui léguons.

Tout ce qui se rapporte à la musique de ta mère sera désormais dans l'atelier. Il ne manque rien. Ce sera de beaux souvenirs pour toi. Pour ce qui est de mes choses, je n'ai jamais amassé de trésors comme ta mère. J'ai mis de côté les médailles, les mérites et tout le reste. Je n'ai plus d'intérêt pour ces choses, mais elles sont dans l'atelier pour toi. Je te laisse tout, mais n'oublie pas de récupérer cette toile familiale. Je ne l'ai pas signée. Je t'ai peint un message dans le coin inférieur, à droite. À l'arrière, tu trouveras une enveloppe scellée à ton nom. Je te demande de la lire quand tu seras seule.

Voici la partie la plus importante de ma requête. Je te prie de bien suivre ces consignes. Au fond, je me fais le porte-parole de ta mère. Depuis plus d'un an, je suis le gardien de ses mots. De ses maux. Depuis plus d'un an, au début presque tous les jours et ensuite, quand une lueur revient dans ses yeux, elle sort sa collection de papier Saint-Gilles et pour t'écrire, choisit avec soin ses plus belles feuilles. Ce sont toutes des lettres qu'elle a rédigées à ton attention pendant que

l'Alzheimer s'installait pour de bon. Quand elle a commencé à t'écrire, elle avait oublié plusieurs fonctions banales du quotidien. Tu pourras constater qu'elle a pensé souvent à toi. L'étui est plein de ce beau papier et des dernières paroles de ta mère qui t'aime tant. Je les ai toutes lues. Certaines missives m'ont enfin libéré. Tu comprendras quand tu les liras. Esperanza les a archivées et la papeterie Saint-Gilles les a reliées. Ce sont de véritables trésors. Les lettres sont disposées de façon à ce que tu voies la progression de la maladie de ta mère. Au début, les idées sont cohérentes et douces. Tu liras ses craintes et ses sautes d'humeur qu'Esperanza a transcrites tant bien que mal. Vers la fin, tu ne trouveras que du griffonnage, des arabesques hésitantes, des tentatives pour écrire son nom. Je dois t'expliquer les dernières pages que comporte son grimoire. Elles sont toutes vierges, mais sache qu'elles contiennent bien plus que du vide. Ta mère ne pouvait plus écrire, mais elle a conservé son rituel avec toi le plus longtemps possible. Toutes ces pages sont un poème en blanc à ton attention. Lis entre les lignes. Elle prenait les feuilles et les collait près de sa joue avant d'y apposer un baiser. Elle savait que tu existais et chaque feuille le prouve. Soit fière de ces derniers moments avec ta mère. Malgré ton absence prolongée et toutes les fois qu'elle a demandé pour toi, elle se remettait à son devoir de mère et déposait une page dans l'étui du violoncelle. Elle a attendu ta réponse jusqu'à la dernière minute. Elle se demandait pourquoi tu ne lui répondais pas. Il était inutile pour nous de te transmettre ses lettres. J'ai mes raisons et Esperanza m'approuve.

Par respect pour ta mère et pour moi, je te demande de ne jamais publier ces lettres. Ce serait un sacrilège. Tu comprendras quand tu les liras. Prends ton temps pour les lire, comme tu as pris ton temps pour revenir dans sa vie.

Il est évident qu'elle ne te reconnaîtra pas. Est-ce cela que tu voulais ? Les souvenirs de ta relation avec elle et non la responsabilité ? Je l'ai prise pour toi. C'est Esperanza et moi qui en avons pris soin. Je ne t'en veux pas.

N'oublie pas mes consignes. Je ne crois pas avoir omis de l'information importante. Je t'écirai encore s'il y a autre chose.

Ton père Gabriel.

Pippa petit,

Allumer des chandelles. Espérer. L'amour sans imagination. J'imagine beaucoup. J'invente toutes mes forces. Ce qui me reste. Je ne céderai pas. J'aimerais rencontrer une autre imagination. Qui aimerait Moira. Écrire des lettres d'amour. Plusieurs pour me remplir. Viens, Pippa.

Moira.

Petit loup,

Une route sourde. Pas d'oiseau. J'attends la suite de mes idées. Elles ne viennent pas toujours. Comme le chant des oiseaux. Seulement les corbeaux, ce matin. Ils m'ont trouvée. Comme mes gros problèmes. Petites solutions. Où es-tu, ma fille ?

Maman Moira.

Pippa,

*Beau matin. Ce matin. Fraîche et belle comme Moira. Je sais.
Ce qui est important. Ajuster mes voiles. Comme le bateau. Je vole le
vent. C'est réel. J'ai trouvé. Un chemin. Demain. Tout passe. Comme
la lumière. Du matin. Ma fille.*

Moira maman.

Pippa,

Je crois. En moi. Pas ce que je fais. Mon silence. Pas de réponses. La patience qui reste. Un bout de corde. Un fil perdu. Sans regret. Cent regrets. Ridicule d'être moi. Perdue dans le temps. Viens, ma fille.

Maman.

Pippa,

Les ailes. Dans la fumée. L'oiseau perdu. Sans chemin. Ici avec moi. Sur le tapis. Lune de jour. Chante pour moi. Reste avec moi. Ma fille.

Maman.

Pippa,

*Les doutes. Mon chemin. Les corbeaux, ce matin. Encore. La
tempête en moi. Elle va passer. Oublier. Elle aussi. Où es-tu ?*

Moira.

Pippa,

*Pluie chaude sur moi. Le jardin mouillé. Moi aussi. Au bout du
soir. L'oiseau parle tout bas. À moi. Dans mon jardin. Ma fille à moi.*

Moirra.

Pippa,

*Les nuages. Au fond de l'eau. Petit soleil. Ma peau. Je me
trouve. Perdu ma fille.*

Moira.

Pippa,

*Le bruit. Vagues. Sur ma tête. Sang mûr. Marcher. Partout. Part
ou reste. Au fond. De ma main. Ma fille partie. Loin.*

Moira.

Pippa,

*Petit loup. Partie loin. Très loin. Belle musique comme moi.
Viens ici. Là où je suis. Triste. Attendre. Brisé mon cœur est.*

Maman.

Loup. Triste. Viens.

Maman.

Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 20 juillet 20...., 13h34

Objet : *Paalam ang aking kaibigan (au revoir, mon amie)*

Bonjour Pippa,

Esperanza est partie aujourd'hui. Nous avons convenu qu'elle prendrait sa retraite cette année, mais la date a été précipitée en raison de la condition de ta mère. J'ai choisi de faire le dernier bout de la route seul avec elle. Esperanza avait des doutes, mais elle a accepté le verdict et je lui en suis profondément reconnaissant.

C'est difficile de dire à quel moment précis est née mon amitié pour elle. Les derniers jours avant son départ, je la voyais apaiser notre misère. Elle a doublé notre joie et quand venait la vague noire, elle nous relevait. J'ai beaucoup apprécié sa grande discrétion tout en me demandant ce qu'elle voyait en Moira et moi. Elle ne montrait jamais ce qu'elle ressentait lorsque l'orage éclatait au sein de notre couple. Je réalise maintenant que je pouvais lui faire confiance, comme ce fut le cas pour Moira. Elle a vécu et survécu avec nous.

Elle était un point de repère pour ta mère. Femme de peu de mots, son écoute était une qualité sans prix pour Moira, qui se défoulait sans raison. J'observais l'interaction entre ces deux femmes qui vivaient comme des sœurs que la nature avait oublié d'unir, et le sourire d'Esperanza parlait plus qu'elle ne le croyait. Elle était la porte de sécurité pour Moira, qui ne craignait rien en sa présence. C'était son horizon, son ancre, le vent dans ses voiles, la main rassurante qui la retenait dans les heures les plus noires. Cette femme a su combler notre solitude individuelle. Elle était une douceur fidèle. Elle comprenait ce que je ne comprenais pas au sujet de Moira et de sa maladie.

Dans la cuisine, quand ta mère tournait en rond comme une chatte égarée, c'était les rires et les confessions qui la tenaient en vie. Je n'avais aucun autre rôle que celui d'observateur. Elle ne savait plus qui j'étais et ne m'impliquait pas dans son quotidien. Lorsque je m'approchais d'elle pour la prendre dans mes bras, elle avait un regard apeuré et allait retrouver Esperanza. Pourtant, chaque fois que celle-ci lui tendait la main, elle la prenait sans hésitation.

Ma seule consolation... Il n'y en a pas. Je suis certain que si Moira pouvait aller au plus profond d'elle-même, elle n'oublierait jamais Esperanza. Pour ma part, cette femme m'a donné ce qu'il y a de plus précieux : le manque. Elle va me manquer beaucoup.

Toute fin annonce un nouveau départ ; dans notre cas, c'est la dernière étape. J'avais préparé le départ d'Esperanza en lui léguant deux toiles qu'elle aimait beaucoup. Elle ne les a pas prises. Elle ne voulait rien de moi. J'ai tout compris.

Aujourd'hui, après avoir préparé des petits plats congelés pour nous approvisionner, elle est allée rejoindre Moira dans le vivoir. Doucement, elle l'a emmenée sur la terrasse, puis elles se sont installées sur la balancelle pour regarder le fleuve. Physiquement, ta mère a beaucoup changé. Elle n'est plus que la moitié de ce qu'elle était. Esperanza lui a pris la tête et l'a collée contre la sienne tout en lui tenant les mains. Elles se sont bercées longtemps en écoutant le *Libera Me* de Fauré et les autres grands airs qu'Esperanza aimait. Moira écoutait, à demi consciente. Je suis persuadé qu'elle ne se rendait pas compte de la présence d'Esperanza. C'était voulu. On avait planifié qu'elle cette dernière partirait quand ta mère n'aurait plus conscience qu'elle était là. Il n'y aurait pas de larmes, sauf les nôtres. Quand j'observe Moira, je ne vois plus de lumière dans son regard. Tout s'éteint si rapidement. Il faudrait un événement d'une ampleur spectaculaire pour la réveiller de son sommeil vivant. Esperanza a pleuré en silence. J'ai respecté leur intimité et je me suis retiré dans la cuisine.

À la fin du concerto improvisé que je leur ai offert, Esperanza a installé Moira sur le divan du vivoir avec une douillette et Gabrielle Roy. J'ai déposé les valises dans la fourgonnette et sans rien dire, j'ai glissé les deux toiles dans le coffre. C'était la moindre des choses.

En passant près des rosiers, Esperanza s'est arrêtée pour les humer. Quand on arrête pour sentir les fleurs dans le creux d'une vague de désespoir, c'est un signe que le meilleur est à venir et que la vie va

continuer. Je le lui souhaite sincèrement. Nos derniers mots n'étaient pas remplis d'émotion. Elle m'a transmis ses instructions pour les petits plats congelés, les petits plaisirs quotidiens préférés de Moira et ses conseils en ce qui concerne son hygiène. Je l'ai remerciée en étouffant mes larmes. J'aurais voulu la prendre dans mes bras, mais le langage de son corps m'en a empêché. La distance entre elle et moi aura été maintenue jusqu'aux derniers instants. Elle m'a tendu la main que j'ai prise sans dire un mot. Puis elle est partie sans regarder derrière elle et est sortie de nos vies.

Je crois qu'elle t'a laissé des petits trésors dans la boîte bleue, ton vieux coffre à trésors. Elle t'a aussi écrit une lettre que je n'ai pas lue. Elle l'a déposée sur l'étui de violoncelle. Porte-toi bien. En passant, quand Esperanza a quitté ta mère, elle ne lui a pas dit adieu, mais à bientôt. Je te dis la même chose et je t'embrasse.

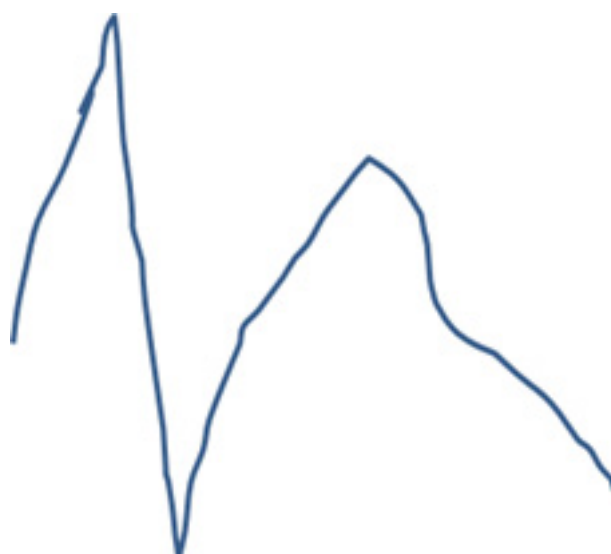
Gabriel.

Mamm

Novra

mal

A handwritten signature in blue ink, consisting of several stylized, connected strokes. The signature is located in the upper left quadrant of the page.





Gabriel Déry

À : Philippa Corbeau

Date : 25 juillet 20...., 16h39

Objet : Les bleus éternels

Bonjour, Pippa,

Aujourd'hui, j'ai mis de l'ordre dans mes affaires, mes papiers personnels et mon atelier. Drôle de rétrospective. Pendant tout cet exercice qui malheureusement était devenu nécessaire avec le temps et surtout, dans le contexte actuel, je ne faisais que penser à toi et ta mère. Surtout à Moira.

Je n'avais pas mis le pied dans mon atelier depuis plusieurs mois. En ouvrant la porte, des tourbillons de particules de poussière virevoltaient dans l'air. Tel fut mon accueil. Je me suis assis sur ma chaise comme si mes jambes n'avaient plus la force de me transporter. Je suis tellement fatigué. L'atelier n'avait pas perdu sa senteur familière d'huile, de solvants et de temps. Tout le temps consacré pour créer mon œuvre; et maintenant, je regarde la somme de tout cela, tout le corpus de mon œuvre, la présence de Moira, et je n'ai qu'un seul regret. C'est un malaise indéfinissable qui en ce moment, n'a pas de nom. Je ne ressens que la douleur tordante dans le creux de mon estomac. C'est fini. Terminé. Je ne repeindrai plus. C'est en sorte un cadeau de Moira. Je peux confirmer que c'est elle qui m'a soutenu jusqu'à la fin, même si elle ne savait plus qui j'étais.

Je te laisse tous les tableaux qui sont dans cette pièce. Je te les confie. Tu as toujours aimé me regarder peindre. Je sais que tu vas les apprécier. Comme je te l'ai déjà mentionné, il y en a un très spécial. C'est celui de ma première nuit avec ta mère, la nuit indigo. Ne le vends jamais. Promets-moi. C'est le moment où j'ai connu l'amour et le bonheur, aussi brut fût-il. Je crois que c'était la même chose pour Moira. Nous avons partagé cette nuit à trois, alors que tu te trouvais

dans le ventre de ta mère. Quelle merveille tu étais, quelle splendeur tu es devenue ! Je t'aime, Pippa.

Je veux te dire que j'ai lu la lettre de ta mère, celle où elle expose ses pensées sur son rôle de muse, rôle qu'elle a détesté. Je l'avais deviné ; pourtant, je ne m'étais jamais rendu compte jusqu'à quel point toute cette vanité la faisait souffrir. Je le regrette amèrement. Si j'avais su, je ne lui aurais pas imposé. Je lui dois toute la lumière qu'elle m'a donnée, non seulement dans la vie, mais dans mon œuvre. Sans elle, mon œuvre et moi n'aurions jamais connu cet envol que je ne peux qualifier de majestueux.

Ta mère m'a donné des yeux, une façon de voir la vie et même, les couleurs. La vie est le reflet de nos couleurs personnelles, celles qu'on lui donne. Dans la musique, j'ai appris que c'est la couleur que l'on crée par le son. Tous les moments ténébreux que nous avons vécus ont révélé nos vraies couleurs. Les moments glorieux nous ont montré nos belles couleurs. Nous avons vécu une vie entourée de ce qu'il y avait de plus beau dans la musique et les arts. Telle est, je le crois fermement, la couleur de notre amour, qui est dans toutes les teintes de bleu : parfois crues, parfois baignées dans la lumière, parfois enfouies dans l'obscurité. Si le fleuve est le grand bleu, notre amour est le majestueux bleu, car il est plus grand et plus profond que le fleuve. Je ne crois pas aux arcs-en-ciel. Il n'y a pas de secrets du bonheur aussi vaporeux que ces mirages. Il faut voir la vie dans toutes ses couleurs, même les études en gris. Le blanc a besoin du noir et le noir a besoin du blanc pour se retrouver. Pour être pure, la lumière doit venir de l'intérieur. Même le soleil est menteur. On le voit jaune, mais il est actuellement verdâtre. Si on le voit jaune, c'est que l'atmosphère absorbe le bleu. C'est un jeu d'enfant. Si on prend la couleur verte et qu'on lui soustrait le bleu, on obtient du jaune.

La couleur pure vient donc des pensées, des flux d'émotions et de l'action. Moira était devenue une aquarelle délicate exposée trop longtemps à la pluie ; ses couleurs s'étaient mélangées dans une belle confusion. Elle était devenue abstraite comme l'abîme de sa mémoire. J'analysais toujours sa lumière qui se transformait en questions existentielles. Je m'inquiétais pour elle, pour ses états d'âme. Elle voyait des vibrations sonores gorgéant de couleurs. Je n'ai jamais vécu cette expérience. C'est le niveau de sa sensibilité visuelle et auditive qui faisait d'elle une véritable artiste. Toutes les fois qu'elle jouait du vio-

loncelle, c'étaient des couleurs qu'elle produisait, sauf que je ne pouvais pas les voir. J'y crois maintenant.

Nous commençons notre plongée interminable. Je dis adieu à tous ces bleus, les bleus de cobalt, les bleus persans, les bleus de céruléum, les bleus sarcelles, les bleus saphir. Les bleus changent constamment avec les saisons, le temps, les heures et l'objet convoités. L'effet de la lumière nous influence, mais une pomme est encore une pomme même si elle est peinte en bleu. J'ai souvent peint ta mère en bleu. L'heure bleue était notre moment préféré de la journée. Cette illusion visuelle, avec sa constance colorée, sa profondeur et ses ombres physiquement impossibles, était notre point de repère pour commencer et terminer nos journées ensemble. Tout est dans le point de vue. C'est pourquoi Moira est devenue la muse mythique, l'immortelle. Elle était une source lumineuse à la fois ténébreuse et éblouissante, ce qui générerait des erreurs de prédiction. Donc, en regardant la muse, il ne fallait pas le voir pour le croire, il fallait le croire pour le voir. Plusieurs ont cru dans le pouvoir de Moira. Elle ne nous révèle pas spontanément ce que nous allons découvrir sur la toile. Le fait qu'elle est la somme de toutes ces incohérences est représentatif de la femme qu'elle était. La distance qu'elle créait entre elle et le regard des autres devenait une contrainte perceptive importante, car c'est de cette façon qu'on apprenait à déchiffrer son regard.

Avant de terminer ce long courriel, je voudrais te faire part de ma grande inquiétude. J'ai lu la lettre de ta mère qui dit que la muse c'était toi. Elle te défile tout un raisonnement qui selon elle, est plausible. Tout est perception. Pippa, tu n'es pas la muse. J'ai fait des croquis de toi, mais je ne t'ai jamais transposée sur une toile. Ce n'était que des études affectueuses. La vraie muse est ta mère. Moira est la femme de ma vie. Mon amour immortel. Dommage qu'elle ne l'a jamais cru.

Ton père Gabriel.

Baie-Saint-Paul, Charlevoix

La voiture de location s'intégra patiemment à la circulation longeant le couvent des Petites-Franciscaines de Marie sur la rue Ambroise-Fafard, au cœur du quartier culturel de Baie-Saint-Paul. Un sourire bénin se dessina sans effort sur le beau visage de la femme au violoncelle. Égarée confortablement dans une rêverie heureuse, elle songeait aux heures qu'elle avait passées sous l'aile bienfaisante des Petites-Franciscaines pendant les cours de solfège. Les tête-à-tête passés avec ces femmes généreuses servaient de refuge quand Pippa fuyait la maison de Saint-Irénée. Il y a 35 ans, à la résidence des Petites-Franciscaines, Philippa Corbeau retrouvait la sérénité, loin des caprices de l'artiste-peintre et des crises de sa mère. Après ses cours avec Sœur Agnès, l'adolescente prenait la clé des champs pour se rendre à l'arrière du couvent, en direction du fleuve. La Grande Allée, bordée d'érables augustes, accueillait les moments isolés de la promeneuse. D'autres âmes errantes venaient y accrocher des méditations, des prières et de bonnes intentions. Philippa laissait le baume remplir les fissures d'une existence suffocante vécue dans l'ombre de Gabriel et Moira.

Les baladeurs accidentels arrivaient au cimetière des religieuses, qui se trouvait au bout du chemin. Les pierres tombales veillaient sur ces femmes qui avaient consacré leur vie aux enfants de Charlevoix. C'est avec les Petites-Franciscaines que Philippa avait appris que le don de soi est unique pour chaque personne. Sœur Agnès avait inculqué à la jeune musicienne un chemin dans la foi et le courage de suivre la trajectoire d'une carrière de classe mondiale. Vivre sans crainte de jugement ou de ressentiment était l'essence du véritable amour entre la religieuse et sa jeune pupille.

Passé le cimetière, Pippa marchait vers le boisé du quai. La fraîcheur de la cédrière calmait son anxiété. Au quai de Baie-Saint-Paul, elle se laissait réanimer par l'air du large sur la plage sablonneuse ceinturée de foins salés. Le rituel était le même ; Pippa allait retrouver l'épave de l'Accalmie, cette goélette d'une splendeur incertaine, éventrée par un incendie et le temps. La jeune fille sondait l'égérie si-

lencieuse d'une autre époque en faisant l'inventaire des changements causés par les marées et les saisons.

En quittant le quai, elle se dirigeait à la station pour prendre le petit train de Charlevoix. Gabriel l'attendait à l'arrêt de Saint-Irénée. Le retour à bord de la voiture la plongeait dans une inertie volontaire devant le ressentiment palpable de Gabriel. À la maison, Moira lui demandait poliment des nouvelles du couvent et de son cours, avant d'aller marcher sur la voie ferrée sans même l'inviter. Pippa disparaissait alors dans sa chambre pour lire la biographie d'une femme appartenant au domaine des arts. C'est ainsi lorsqu'on est invisible.

Le coup brutal d'un klaxon secoua 35 ans de poussières. Philippa frémit et se détacha de sa rêverie. Dans son rétroviseur, le chauffeur lui grommelait d'avancer. Peine perdue, car Pippa gara sa voiture quelques mètres plus loin, devant le Musée d'art contemporain. Celui-ci était orné de deux oriflammes annonçant la rétrospective de l'œuvre de l'artiste-peintre Gabriel Déry et de sa muse immortelle, Moira Corbeau.

Philippa franchit le seuil qui avait accueilli les grands comme Riopelle, René Richard, Le Sauter et Gabriel Déry. Jeanne l'accueillit dans le hall d'entrée. Pippa affectionnait cette femme qui pendant des années, avait maintenu un contact intime avec elle ; même après qu'elle ait un terme à sa fonction de directrice artistique du musée. Toujours fidèle à Pippa, elle avait su composer avec les crises de Gabriel et Moira en hébergeant l'adolescente à maintes reprises durant les périodes sombres. En voyant cette dernière, la récompense était doublée. Philippa Corbeau revenait au MAC où elle avait presque grandi et le violoncelle, dernier joyau de la collection, était arrivé à destination. La grande salle d'exposition, habitée par un silence sacré, baignait dans le rapprochement d'une paix intérieure. On attendait le retour de la fille prodigue.

Jeanne laissa Pippa entrer seule dans la grande salle principale. D'un pas embarrassé, la musicienne trouva son parcours pondéré, allant rapidement d'un tableau à l'autre. La réconciliation véritable de la fille prodigue et des deux artistes demeurait une possibilité fragile. Toutes les toiles revisitées ramenaient un souvenir d'enfance qu'elle avait enfoui durement dans sa mémoire. Certaines toiles lui rappelaient l'odeur de l'atelier et d'autres, les silences chargés, les soupirs impatients de sa mère et le regard écrasant de Gabriel lorsqu'il était

le moins dérangé. La fille voyait sa mère, la muse immortelle, évoluer dans le temps. Les premiers tableaux étaient plus émouvants. Elle voyait la jeune muse au regard hésitant, presque plaintif. En suivant la chronologie des toiles, le regard devenait plus mature, plus frondeur. Moira défiait le pinceau de l'artiste-peintre. C'est ce que le grand public verrait. Pour Pippa qui connaissait autrement l'histoire qui se cachait sous ce regard, c'était du déjà-vu fragile. Finalement intronisée sur le mur principal, la toile maîtresse, le tableau iconique qui encensait ses parents et qui faisait d'eux les phares culturels de leur génération : un nu de Moira jouant du violoncelle devant une grande fenêtre donnant sur le fleuve. Pippa connaissait bien le corps de sa mère, la mémoire des cellules et de la peau refroidies pendant les étreintes moins présentes, et les chemins qui écartent les pas égarés.

Le bruit de l'étui sur le plancher de bois se faisait attendre. Jeanne observait Pippa et pour l'avoir connue durant toutes ces années, elle pouvait sentir l'anxiété gagner la femme aux cheveux grisonnants. Elle avait changé. Elle était nettement différente de sa mère. Plus civilisée, moins floue. Jeanne s'était souvent demandé si elle voyait Joseph Corbeau dans les yeux de sa protégée. Cette hypothèse était sans issue. Personne, dans Charlevoix, n'avait connu cet homme et personne ne l'avait cherché. Jeanne soupira discrètement. La tension était étouffante. Les deux femmes, immobiles dans l'espace, respiraient en cadence peu profonde. Elles avaient déjà fait ce trajet instinctif dans le passé.

Un des préposés du musée se dirigea sous le spot solitaire au centre de la grande pièce, et plaça la chaise de Moira. Philippa la fixa longuement, pendant que la voix de Jeanne bourdonnait sourdement. D'un geste impulsif, l'enfant prodigue sortit le violoncelle de son nouvel étui. Jeanne examina l'instrument avec l'émoi d'un deuil anticipé. Pippa s'installa sur la chaise de sa mère. Jeanne voyait enfin l'introduction de Philippa Corbeau, héritière de deux grands artistes. Pour cette dernière, c'était la fin d'une longue odyssée. Des sons stridents émanèrent du violoncelle, puis vint le silence. D'un coup, l'archet trouva les cordes et Pippa reprit la pièce fétiche de sa mère. Ensuite, elle se lança dans du Dvorak, pour le plus grand plaisir de Jeanne.

Installée près d'une toile, la complice vieillarde déposa un regard incertain sur l'auréole du spot. Malgré la beauté de la musique, une mélancolie engouffrait la grande salle. L'acoustique ne pouvait pas

trahir la vérité tombante des cordes de l'instrument. Pippa jouait pour sa propre délivrance. Les techniciens qui travaillaient au montage de l'exposition s'arrêtèrent, figés par l'intensité du jeu de la musicienne. La fille de Joseph Corbeau jouait comme si sa vie en dépendait. Ce n'était pas loin de la vérité. La vibration de l'instrument réanimait les toiles par un curieux mélange d'ondes et d'atomes qui se renouaient en accélérant sur les axes des airs familiers. La rançon de Philippa Corbeau serait finalement acquittée.

« Bravo », murmura Jeanne une fois la pièce terminée. Les autres dans la grande salle applaudirent chaleureusement. Tel que promis, Pippa remit le violoncelle à Jeanne, afin qu'il puisse servir pour le symposium. Mission accomplie. La première étape de son retour était complétée.

Avec son belvédère surplombant la baie et la ville aux cinq clochers, le trajet entre Baie-Saint-Paul et Les Éboulements est un parcours incontournable. Pippa gara sa voiture près des autres et sortit pour photographier la baie à la marée basse. Un artiste-peintre s'était installé dans le stationnement, près de son véhicule, dont le coffre ouvert dévoilait son atelier improvisé. Le sexagénaire peignait le littoral avec un pinceau dompté par toute cette beauté. Les touristes l'observaient, anticipant chaque geste pour deviner ce qui serait révélé. Finalement, un autobus bondé de visiteurs arriva et Pippa tira sa révérence.

Il y a un endroit, le long de la route 362, qui nous dévoile L'Isle-aux-Coudres bercée entre le ciel et les flots bleus du fleuve Saint-Laurent. On ne peut y être indifférent. Les touristes se dirigent à l'île pour découvrir son histoire, savourer son terroir et surtout, rencontrer les Coudriolois, ou les Marsouins pour les intimes, qui habitent les maisons chaleureuses le long du rivage. Le retour à l'île, pour Pippa, ne se ferait pas aujourd'hui. Gabriel l'attendait impatiemment. Le ton de ses courriels se faisait de plus en plus impératif.

Néanmoins, le trajet familial sur la route du fleuve était confortant. Pippa accrochait d'un regard consacré l'inventaire des grands champs, des granges et des maisons aux affiches inusitées annonçant l'artiste en résidence. Le chemin faisait son chemin. La musicienne arriva au haut de la dernière côte avant d'arriver aux Éboulements, où le village se dévoile au bout d'un ruban conduisant paisiblement vers cette perle cachée. L'Église, toujours majestueuse, ancre le village blotti autour d'elle, loin de l'escarpement qui, jadis, avait englouti le

village entier. Par habitude, Pippa ralentissait toujours à l'entrée de la cour du moulin banal qui avait accueilli Moira maintes fois lorsqu'elle se plaisait à vagabonder. La petite fille s'en souvenait.

En passant devant le manoir de l'ancienne seigneurie des Éboulements, l'intersection pour se rendre au traversier de L'Isle-aux-Coudres la convia à Saint-Joseph-de-la-Rive. En descendant la côte, la marée basse dévoilait les sables vaseux du fleuve retiré. Jadis, les pieds nus de la fillette avaient connu le pré-salé lorsqu'ils se déplaçaient le long du littoral pour se rendre sur l'estran. La petite chapelle blanche était encore là pour veiller sur les goélettes fantômes. Le Musée maritime de Charlevoix et l'atelier des Santons demeuraient bien ancrés pendant l'invasion de touristes.

D'un geste allégé, Philippa arrêta sa voiture devant la Papeterie Saint-Gilles. Une vague d'émotions trop forte la resserrait. Pour la première fois, elle ressentait le désir réel de revoir sa mère en présence des beaux souvenirs de la papeterie, de l'odeur du papier, de la grosse presse rouge et des maîtres artisans papetiers. Le cœur n'oublie jamais. L'économusée a cette faculté féconde de ramener la présence de l'invisible en transposant la créativité de Le Sauteur, Clarence Gagnon, Pellan et Lemieux, et leurs sérigraphies aux couleurs franches. Tous ces souvenirs se tenaient debout devant elle avec les brides de poésie manuscrites par Savard, Clémence Desrochers, Pierre Flynn et bien d'autres. Revoir tous ces beaux papiers dans toutes leurs formes la ramenait à la collection de Moira. Tout n'avait pas été opprimant avec sa mère. Cette dernière lui avait inculqué le sens du beau naturel et l'élégance sage des matières nobles. Le papier Saint-Gilles était une des clés du passé et porteur d'un sort inimaginable.

Une main réfléchie se déposa délicatement sur l'épaule de la femme émue. Pippa n'avait pas bronché. C'était le directeur de la papeterie et son adjointe. L'absence de Philippa avait donné tout son sens pendant qu'ils l'observaient discrètement retracer les pas de sa mère dans l'atelier. L'intensité de sa présence mettait à l'épreuve l'intimité qu'elle voulait revivre. Le couple l'attendait donc dans la pièce voisine, en masquant leur peine avec un sourire. La mesure de leur attachement pour la fille de la muse était à part entière. Il y avait une noblesse dans le silence partagé, un langage en soi-même, comme les poèmes en blanc. Finalement, Philippa chuchota avec émoi le but de son retour à la papeterie. Tout avait été deviné. Une main secourable

lui tendit un beau papier qu'elle porta à ses lèvres. La papetière emballa un ensemble pour correspondance, afin qu'il soit ajouté à la collection de Moira. Lors des fugues de celle-ci, la papeterie avait été un endroit rassurant pour la petite fille de la muse. Il l'était encore. Le papier avait connu le parcours de ses doigts quand elle venait avec sa mère pour trouver refuge dans la beauté naturelle du papier. Pippa avait deviné la puissance innée de ce papier remarquable qui souvent, avait été porteur de mots mystérieux et d'images intemporelles. Comme la musique, le papier avait été son baume ; deux liens qui la nouaient à une mère en quête perpétuelle d'elle-même.

Les souvenirs étaient beaux, ici. Où il y a le bonheur, il y a un coin oublié où la joie se dissipe. Pippa retourna dans la salle d'exposition et contempla longuement une sérigraphie de Gabriel illustrant Moira jouant du violoncelle dans un jardin pommé d'automne. Elle se souvenait de l'instant figé sur le beau papier. C'était tôt en matinée automnale, quand la lumière avait couvert le corps de sa mère d'une clarté chaude. Pippa s'était couchée au pied du pommier, près de sa mère, et avait fixé le ciel bleu immaculé. Une brise indiscreète avait effleuré sa figure et emporté des mèches de sa chevelure éparpillée dans les feuilles. Elle se souvenait de l'éternité qui lui avait dérobé sa mère pendant que Gabriel s'acharnait avec ses croquis. Comme la face cachée de la lune, la mémoire lui relança les querelles venimeuses du couple et sa course pour retrouver les bras bien en chair d'Esperanza.

Le papier Saint-Gilles avait perturbé les remous du passé. Les fantômes guettaient Pippa dans les recoins de ses souvenirs. Elle le savait et elle ne voulait plus résister. La visite à la papeterie avait ravivé en elle la quête de la beauté qu'elle partageait avec sa mère. Ce papier précieux était un lien important entre Moira, la poésie naïve et les croquis timides qu'elles partageaient entre elles depuis des années.

En remontant la côte vers Les Éboulements, la voiture ralentit devant la maison de crépi blanc aux volets rouges. Philippa se souvenait de sa mère qui fermait les yeux en passant devant la maison, quand Gabriel ralentissait la Volvo pour leur répéter d'une voix sèche que c'était là qu'il avait laissé les vestiges de son bonheur. Le même vide ressenti jadis s'empara de Pippa qui, après avoir donné un coup sur l'accélérateur, commença son ascension vers Saint-Irénée. L'heure précise de son arrivée avait été orchestrée par Gabriel. Il ne fallait pas y déroger.

Quelques touristes s'attardaient sur la jetée des capelans avec sa bouée rouge ressemblant à un immense point d'exclamation. Pippa sortit de sa voiture en prenant son sac à dos. Un pressentiment s'accrochait à chacun de ses pas la conduisant au banc qui avait connu les airs du violoncelle de sa mère. Maintes fois, elle avait vu les touristes rémunérer les efforts de Moira sans qu'ils sachent ce qui se cachait derrière chaque tonalité de sa musique. Seule la fillette au regard brumeux connaissait la mélancolie de sa mère et des concertos modestes offerts sur le banc solitaire. D'un calme impatient, Pippa fixait l'horizon du fleuve en s'imaginant qu'un jour, elle aussi prendrait un de ces gros bateaux qui disparaissaient dans le grand bleu lointain en direction de l'Europe et du reste de l'univers.

La jetée n'avait pas changé. Sa rangée de réverbères aux lanternes de fer forgé attendait les marées, et les bancs surveillaient encore l'horizon en attendant les bateaux venant du bout du monde. Reprenant sa place habituelle sur le même banc, le spleen lyrique de sa mère s'installa solidement à ses côtés. Philippa se souvenait des touristes qui s'attardaient pour prendre des photos de la violoncelliste et de la petite fille au regard grave. Chaque écu lancé dans l'étui était accueilli par un merci poli de la fillette. À la fin de la prestation, Pippa prenait l'argent au fond de l'étui pour le conserver dans une pochette de lin. Ensuite, elle partait avec sa mère pour acheter le repas du jour chez Léon et Lili, le dépanneur de St-Irénée. Les deux âmes solitaires casseraient la croûte en dégustant un bâtard au fromage sur le bord des roches devant le fleuve; elles mangeraient en silence, sous les arabesques des goélands. Ensuite, la petite fille et sa mère retourneraient par la voie ferrée en marchant comme un funambule connaissant la cadence imposée par les traverses.

Pippa ouvrit son sac à dos et en sortit un sandwich bien garni. Après deux bouchées, elle déchira le pain et tendit le bras vers le ciel pour conjurer un cerf-volant de goélands. Rien ne pouvait combler ce qu'elle ressentait. Le vide n'a pas de miroir. Il n'y a pas de repère sauf la première entaille.

L'ascension devant le Café Saint-Laurent, près de la côte de l'église de St-Irénée, progressait lentement et suivait les voitures de visiteurs qui regardaient les ancestrales aux toitures françaises. Rendu au rond-point, le cortège tournait vers la droite pour se diriger vers La Malbaie. Finalement, l'observatoire de Charlevoix apparut, suivi

des verts veloutés du terrain de golf du Manoir Richelieu, et du fleuve St-Laurent.

La ville de La Malbaie a un charme particulier. Le temps semble s'arrêter lorsqu'on arrive à Pointe-au-Pic, un de ses faubourgs ancestraux. Les voitures devant Pippa faisaient un triage sélectif entre le boulevard de Comporté et la rue des Falaises, en direction du Fairmont Manoir Richelieu. La voiture de location se rendit au Musée de Charlevoix, à l'entrée de la pointe et du port. Entre les expositions de toiles au MAC de Baie-Saint-Paul et celle des artefacts personnels de sa famille au Musée de Charlevoix à La Malbaie, le grand public aurait plus d'un coup d'œil sur la vie intime de l'artiste et la muse.

Le personnel du musée s'affairait aux derniers préparatifs de l'exposition d'artefacts sur la vie de Gabriel et Moira. On y avait intégré des objets personnels de Pippa, allant de son enfance jusqu'à aujourd'hui. Cela illustrait la trame d'une vie au début modeste vécue dans l'ombre de Gabriel Déry et Moira Corbeau, pour évoluer vers une carrière internationale, sous les feux de la rampe des plus grands orchestres du monde. Dès son entrée au musée, elle pouvait voir des photos relatant sa vie. Comme sa mère, elle ressentait le regard des autres. L'exposition avait été réalisée avec un goût respectueux pour la vie de sa famille. D'un œil plus apprivoisé, elle reconnaissait les périodes distinctes de leur histoire familiale. Les photos sépia démontraient la beauté de sa mère, ses traits autochtones contrastant fortement avec ceux des autres Charlevoisiennes qui figuraient sur les clichés.

Les photographies de l'atelier de Gabriel dominaient le montage. Des photos mensongères, un peu trop poétiques, selon Pippa, montraient un espace paisible, éclairé par des rayons s'introduisant par les fenêtres. Entouré par les ovales lumineux sur le plancher de noyer, un chevalet inhabité fendait la lumière. Enfin, elle vit les photos de Gabriel Déry, l'artiste-peintre lui-même, dans des poses détendues, assis dans son fauteuil habituel, pantalon de lin, chemise bleue, et Panama blanc oblige. Le verre de vin omniprésent avait sa place réservée sur la table de chevet, près d'une pile de catalogues édités par des galeries internationales. D'autres photos dévoilaient l'artiste devant son chevalet; en pleine concentration, son pinceau était posé dramatiquement dans l'air, à la manière du bâton d'un chef d'orchestre qui s'apprête à déclencher son torrent. Derrière le chevalet, dans un angle

discret, une forme humaine vaporeuse était allongée sur un divan. Moira ressortait comme un rêve, un songe incertain, calqué sur une imagination populaire.

Pippa se vit dans quelques photos prises avec sa mère dans le jardin et au bord de l'eau. Elles avaient le même regard, avec leurs yeux corbeaux, leurs cheveux noirs et leur teint basané qui contrastait énormément avec les robes en dentelle de coton. Près de leurs pieds nus était couché leur chien.

Dans la montre, elle retrouva les articles rédigés par sa mère. Une écriture familière avait gratté du papier Saint-Gilles avec des haïkus maladroits, des citations de Gabrielle Roy, et quelques réflexions vagues cousues ensemble dans un poème intitulé : *Du coq à l'âne*. «C'est bien sa mère», se dit-elle. Dans une autre montre, on avait étalé les jouets que Gabriel lui avait fabriqués. Des jouets trop beaux et parfaits pour avoir été touchés par les mains d'un enfant. Le verni intact en témoignait. L'enfant qui avait joué avec ces jouets n'avait jamais existé. Tous les artefacts, selon Pippa, démontraient la force du mythe créé par Gabriel Déry.

La marée qui remontait annonçait le temps qui fuyait. Il y a des choses qui ne changent jamais dans Charlevoix. Devant l'hôtel de ville, des enfants s'amusaient sur les structures de jeux au quai Casgrain, pendant que les voitures et les poids lourds descendaient la côte de la 138 pour prendre le pont Leclerc en direction de Québec. Le soleil commençait à disparaître dans l'ouest, caché derrière les croix qui s'illuminaient pieusement sur les montagnes. Un pêcheur taquinait les truites dans la rivière La Malbaie. Chacun de ses grands coups de perche entraînait une longue et élégante arabesque dans l'air brumeux du crépuscule. Une autre étape interpellait Pippa avant de gagner la maison. Il ne fallait pas décevoir Gabriel, qui avait bien insisté sur l'heure à laquelle elle serait bien reçue.

Il n'y a rien de plus beau qu'un jardin. Celui du Domaine Forget, avec ses sculptures géantes et les vestiges de l'ancien domaine de Sir Rodolphe Forget, est d'une élégance intemporelle. La voiture gravit tranquillement la côte menant à l'édifice principal où étaient présentés les plus beaux concerts du Québec. Petite fille, Pippa avait toujours pensé que le Domaine Forget, en raison de ses sculptures monumentales, était une aire permettant aux géants provenant d'un fabuleux monde souterrain de traverser dans le monde réel des mor-

tels. Pippa s'acquitta de sa rencontre pour discuter du brunch-bénéfice en l'honneur de Moira et ayant pour but d'amasser des fonds pour la bourse d'étude de l'Institut international d'été. Philippa avait consenti à cet hommage extraordinaire à celle qui s'était toujours faufilée discrètement dans l'écurie pour voir les maîtres enseigner à l'élite de la relève. Une silhouette élégante l'attendait près de la sculpture de Gérard Thériault. Moira aimait cette œuvre qui rendait hommage aux Amérindiens.

—Philippa ! Te voilà enfin. Je suis tellement heureuse de te revoir. Tu es la quintessence de mon séjour ici, dans Charlevoix !

—Bonjour, Julia. Moi aussi, je suis très heureuse de te retrouver et comme toujours, tu exagères ; mais je l'apprécie.

—Tout est réglé pour Moira ? Ce sera l'événement de l'année dans Charlevoix.

—Oui, tout est réglé. On pourrait se promener dans le jardin français ?

Les deux femmes se rendirent au jardin bras dessus, bras dessous. S'il y a une caractéristique dominante pour décrire le jardin français du Domaine Forget, c'est la capacité de se transformer en tableau ardent peuplé de géants. Seules les âmes averties qui trouvent la porte de l'imaginaire pourront comprendre le monde qu'elles sont en train de pénétrer. Moira possédait cette affinité.

—Ta mère aimait cet endroit. Tant de souvenirs infroissables. Si la Papeterie Saint-Gilles était sa chapelle, le jardin du Domaine Forget était le sanctuaire où elle venait déplier ses sentiments réprimés. Ta mère était une figure tragique, ma chère Pippa. Heureusement, tu n'as pas hérité de son éternelle angoisse. Elle était constamment à la dérive, et ne levait jamais le bras pour dire qu'elle sombrait vers les profondeurs. Gabriel n'a pas aidé. Elle n'était pas étanche à ses intempéries, mais d'une façon étrange, cette symbiose fragile la nourrissait. Avec toi accrochée à sa jupe, elle venait ici pour réconcilier perpétuellement avec elle-même.

—Ma mère avait ses défis. Je le reconnais. Ça ne change rien. Elle sera toujours ma mère et je l'aime pour ce qu'elle est. Avec toutes ces apparences clichées, elle était en plongée constante, bien loin de la surface. Ce qu'elle aimait, dans ce jardin, c'était l'infini vigoureux des dimensions des sculptures. Leur beauté nette. Ici, c'était la fin de ses maux. Après ses concerts impromptus sur la jetée, on venait se

promener ici. Elle espérait toujours rencontrer des musiciens. Elle se retrouvait dans la compassion de leur musique. C'est ici qu'elle se donnait le droit d'être heureuse. S'il y a avait eu une ébauche de sa vie, c'est ici qu'elle aurait voulu la faire. Les sculptures et la musique avaient un effet puissant sur elle. Je le voyais, moi aussi, quand ce flux merveilleux passait à travers nos corps pour percer tous nos secrets. Pour pouvoir survivre, ma mère a toujours joué au caméléon. Elle prenait la forme de tout ce qui pouvait la contenir. Le jardin était la voie royale qui lui permettait de se décanter. C'était voulu. Elle venait le retrouver avec moi. Je voyais cette réconciliation. Elle me disait que tout était dans tout. Elle ne savait pas s'arrêter. Elle se pourchassait continuellement et elle ratait le moment présent. Elle a toujours volé du temps pour vivre pleinement ce qui lui restait en dehors de Gabriel. Elle se fiait à sa mémoire pour s'orienter, car elle trouvait que tout changeait trop rapidement autour d'elle. Elle cherchait à contrôler ce qui était éphémère, car c'est tout ce qu'il lui restait.

—J'en conviens. Ta mère venait ici pour oublier les traces de sa vie avec Gabriel. C'était une guerre à deux. Une passion forte et inexplicable qui se nourrissait mutuellement. J'aurais cru que leur sens de la beauté les aurait unis, que le vide aurait été comblé par le pouvoir de la musique qui est en mesure de réunir les gens d'opinions différentes. Je ressentais cette urgence chaque fois que ta mère se lançait dans une musique impromptue dans le jardin. Sa passion était tangible dans son improvisation sans filet. Elle avait compris qu'il ne fallait pas attendre l'inspiration, qu'il fallait la trouver. C'était une qualité profondément humaine chez elle. Peu d'artistes osent prendre ce beau risque, faire preuve d'une telle vulnérabilité.

—Pourtant, elle ne lisait pas la musique. C'est un code qu'elle n'a jamais cherché à déchiffrer. Elle vivait un syndrome d'imposteur aigu et ça la rendait misérable. Lors des classes de maîtres, je la voyais se faufiler dans l'ombre de l'écurie et je me demandais pourquoi elle insistait pour payer cette rançon ingrate. Elle m'a donné la chance de connaître un parcours extraordinaire et de comprendre que la musique va au-delà de l'encre sur du papier. Elle avait une oreille parfaite pour la musique. Elle apprenait tout par cœur. Sa mémoire était phénoménale. Lorsqu'elle fermait les yeux, elle se laissait aller avec ses coups d'archet qui trouvaient leur chemin intuitivement. Elle m'a déjà dit que lorsqu'elle écoutait la musique et qu'elle se permettait une vulné-

rabilité devant cette expérience, elle voyait des couleurs pour chaque note, chaque silence, chaque envolée. Je l'enviais. C'est un monde dont je n'ai jamais trouvé le seuil. J'aurais voulu le découvrir, mais je n'avais pas la passion de ma mère.

—Moira était unique, murmura Julia. Elle était plus que la muse de Gabriel Déry, elle était une artiste au sens pur du mot. Elle m'a déjà dit qu'elle espérait t'éviter ses limites. C'est pourquoi elle t'emmenait aux classes des maîtres pour écouter, étudier, et respirer le grand art. C'est tout ce qu'elle pouvait t'offrir. Elle ne pouvait pas te transmettre le code musical sur la portée, mais elle pouvait t'insuffler la passion, les gènes du potentiel. Elle avait compris que bien jouer ne faisait pas de nous des artistes. Un musicien est un messenger. Elle a vendu son âme pour toi, pour te donner la liberté créative dont elle ne pouvait rêver. Elle ne se cachait pas dans un flamboiement de gloire, elle voulait sauver ta vie, te garder loin des faux monnayeurs qui auraient exploité ton talent. Tu te souviens, Pippa... quand tu étais petite, je la faisais rire aux éclats lorsque je lui citais Enrico Caruso. Quand je lui disais que les Français sont faits pour composer la musique d'opéra, les Italiens pour la chanter, les Allemands pour la jouer, les Anglais pour l'entendre et les Américains pour la payer. Nous sommes tous des mécènes, nous qui faisons vivre les artistes dans un monde où ils peuvent survivre, car ils ne pourraient pas vivre dans le nôtre. Tu parlais de l'ébauche de la vie de Moira. C'est l'ébauche elle-même qui est devenue une grande œuvre avec sa puissance créative, cette fébrilité de ne rien oublier, d'apprendre tout par cœur, comme tu le dis si bien. C'était bel et bien son cœur. La tragédie de ta mère est qu'elle a douté de sa propre beauté en tant qu'être humain. Toute sa vie, elle s'est vue comme un imposteur. Gabriel a ajouté à ce sentiment en lui disant qu'elle était sans talent. Pippa, ta mère comprenait le langage invisible de la passion créative. Elle le vivait à tous les instants en cherchant à remplir ce vide cacophonique. Nous avons tous des départs. Pour Gabriel, c'était les toiles, pour ta mère, c'était le silence. Gabriel s'attaquait au réel. Moira composait avec l'invisibilité du silence. Ses pièces improvisées étaient une musique fugitive avec des images insaisissables. Chaque morceau qu'elle jouait était un dernier sursaut délicieusement rêveur. Son agitation inquiète avant ses concertos improvisés sur la jetée était nettement de facture classique. Qui sommes-nous pour la juger ? Elle n'était pas parfaite, mais malgré la prison de

sa mélancolie, elle s'est vidée pour tout te donner. Quand les mots lui manquaient pour te parler, elle te transmettait son amour inconditionnel de la musique et te donnait les moyens de communiquer avec elle avec toutes les tonalités du monde. C'est ce que Gabriel n'a jamais compris. Pourtant, cet homme l'a aimée. Ils étaient deux complices malgré eux. Ils étaient puissants, parce qu'ils nous ont donné un legs artistique et lyrique monumental. Si le mythe de la muse existe encore aujourd'hui, c'est que leur fusion en tant qu'artistes était réelle. Le mythe est ce qu'ils sont. Moi aussi j'ai vu ta mère pleurer quand elle se fermait les yeux pour écouter Tchaïkovski, Dvorak et Bach. Je l'ai vue aussi pleurer lorsqu'elle t'écoutait jouer ce qu'elle aurait voulu maîtriser. Tu me disais que tu la trouvais belle quand elle pleurait de joie lorsque la musique lui entraît par les pores de la peau. Elle ne pleurait pas pour elle, mais pour toi. Parce qu'elle avait réussi à t'initier à ce monde merveilleux avec le peu de connaissance et d'outils qu'elle possédait. Lorsqu'elle t'écoutait jouer et qu'elle te voyait projetée avec ta musique, elle baignait dans ton extase. La boucle était bouclée. Je lui avais dit : « Mission accomplie, Moira ». Et elle m'avait répondu fièrement : « Ce n'est que le début pour Philippa Corbeau ».

— Julia, merci. En revenant ici, à Saint-Irénée, de vieilles plaies se sont ouvertes. Je comprends maintenant ce que je dois faire. Je vais voir ma mère ce soir. Il y a plus d'un an que je ne l'ai pas visitée. Je veux lui dire que je l'ai toujours aimée, que je suis fière d'elle. Surtout, je veux qu'elle sache que mon succès est le sien. Je lui dois tout. Il y a longtemps que j'aurais dû avoir cette conversation avec elle. Julia, je t'embrasse. J'y vais de ce pas. Le cœur me serre. J'en tellement de choses à lui dire.

— Bonne fin de soirée, ma belle Pippa. Salut ta mère pour moi, ainsi que le vieil artiste grincheux.

L'inévitable ne pouvait plus tarder. Reprenant son chemin vers la sortie du Domaine Forget, Philippa s'arrêta momentanément devant les studios de répétition où elle avait jadis pratiqué, l'été, alors qu'elle fréquentait l'institut. Il y a de belles solitudes qui nourrissent mieux que d'autres. En traversant la barrière, près de la guérite, les lumières de la jetée des capelans de Saint-Irénée annonçaient que l'heure bleue n'allait pas tarder. Pippa arrêta le dernier sanglot qui lui brûlait la gorge. Elle voulait revoir sa mère plus que tout au monde.

Saint Irénée, Charlevoix

Une histoire d'amour n'a pas de fin véritable. Ce qui la rend terminale est le remords de ne pas avoir dit tous les *je t'aime* aussi souvent qu'on ait pu. L'amour n'est pas solitaire. C'est un peuple de deux âmes. C'est l'inspiration allègre, un rythme naturel, un geste au milieu d'une nuit et à la fin d'une vie. C'est à la fois notre plus belle certitude et notre plus grand doute. C'est un acte de foi.

La maison à Saint-Irénée baignait dans un bouquet de lavande sous le reflet des chandelles étalées ici et là partout dans la maison. Un air de *Beau Domage* ajoutait à l'ambiance. Il serait suivi par des airs de *Bach*, de *Leonard Cohen*, et de *Vivaldi*, qui joueraient en boucle. Moira et Gabriel venaient de prendre le dernier souper. Gabriel fit la vaisselle et nettoya la cuisine. Ensuite, il se dirigea vers Moira, qui l'attendait sur le divan, dans le vivoir. Délicatement, il la prit dans ses bras et la dirigea vers la chambre.

Il avait réalisé un montage digne d'un fantasme élaboré. Il allait peindre son dernier tableau avec la muse éternelle. La chambre baignait dans la lumière des chandelles avec une lueur chaude et mielleuse. Le lit était couvert d'un canevas souple allant jusqu'au plancher. Gabriel allongea Moira, qui revêtait sa robe préférée, sur le côté droit du lit en la plaçant de façon à ce qu'elle regarde vers le centre. Il étala sa robe devenue trop grande, celle avec des teintes de bleu et de lilas qu'elle avait portée lorsqu'il l'avait peinte la première fois, pendant la nuit indigo. Ses cheveux attachés à l'aide d'un ruban de soie étaient déployés sur l'oreiller. On aurait dit des éclats de crins. Pendant tout ce temps, Moira avait les yeux ouverts et respirait paisiblement.

D'un geste délibéré, Gabriel ouvrit les tubes de peinture à l'huile qu'il avait l'habitude d'utiliser pour peindre ses toiles. À grands coups de pinceau, il commença à étendre tous les plus beaux bleus du monde sur le canevas, tout en y incorporant Moira. Près des linges imbibés d'huile de lin qu'il utilisait pour diluer la peinture, les tubes s'accumulaient sur le sol. Une odeur puissante de peinture et d'huile de lin se manifestait de plus en plus dans la chambre des vieux amants.

Gabriel examina le canevas recouvert des tons de bleus avec Moira allongée dans le centre du tableau surréaliste. Cette dernière

toile serait l'apogée de son œuvre. Le vieux peintre prit ce qu'il restait de l'huile de lin et la versa en traçant un filet autour du corps de sa muse. Un air de *Bach* s'infiltrait dans la chambre où les vapeurs nocives alourdissaient les paupières de l'artiste et sa muse. Gabriel s'allongea sur le canevas, près de Moira, qui demeurait immobile au centre de la toile. Il la prit dans ses bras et d'un geste délicat, lui ferma les yeux en fredonnant un air qu'un homme partage seulement dans l'intimité avec celle qu'il aime.

Les vapeurs de la peinture et de l'huile devenant insupportable, Gabriel sentait l'étourdissement s'emparer de ses dernières volontés. D'un baiser tendre et profond, il pressa Moira contre son cœur, entretenant leurs deux corps meurtris par le temps qui les abandonnait. D'un geste calculé, il prit l'oreiller à ses côtés. Pour la dernière fois, Moira ouvrit les yeux et regarda son Gabriel. D'une lucidité spontanée provenant d'une lueur au plus profond de son cœur, elle lui caressa la joue. « Mon Gabriel », dit-elle. Elle l'avait reconnu.

Le geste calculé de Gabriel continua sa trajectoire. Puis, de toutes ses forces et sans hésitation, il pressa l'oreiller sur la figure de sa muse. Celle qui avait été à ses côtés au cours des cinquante dernières années partit sans la moindre protestation. Il retira l'oreiller et repoussa les cheveux qui avaient migré sur la figure de sa douce. Après un dernier baiser, il prit une des chandelles sur la table de chevet et la renversa sur le canevas fraîchement imbibé de peinture et d'huile de lin. Calmement, il se retourna vers sa femme et la prit dans ses bras. C'est ainsi qu'ils seraient unis pour toujours et à jamais.

L'obscurité était tombée d'une façon soudaine et absolue. En se dirigeant vers la maison au fond du cul-de-sac, Philippa pouvait voir les voisins se diriger rapidement dans la même direction. En franchissant la dernière courbe du chemin, elle savait qu'elle était arrivée exactement au moment imposé par Gabriel Déry. Des flammes blanches sortaient par la chambre des maîtres en entraînant rapidement la toiture et le reste de la maison dans un brasier sans pardon. Le bûcher était éblouissant, engouffré d'un feu vigoureux qui tourbillonnait en voiles de tisons. Le rugissement provenant des flammes était foudroyant. Personne n'osait s'approcher. Les solvants avaient accéléré le brasier et fait leur œuvre. On ne pouvait que regarder le sinistre et penser au vieux couple emprisonné à l'intérieur.

Comme toujours, Gabriel avait été impeccable. Le grand public verrait l'immolation de l'artiste-peintre et de sa muse comme l'épilogue extrême, celui qui lui livrait la notoriété publique qu'il avait tant convoitée. Toutefois, son acte visait l'impact terminal qu'il souhaitait avoir sur la femme au violoncelle, celle qui avait défié son regard tout au long de sa carrière. La seule qui avait pu dominer son œuvre et tourmenter son existence. Dans son œuvre ultime, Gabriel Déry voulait livrer un message à sa muse que l'inconcevable lui avait dérobée. C'était l'amour qu'il avait pour une femme autre que Moira. Le vrai amour. La vraie muse. Celle qu'on lui avait interdite... Philippa Corbeau.

Suivant du regard la flamme jusqu'à son apogée, Philippa s'imaginait le cri du huard guider sa mère sur la route de ses ancêtres. Moira sortait enfin de l'ombre pour marcher sur la voie étoilée avec Mina et Émery. Elle était enfin avec les siens, au pays des aurores boréales et du lichen sur les massifs de granit, où se promènent les loups argentés. Il n'y aurait plus d'histoires, plus de lettres, plus de regrets. Moira Corbeau marchait enfin dans la lumière.

Le brasier vacillant dans l'obscurité découpait la silhouette solitaire de celle qu'on appelait la fille prodigue. Personne n'avait remarqué la femme fissurée devant le feu. Le message de l'artiste-peintre avait été compris par sa destinatrice. D'un pas résolu, Philippa Corbeau, la femme au violoncelle, la muse éternelle qui avait tant marqué l'œuvre de Gabriel Déry, fit volte-face pour disparaître dans l'obscurité, loin du regard des autres. C'est là qu'elle retrouverait sa lumière. Celle qu'on laisse passer par nos fissures et que la gravité ne peut pas faire plier.

FIN

Remerciements

Au fur et à mesure que j'écrivais cette histoire,
j'observais l'univers de mes personnages se transformer.
Comme les voiliers qui sillonnent le fleuve Saint-Laurent chez
nous, dans Charlevoix,
je cherchais un port d'attache pour valider mon parcours.
Pour ceux et celles qui m'ont aidée à naviguer d'un mot à
l'autre.

Qui m'ont lue et relue.

Qui m'ont conseillée et surtout, encouragée.

Merci à vous.

Mes amours, Marie-France et Pierre.

Mes bons amis, Louise, Marie-Denise et Michel.

Mes collègues :

Mario Savard, directeur, Service incendies et de la sécurité
civile, La Malbaie.

Sylvain Landry, directeur artistique, Chœur polyphonique de
Charlevoix et propriétaire de la galerie Thompson Landry, Toronto.

